
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07024448 2









LES

PEUPLES ÉTRANGES



LES

PEUPLES ÉTRANGES

OUVRAGES DU CAPITAINE MAYNE-REID

qui font partie de la *Bibliothèque rose illustrée*

ET SE TROUVENT A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

A fond de cale, avec 12 vignettes. 1 volume.

A la mer! avec 12 vignettes. 1 volume.

Bruin, ou les chasseurs d'ours, avec 8 vignettes. 1 vol.

Le Chasseur de plantes, avec 12 vignettes. 1 volume.

Les Chasseurs de girafes, avec 10 vignettes. 1 volume.

Les Exilés dans la forêt, avec 12 vignettes. 1 volume.

Les Grimpeurs de rochers, avec 20 vignettes. 1 volume.

Les Peuples étranges, avec 8 vignettes. 1 volume.

Les vacances des jeunes Boërs, avec 12 vignettes. 1 vol.

Les Veillées de chasse, avec 43 vignettes. 1 volume.

L'Habitation du désert, avec 24 vignettes. 1 volume.

Prix de chaque volume, broché : **2** fr. **25** c.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LES

PEUPLES ÉTRANGES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUIT DE L'ANGLAIS
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR
PAR Mme HENRIETTE LOREAU

ET ILLUSTRÉ DE 24 GRANDES VIGNETTES

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875

OUVRAGES DU CAPITAINE MAYNE-REID

qui font partie de la *Bibliothèque rose illustrée*

ET SE TROUVENT A LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

A fond de cale, avec 12 vignettes. 1 volume.

A la mer! avec 12 vignettes. 1 volume.

Bruin, ou les chasseurs d'ours, avec 8 vignettes. 1 vol.

Le Chasseur de plantes, avec 12 vignettes. 1 volume.

Les Chasseurs de girafes, avec 10 vignettes. 1 volume.

Les Exilés dans la forêt, avec 12 vignettes. 1 volume.

Les Grimpeurs de rochers, avec 20 vignettes. 1 volume.

Les Peuples étranges, avec 8 vignettes. 1 volume.

Les vacances des jeunes Boërs, avec 12 vignettes. 1 vol.

Les Veillées de chasse, avec 43 vignettes. 1 volume.

L'Habitation du désert, avec 24 vignettes. 1 volume.

Prix de chaque volume, broché : **2** fr. **25** c.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

LES

PEUPLES ÉTRANGES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR Mme HENRIETTE LOREAU

ET ILLUSTRÉ DE 24 GRANDES VIGNETTES

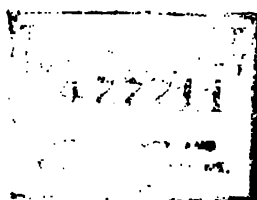
CINQUIÈME ÉDITION

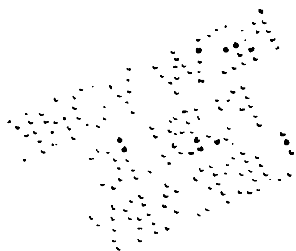
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1875





LES

PEUPLES ÉTRANGES.

I

BUSHMEN[1] OU BOCHIMANS.

Peut-être aucun peuple n'a-t-il plus éveillé la curiosité des Européens que ces petits sauvages jaunes, connus sous le nom de Bushmen, ou de Bochimans, et qui habitent le midi de l'Afrique. On peut même dire que l'intérêt qu'ils ont excité dès l'origine est encore aussi vif de nos jours qu'à l'époque où il en fut question pour la première fois. Il est vrai que, depuis lors, ils n'ont changé ni d'aspect ni de caractère, et les détails que nous en ont donnés les voyageurs ont plutôt grandi notre curiosité à leur égard qu'ils ne l'ont satisfaite.

1. Bushmen des Anglais, Boschesmans des Hollandais, mots qui dans les deux langues signifient *hommes des buissons*.

On a d'abord accusé d'exagération les récits qui nous étaient faits sur les Bushmen; c'est un reproche souvent adressé aux voyageurs, qui le méritent quelquefois, moins cependant que ne le suppose l'ignorance, et qui, à propos de nos petits sauvages, n'était nullement fondé. Plus nous acquérons de détails sur ces êtres bizarres, plus il est démontré que la plupart des choses que l'on nous en avait dites sont exactes. Il serait difficile, d'ailleurs, au génie le plus inventif d'imaginer, à ce propos, rien de plus étrange que la réalité.

« Comment se nomme le pays des Bushmen? »

La question est assez embarrassante; ils n'ont pas plus de patrie que les animaux sauvages parmi lesquels ils vaguent, et dont ils font leur proie. Vous ne voyez pas en Afrique de contrée qui porte leur nom; et les limites du territoire qu'ils occupent ne seraient pas moins difficiles à tracer que les frontières de nos Bohémiens errants[1].

1. Il ne faudrait pas confondre ces nomades (ou peuple sans résidence fixe) avec les habitants du royaume de Bohême; c'est parce que les premiers qui vinrent en France arrivaient de cette partie de l'Europe que nous les avons nommés Bohémiens; mais on ignore leur véritable pays. Les Anglais les appellent Égyptiens; les Espagnols, Gitanos; les Italiens, Zingari; les Suédois, Tartares, ce qui leur assignerait une origine orientale. Eux-mêmes se donnent le nom de Pharaons; et l'on suppose qu'ils sont originaires de l'Inde. C'est encore dans l'est de l'Europe qu'il y en a le plus grand nombre; ils ont presque entièrement disparu de France. *(Note du traducteur.)*

Mais, si les Bushmen ne constituent pas un peuple, s'ils n'ont point de pays, dans le sens que nous attachons à ces mots, leur *parcours* est des plus étendus. On les rencontre depuis la colonie du Cap jusqu'au vingtième degré de latitude méridionale, et, de l'est à l'ouest, depuis la Cafrerie jusqu'aux rives de l'Atlantique. Il y a peu de temps encore, nous pensions qu'ils ne franchissaient pas la rivière d'Orange; c'était une grave erreur : on les a trouvés récemment sur le territoire des Damaras et dans la plaine du Kalahari, à des centaines de milles au nord du fleuve qu'on leur assignait pour limites. Quelques personnes ont même dit qu'ils s'approchaient plus de l'équateur qu'on ne le suppose; mais le désert est l'habitat du Bushman aussi bien que de l'autruche; et nous savons maintenant, grâce aux découvertes de l'intrépide Livingstone, qu'au nord du vingtième parallèle se trouve un pays fertile, sillonné de cours d'eau abondants, où la végétation est luxuriante, et qui n'a rien de commun avec ce grand plateau sableux des cartes antérieures à 1856.

Réduits à l'espace que nous avons indiqué, les Bushmen ont encore, pour se mouvoir, quinze degrés de latitude, sur une largeur égale, ce qui vous semblera suffisant.

On ne les trouve, disons-nous, que dans les parties désertes du midi de l'Afrique, dans ces plaines

inhospitalières nommés *Karrous*, dans les gorges rocailleuses, les ravins desséchés, les montagnes pelées où sont les sources de la rivière d'Orange, en un mot, dans des endroits tellement sauvages, qu'il n'y a que les Bushmen qui puissent les habiter.

Les camps de cette peuplade ambulante se voyaient autrefois jusque dans l'intérieur de la province du Cap; il s'y trouve encore, dans les lieux écartés, quelques métis de cette race sauvage; mais les persécutions des Boers ont éloigné ces malheureux, et les ont, comme l'éléphant, l'autruche et l'élan[1], refoulés au delà des limites de la Colonie.

Nous ne savons pas quel est l'origine des Bushmen; on les considère en général comme une branche de la grande famille des Hottentots, mais on est loin d'en avoir la certitude. Les premiers colons du midi de l'Afrique observèrent, chez les Hottentots et les Bushmen, les mêmes différences qui les caractérisent de nos jours. Certes, nous remarquons entre eux plus d'un trait qui les rapproche; mais ceux qui les divisent ne sont pas moins frappants. Ces deux peuples sont à peu près de la même couleur; ils ont la chevelure laineuse, et

1. L'élan dont il est ici question est une magnifique antilope, et ne doit pas être confondu avec celui des contrées du Nord, qui est de la famille des cerfs. (*Note du traducteur.*)

leurs traits rappellent également le type chinois, surtout par la forme et l'expression des yeux; mais les Hottentots sont bien plus grands que les Bushmen, et s'éloignent tellement de ceux-ci par leur caractère et leur manière de vivre, qu'il est bien difficile de les croire de la même race.

Le genre de vie a-t-il déterminé le caractère de ces peuplades, ou celui-ci a-t-il déterminé le contraste que présentent leurs habitudes? C'est une question qui n'est pas facile à résoudre. Les quelques points de ressemblance que l'on a remarqués dans l'idiome des deux peuples ne sauraient être la preuve d'une commune origine; ils montrent seulement que les deux races ont vécu longtemps juxtaposées, fait que personne ne révoque en doute. Mais décrivons nos petits sauvages, cela fera mieux sentir les différences qui les séparent des Hottentots.

Si la désignation de *Pygmées* doit appartenir à un peuple, c'est assurément aux Bushmen qu'elle revient de droit; ils n'ont en général que 1 mètre 30 centimètres de hauteur, jamais plus de 1 mètre 40, il n'est pas rare d'en trouver de 1 mètre 20; et les femmes, encore plus petites que leurs maris, n'ont souvent le sommet de la tête qu'à 1 mètre 12 de leur semelle.

On a, je le sais, contredit cette assertion. Livingstone lui-même a prétendu que les Bushmen qu'on

avait amenés en Europe avaient été choisis pour leur taille et leur laideur exceptionnelles. Mais c'est en Afrique, et non pas en Europe, qu'ont été prises les mesures que nous venons de citer, et l'on ne peut admettre que des hommes tels que Sparrmann, Burchell, Barrow, Lichtenstein, Harris, Campbell, Patterson et tant d'autres, nous aient trompés, ou qu'ils aient tous commis la même erreur.

Le docteur Livingstone a, dit-il, rencontré des Bushmen de 1 mètre 80 centimètres, au nord du lac Ngami. Étaient-ce bien des Bushmen? Il est permis d'en douter, surtout d'après la description que le docteur nous fait de ses personnages.

Pour en revenir à nos petits hommes, le Bushman est assez bien proportionné. Il paraît même vigoureux jusqu'à l'âge de seize ans; mais dès qu'il a terminé sa croissance, il dépérit tout à coup. Ses membres s'amaigrissent, ses mollets disparaissent, ses joues perdent leur rondeur, et il prend l'aspect le plus misérable qu'on puisse imaginer. Plus tard, sa peau devient sèche, écailleuse; ses rides sont de plus en plus profondes; ses os font une saillie de plus en plus forte; ses genoux, ses coudes et ses chevilles ont l'air de gros nœuds cornés, terminant des bâtons qui ne paraissent avoir rien de commun avec des bras et des jambes.

Sa couleur est d'un brun jaune, bien qu'il soit

difficile d'en distinguer la nuance. Faisant un essuie-mains de sa personne, et s'appliquant sur la peau tout ce qui lui colle aux doigts, le Bushman paraît plus foncé qu'il ne l'est réellement.

La crasse dont ce procédé le recouvre avait fait supposer qu'il se badigeonne de graisse, comme la plupart des sauvages : mais il n'a pas de lui-même des soins aussi réguliers. Sa toilette est purement accidentelle : elle se forme de tous les reliefs graisseux, poisseux ou charnus dont ses mains ont voulu se débarrasser, toilette qu'il ne dépouille jamais, car il ignore qu'on peut se débarbouiller ; si, par hasard, ayant manié de la gomme ou de la résine, il éprouve le désir de se nettoyer les mains, ce n'est pas avec du savon, c'est avec de la bouse de vache, ou de la fiente de quelque animal sauvage, qu'il accomplit ce devoir de propreté.

Bruni par sa couche d'ordures, notre homme a de temps en temps la coquetterie de s'éclaircir, non pas au moyen d'un blanchissage, mais avec une terre ocreuse et rouge dont il s'enduit des pieds jusqu'à la tête, y compris la maigre toison dont celle-ci est décorée.

On a lavé des Bushmen, opération qui exige une forte lessive et un grattage vigoureux ; néanmoins, on est arrivé à la peau, et l'on a vu qu'elle était à peu près de la nuance de celle des Chinois, ou d'un Européen qui aurait une jaunisse de la pire espèce,

le blanc des yeux faisant toutefois exception à la teinte générale.

Nous avons dit en commençant, que les traits du Bushman, aussi bien que du Hottentot, avaient beaucoup de rapports avec ceux des Chinois, et que son œil est essentiellement du type mongol; mais au lieu de cette longue chevelure droite et plate, qui caractérise les peuples jaunes, il est coiffé d'une laine frisée, courte et rare, dont la disposition ne le distingue pas moins des tribus laineuses de l'Afrique et de l'Australie. Tandis que chez ces dernières la toison est excessivement épaisse, chez les Bushmen, de même que chez le Hottentot, elle s'éparpille sur le crâne par petites houppes de la grosseur d'un pois, laissant entre elles un espace entièrement chauve.

Ces touffes minuscules sont naturellement noires mais l'action du soleil, jointe à la terre ocreuse dont on les pommade, les amène au brun rouge.

Le Bushman est inberbe, et s'il avait de la barbe, il s'en débarrasserait comme d'un inconvénient. Il a le nez aplati, les narines écrasées, l'œil pareil à une boutonnière, les pommettes saillantes, le front fuyant. Ses lèvres ne sont pas épaisses comme celles du nègre, et ses dents, très-blanches et bien rangées, ont cela de bizarre, qu'au lieu de se déchausser et de tomber avec l'âge, elles s'usent comme les dents des moutons et des autres ruminants.

Malgré son défaut de taille, le Bushman est robuste, capable de supporter les plus grandes privations, et d'une agilité surprenante.

Vous avez vu qu'il n'est pas beau, sa femme est plus laide encore ; elle devient plus affreuse de jour en jour, et cependant il est possible qu'elle ait été jolie.

On ne saurait dire en quoi leur beauté consiste ; mais il est certain que, chez les Bushmen, beaucoup de jeunes filles ont une gentillesse qui n'est pas dénuée de charme ; peut-être cela vient-il de l'expression de leurs yeux obliques, de leurs dents blanches, de leur petite bouche bien dessinée. En outre, à cette époque, elles ont les membres arrondis, et plus d'une pourrait servir de modèle au sculpteur.

Leur pied surtout est bien fait, et tellement petit que, si la nature l'avait donné aux chinoises, celles-ci n'auraient pas besoin de le mutiler pour s'attirer des louanges. Il a rarement plus de 15 centimètres de longueur, et, chez quelques jeunes femmes (où il a été mesuré d'une façon rigoureuse), il s'est trouvé n'en avoir que dix.

Comme intelligence, le Bushman est mieux loti qu'on ne le suppose. Il a l'esprit vif, enjoué, toujours en haleine, ainsi que le prouve le regard vigilant de son petit œil noir ; et bien que ses armes soient en général d'une simplicité primi-

tive, il ne manque pas d'adresse, et pourrait y mettre plus d'art. Quelques tribus déploient, dans la fabrication de leurs engins et de leurs ustensiles, une grande ingéniosité : néanmoins, la plupart font peu de cas des armes de fantaisie, et leur préfèrent celles qui sont efficaces.

Toujours sur le qui-vive, toujours prêt à l'action, le Bushman, par son activité, diffère entièrement du Hottentot, dont l'indolence est l'un des traits caractériels.

L'industrie dont il fait preuve à la chasse dépasse de beaucoup celle des autres Africains, et la ruse qu'il déploie pour enlever les bestiaux des tribus pastorales, annonce plus de ressources dans l'esprit que n'en comportent ses proportions exiguës. Bref, au moral il s'éloigne entièrement du Hottentot, son prétendu parent.

On ne saurait attribuer au Bushman un courage héroïque, mais il serait injuste de l'accuser de couardise. En dépit de sa petitesse, il combat à outrance, et décoche ses flèches empoisonnées tant qu'il lui reste assez de force pour bander son arc. Il sait d'ailleurs qu'on ne lui fera pas de quartier ; et si, de même que le blaireau, il cherche, en mourant, à blesser qui l'attaque, on peut supposer que le traitement inhumain dont les Boers le rendent victime depuis des siècles, a développé cette disposition naturelle.

Le costume des Bushmen est des plus primitifs; la seule chose qui le fasse différer de celui de nos premiers parents c'est que la feuille de figuier traditionnelle y est remplacée, chez les hommes, par un petit tablier de peau de chacal, et, chez les femmes par un faisceau de lanières de cuir, suspendu à la ceinture, et tombant jusqu'aux genoux. A ce vêtement habituel s'ajoute, à l'occasion, une espèce de manteau en peau de bête, qui se jette sur les épaules et qui s'appelle *kaross;* celui des femmes est pourvu d'une sorte de capuchon, ou plutôt d'un sac dans lequel le petit bébé repose tout nu, comme au fond d'un nid.

Des sandales faites d'un morceau de cuir, attaché aux orteils et à la cheville par des courroies, protégent la plante des pieds de nos petits sauvages. Enfin, leur unique parure est une petite calotte en cuir, ou, ce qui est plus commun, une bandelette ornée de cauris [1] et qui fait le tour de la tête.

Nous ne savons pas au juste d'où leur viennent ces coquilles, dont la pêche ne se fait que dans la mer des Indes, bien loin du pays qu'ils habitent; ils se les procurent sans doute par échange, et donnent pour les avoir des dépouilles d'animaux;

1. Petits coquillages blancs nommés *cyprea moneta* parce qu'ils servent de monnaie au Bengale et dans une grande partie de l'Afrique. (*Note du traducteur.*)

toujours est-il qu'elles doivent leur coûter fort cher et qu'ils y attachent le plus grand prix. Quelques vieux boutons de cuivre, fixés aux petites houppes de la toison, forment chez eux la fine fleur de l'élégance ; les femmes affectionnent, pour le même usage, de petits morceaux de coquille d'œuf d'autruche, et se couvrent les bras et les jambes d'une profusion d'anneaux de cuir.

Un masque d'ocre rouge, qui du menton s'étend jusqu'à la nuque, est on ne peut mieux porté ; et les plus fashionables se parfument en se frottant avec les feuilles pulvérisées d'une espèce de diosma qu'ils appellent *boukou*. D'après un ancien écrivain, cette poudre leur fait sentir le pavot, ce qui pourrait être blâmé, si cette mauvaise odeur n'était préférable à celle qu'ils auraient naturellement.

On a vu chez eux quelques exemples de nez décorés d'un petit morceau de bois, ou d'un fragment de dard de porc-épic, inséré dans la cloison nasale ; mais c'était une exception ; ils n'ont pas l'habitude de se percer les lèvres, le nez ou les oreilles, et ne connaissent pas le tatouage. Lorsqu'ils veulent renchérir sur le badigeon rouge qui leur couvre la tête, y compris la figure, ils se barbouillent d'une pâte micacée qu'ils tirent d'une grotte lointaine. Mais il n'y a que les beautés du premier rang qui puissent se procurer cette pa-

rure étincelante, dont l'élément est rare, par conséquent fort cher.

Beaucoup d'hommes et de femmes ont à la main une queue touffue de chacal, dont ils se servent pour chasser les mouches, et pour s'essuyer en cas d'excès de transpiration.

Le domicile n'est pas moins primitif que la toilette. Si par bonheur il se trouve une caverne, une fissure qui soit assez grande pour le recevoir lui et sa famille, toujours assez restreinte, notre petit sauvage s'en contente et ne se fait pas de cabane. A défaut de grotte, une saillie du rocher lui suffira ; peu lui importent les courants d'air; pourvu qu'il soit à l'abri des averses, il n'en demande pas davantage. Enfin s'il ne rencontre ni rochers, ni caverne, il se décide à bâtir une case dont l'architecture ne diffère pas beaucoup de celle de l'orang-outang. Il avise un buisson dont les rameaux se dirigent vers un centre commun, entrelace quelques-unes de ses branches, les réunit par leur extrémité, recouvre le tout d'une quantité d'herbe suffisante pour que la pluie n'y pénètre pas, et la hutte est construite. Une fosse oblongue, trop étroite pour contenir un Hollandais, mais assez grande pour pouvoir contenir trois ou quatre individus de notre petit peuple, est creusée dans l'aire de la cabane. On y met de l'herbe sèche qui la fait ressembler à un nid, et

c'est dans cette couche, ou plutôt dans cette bauge, que vont dormir, repliés sur eux-mêmes comme des singes, et couverts de leurs manteaux, le maître du logis, ses épouses (souvent il en a deux), et le reste de la famille.

Quelquefois cependant les Bushmen ont une habitation moins simple, car ils ne sont pas tous au même degré de sauvagerie. Non pas qu'ils arrivent à se bâtir une maison, même une chaumière : c'est à la tente qu'ils se sont arrêtés; encore est-ce tout au plus si on peut appliquer ce nom à l'objet dont il s'agit. Figurez-vous deux baguettes fichées en terre par les deux bouts, de façon à constituer un arc; sur cette frêle charpente on pose une natte de roseaux qui forme la toiture, une seconde fait la muraille, et la tente est dressée: il n'y a plus qu'à creuser le sable pour y nicher la famille.

Les Goths, a-t-on dit, empruntèrent les ogives aux avenues de leurs forêts, et les Chinois leurs pagodes à la tente des Mongols; il est certain que les Bushmen ont copié le nid de l'autruche.

Nous connaissons maintenant leur extérieur, leur costume, et leur asile; reste à savoir de quoi ils vivent, et de quelle manière ils se le procurent. Nous avons dit qu'ils habitent le désert, loin des bois où ils trouveraient des fruits, leur territoire ne porte pas de moissons, pas d'herbages;

ils ne possèdent ni chèvres, ni brebis, ni pourceaux, rien que de malheureux petits chiens d'une maigreur excessive.

Le Bushman a cependant des moyens d'existence; à vrai dire, ces moyens sont précaires, et il lui arrive souvent de manquer de mourir de faim. Toutefois, en dépit de son habitat, c'est moins à la parcimonie de la nature qu'il doit ses jeûnes qu'à son imprévoyance.

N'étant pas agriculteur, et n'ayant point de troupeaux, c'est à la chasse qu'il demande sa nourriture; car bien qu'il soit au désert, il n'est pas le seul être animé des solitudes qu'il parcourt. Le rhinocéros en habite les fourrés, l'hippopotame les cours d'eau ; et l'autruche, le couagga, le zèbre et différentes antilopes s'y rencontrent dans les plaines arides.

Ils sont tous la pâture du Bushman, qui les poursuit avec la persistance d'un animal de proie.

L'adresse, l'agilité dont il fait preuve dans cette lutte quotidienne sont vraiment surprenantes. Nous avons dit ailleurs comment il approche de l'autruche, en en revêtant la peau [1] ; les ruses dont il se sert à l'égard des autres bêtes ne sont pas moins ingénieuses. Tout le monde connaît la fosse, habilement dissimulée, où l'animal est pris

1. Voir les *Vacances des jeunes Boers*. Libr. Hachette.

comme dans une trappe. Mais ce n'est pas assez d'avoir creusé le piége, de lui avoir donné certaines proportions pour que la bête, qui s'y enfonce en tombant, y soit pressée de manière à ne pouvoir en sortir ; il faut encore y guider la proie.

Les animaux qui habitent ces vastes plaines sont loin d'avoir une piste régulière, et ne suivent le même chemin que pour se rendre au bord de l'eau ; cette voie est bien mise à profit ; mais elle ne suffit pas à dédommager de la peine qu'il a fallu se donner pour établir ce grand piége, sans autre outil qu'un bâton et les petites mains du Bushman.

Que fait notre sauvage pour rentrer dans ses frais ? Il choisit un espace situé entre deux montagnes ; peu importe l'écartement de celles-ci : un ou deux milles ne font rien à l'affaire. Toute la tribu est requise ; hommes, femmes et enfants se mettent à la besogne, et l'on construit une palissade, ou plutôt un rempart, avec les matériaux qui se trouvent sous la main : des pierres, du gazon, ou du bois mort.

Cette frêle muraille n'a pas besoin d'être bien haute ; des vides y sont laissés de distance en distance ; et les animaux qui pourraient aisément la franchir, s'en vont tranquillement par les portes qu'on leur a ménagées, portes qui chacune aboutissent à un piége. Mais qui pourrait le soupçon-

ner ? L'herbe y est pareille à celle du voisinage, le sable y est uni, la terre ne semble pas y avoir été touchée. L'éléphant est le seul qui se méfie de ces ouvertures ; les autres sont sans défiance : l'élan s'y enfonce, l'oryx y fait la culbute, et le rhinocéros s'y précipite comme avec intention.

Placé sur une éminence, le chasseur, qui les épie attentivement, se glisse alors auprès du piége, et darde ses asségaïs [1] sur les victimes qui s'y débattent.

Mais le Bushman ne s'en tient pas à la ruse : c'est un habile archer ; et bien que son arc ait plutôt l'air d'un joujou que d'une arme sérieuse, ses flèches n'en sont pas moins mortelles.

Une petite branche, qui n'a pas un mètre de longueur, légèrement courbée au moyen d'une ficelle de nerfs tordus, compose cet arc d'une apparence inoffensive ; la flèche n'est qu'un roseau, empenné d'une bribe de plume d'autruche, et portant à la pointe un fragment d'os aigu. Le chasseur la décoche d'aussi loin que possible, parfois d'une centaine de mètres ; la distance en diminue la force ; mais pourvu qu'elle touche le but, il n'en faut pas davantage, une égratignure suffit.

C'est le venin dont elle est pourvue qui la rend

1. Petite lance qui se jette avec la main, comme les anciens javelots. *(Note du traducteur.)*

si dangereuse ; sans cela comment ferait notre pygmée? Aussi le Bushman prépare-t-il son poison avec le plus grand soin ; il y fait contribuer les trois règnes, suivant les lieux où il se trouve, car les mêmes substances ne se rencontrent pas partout. Il emprunte au règne végétal le bulbe de l'amaryllis toxique [1], le suc d'un euphorbe, la séve d'une espèce de sumac, et les noix d'un arbuste que les colons du Cap ont nommé *Woolt-gift*, c'est-à-dire poison du loup.

Le règne animal lui fournit la sécrétion venimeuse de plusieurs serpents, tel que l'haja najé, la vipère gonflée, et la vipère cornuè, ainsi nommée des petites cornes qu'elle porte au-dessus des yeux [2].

Quant à la matière qu'il tire du règne minéral, c'est un produit bitumineux dont le seul effet est de rendre le poison plus consistant, afin qu'il puisse adhérer à la pointe qu'il doit couvrir.

Le Bushman donne à sa préparation différents degrés de force, suivant le but qu'il se propose ; et muni d'une soixantaine de flèches qu'il a trempées dans la mixture fatale, et qui, plantées autour de sa tête, lui forment une auréole, il part

1. *Amaryllis disticha.*

2. A ces venins liquides, il faut ajouter les entrailles d'une chenille appelée *nyoua*, et dont l'effet n'est pas moins terrible.
(*Note du traducteur.*)

soit pour la guerre, soit pour la chasse, également disposé à frapper sa proie ou à détruire ses ennemis.

Il tient, hélas ! pour ces derniers, tous ceux qui ne sont pas de sa race, et il y est malheureusement fondé ; on peut dire, à son propos, comme à celui d'Ismaël : « Que sa main est levée contre tous, et que tous ont la main levée contre lui. » Non-seulement il a eu les Boers pour oppresseurs ; mais tous ceux qui ont pu l'attaquer et le poursuivre l'ont fait, les naturels aussi bien que les colons ; c'est même entre lui et le Hottentot, son prétendu parent, que la haine est la plus forte ; il sera moins impitoyable pour le Cafre, ou le Boer, que pour le Namaquois ; tous d'ailleurs seront pillés et massacrés, si la chose est possible.

Le pillage est en effet l'une des ressources du Bushman ; ressource périlleuse qui souvent lui coûte la vie. Ce n'est du reste qu'à la dernière extrémité qu'il y a recours, et lorsque la chasse ne peut rien lui fournir.

Il se dirige alors vers les établissements les plus voisins ; non pas qu'il les attaque de vive force ; l'expédition est nocturne, et le bétail est dérobé sans bruit.

Arrive le jour ; le vol se découvre, la poursuite s'organise. Une douzaine de colons bien montés, armés de grands fusils appelés röers, prennent

la piste des maraudeurs, et la suivent au galop. S'ils rencontrent les pillards avant que ceux-ci aient quitté la plaine, ils sont assurés du succès ; leurs gros fusils portent plus loin que les petites flèches empoisonnées, et le châtiment sera terrible.

Pas de merci ! les Bushmen ne seront pas plus épargnés que s'il s'agissait d'une troupe d'hyènes.

Il se peut néanmoins que les voleurs aient gagné les rochers, et les Boers essayeraient vainement de les y atteindre. Ainsi que le sauteur des rocs[1] nos petits sauvages bondissent de falaise en falaise, et disparaissant comme la perdrix, se couchent au fond d'une crevasse, où nul ne peut pénétrer.

Même dans la plaine, si la terre est pierreuse ou entrecoupée de ravins, ces lutins jaunes échappent à la poursuite ; car ils ont la vitesse de l'autruche.

En pareil cas, les Boers reprendront leurs bestiaux ; mais dans quelle condition ! Ils s'attendaient d'avance à n'en recouvrer que la moitié, il est possible qu'ils n'en sauvent pas une tête. Chaque animal est blessé ; l'un a les flancs ou-

1. Petite antilope que les Hollandais de la colonie du Cap ont nommée *klipspringer*, et qui vit au milieu des rochers.

(*Note du traducteur.*)

verts, l'autre une simple piqûre, celui-ci porte une flèche entre les côtes, et pas un ne survivra. Spectacle douloureux qui exaspère le colon sans lui apprendre que c'est le résultat de sa propre cruauté. Il s'indigne, et ne voit pas dans ce fait odieux la rétribution de ses torts. S'il n'avait pas traqué le Bushman pour en faire son esclave, si ses garçons ne lui avaient point imposé leur joug, ses filles leurs caprices, peut-être ses bestiaux seraient-ils encore dans ses champs. En essayant de les prendre, le pauvre sauvage a obéi à la faim; en les massacrant, il a cédé à la vengeance.

Mais le pillard n'est pas toujours rencontré; il lui arrive fréquemment de ramener au désert le bétail qu'il a pris, et l'adresse qu'il déploie pour le conduire est vraiment digne de remarque. Les vaches et les bœufs ont peur de lui, et se sauvent à son approche, comme ils le feraient à celle d'une bête sauvage; plus rapide qu'ils ne le sont eux-mêmes, le Bushman les poursuit, les entoure, les rassemble comme fait un chien de berger, et se sert de leur terreur pour les entraîner plus vite.

Il choisit la route la plus aride, du côté du désert absolument dépourvu d'eau; les bœufs en souffrent, ils mugissent de douleur, peu lui importe; la soif qu'ils endurent sera partagée par ceux qui les cherchent, et en arrêtera la poursuite.

Quant à lui, qui boit tout comme un autre, il est sûr d'avoir de l'eau. Tandis qu'il se dirigeait vers la ferme du colon, toutes les femmes du kraal[1], jeunes et vieilles, sont allées sur le chemin qu'il doit prendre à son retour; chacune avait dans son kaross autant de coquilles d'œufs d'autruche qu'elle pouvait en porter; et toutes ces coquilles, remplies d'eau, ont été déposées sur la route, en des endroits cachés dont la marque est familière au Bushman.

Ceux qui le poursuivent, au contraire, pâlissent à la vue de ces lieux arides; la soif les presse, leurs chevaux commencent à fléchir; ce serait folie d'aller plus loin; et renonçant à leur bétail, ils retournent chez eux.

Alors il y a festin chez les Bushmen, et quel festin! Ce n'est pas un bœuf que l'on tue; mais vingt ou vingt-cinq, tous ceux qui ont été pris; et les convives dévorent.

Pendant plusieurs jours on continue sans relâche; même la nuit on s'éveille pour manger! Personne ne songe au lendemain; la prévoyance, départie à quelques animaux, est étrangère aux Bushmen; pas un n'a l'idée de conserver quelques bœufs, de les faire paître et de les garder pour l'avenir.

1. Camp des Bushmen, réunion de leurs tentes ou de leurs cahutes.

On mange tant qu'il y a quelque chose; la viande se gâte, peu importe : on l'avale comme si elle était fraîche.

L'aspect du kraal est entièrement changé; les petits squelettes qu'on y voyait aller et venir ont disparu; les faces pleines et les gros ventres sont à l'ordre du jour. Les petites femmes, naguère si décharnées, vues de profil, du menton jusqu'aux genoux, ont la forme d'un S. Les marmots, la panse gonflée, les joues barbouillées de sang, roulent ça et là, un morceau de chair crue à la main; et les roquets, jadis efflanqués, sont transformés en pelotes de graisse.

Arrive un moment où les os mêmes sont grattés; une réaction complète s'opère dans les esprits; chacun est plongé dans la torpeur. C'est la seule époque où le Bushman ne fasse rien; il dort vingt-quatre heures de suite, et ne s'éveille que pour se rendormir : il sait qu'il n'y a plus rien à manger. Heureux pour lui si les vautours, qui planent au-dessus des débris de la fête ne révèlent pas l'endroit où est situé son kraal; si le Boër les a vus, il a fait sa dernière razzia et son dernier festin.

Les jours s'écoulent, notre homme a digéré; l'appétit le réveille, il retrouve sa vigueur et se remet à chasser. Est-il près d'une rivière, il se livre à la pêche. S'il ne prend ni poisson, ni gibier, il renonce à la grosse bête et cherche des insectes.

Muni d'un bâton solide et pointu, ayant une grosse pierre au sommet afin d'augmenter la puissance du levier, notre homme se dirige vers la demeure des termites. Il y pratique une ouverture au moyen de son bâton: et, s'il n'a pas été prévenu par le cochon de terre[1] et le pangolin, deux fourmiliers d'espèces très-différentes; il y trouve une provision copieuse de larves et d'insectes, dont il remplit son sac, et dévore une partie sur les lieux mêmes.

Il se procure également des fourmis souterraines, qui creusent près de la surface du sol des chemins couverts, où elles circulent à certaines époques. Dès qu'il les voit en route, ce dont il est instruit par des signes infaillibles, le Bushman fait un trou dans leurs galeries, toujours au moyen de son bâton; il tourne celui-ci dans l'ouverture, de manière à la bien polir. Cette ouverture constitue pour les fourmis un affreux précipice; elles y tombent, s'y accumulent, ne peuvent en gravir les parois trop unies, et le chasseur en fait une ample récolte.

A cet aliment, qui peut passer pour un hors-d'œuvre, se joignent les racines tuberculeuses de

1. L'*aard-vark* des Hollandais, l'*oryctérope* des savants. On croyait autrefois qu'il n'habitait que l'Afrique australe, mais il a été rencontré en Abyssinie, et le docteur Barth l'a trouvé au milieu du Soudan. (*Note du traducteur.*)

diverses plantes qui croissent dans le désert; celles de différents ixias, par exemple, et de plusieurs ficoïdes, dont quelques-unes sont aussi grosses que la tête d'un enfant. Le Bushman consacre la moitié de son temps à la recherche de ces racines, qui, malgré la profondeur où elles se trouvent, sont déterrées sans autre bêche que le bâton coiffé d'une pierre.

Les œufs d'autruche forment encore l'un des mets du petit sauvage; la coquille, en outre, lui sert de bouteille, et il en fait des assiettes et des tasses.

Fort habile à suivre l'autruche et à en découvrir le nid, si par hasard il trouve ce dernier en l'absence des oiseaux, il en prend tous les œufs, va les déposer dans un buisson, et revient se mettre à la place qu'ils occupaient dans le sable. Il est si petit qu'on ne l'y voit pas, à moins d'être près de sa cachette, surtout quand le nid est entouré de broussailles, ce qui arrive presque toujours. Son arc à la main, notre petit homme reste coi jusqu'au retour des oiseaux, et les salue d'une flèche empoisonnée. Il est à peu près sûr de tuer ainsi l'un ou l'autre, et souvent tous les deux.

Il mange encore des lézards et des tortues, dont la carapace lui complète son ménage.

Mais l'époque de la bombance est l'apparition des sauterelles; pendant toute la durée de cette

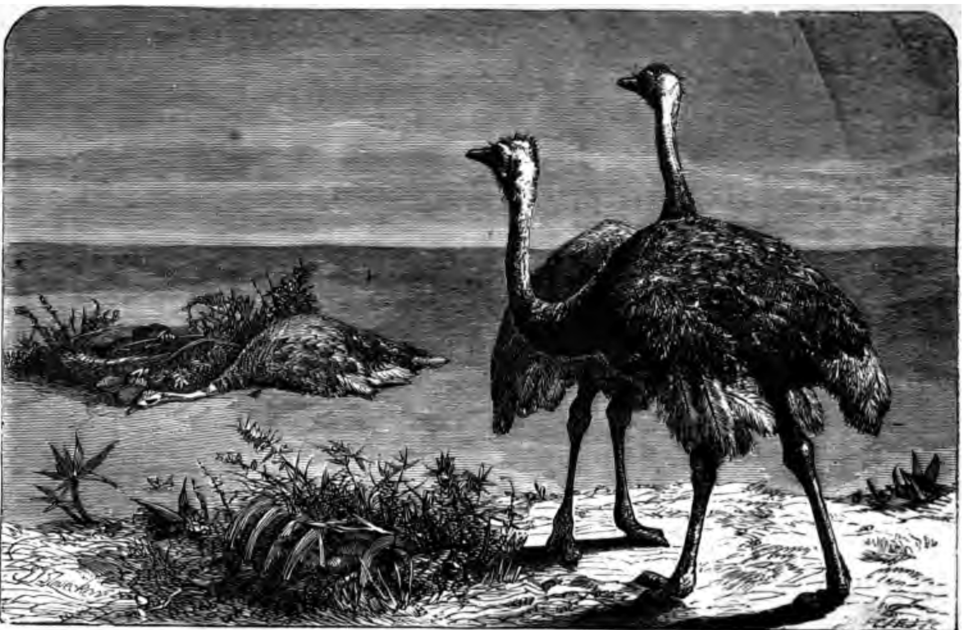
manne le Bushman ne connaît plus la faim; il engraisse en un clin d'œil, et son chien en fait autant; si les sauterelles ne le quittaient pas, il serait véritablement riche. Par malheur pour lui, fort heureusement pour les autres, ces destructrices de toute végétation n'émigrent pas d'une façon régulière, et il se passe quelquefois plusieurs années avant qu'elles reparaissent.

Les Bushmen n'ont aucune religion, aucune formalité civile; le mariage n'est pas chez eux une affaire importante; mais ils semblent avoir quelque respect pour la mémoire des morts : ils les enterrent, et forment en général un grand tas de pierres à l'endroit où ils les ont déposés.

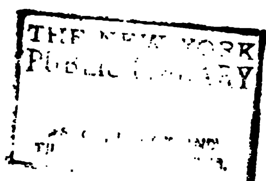
Ne croyez pas que ces petits sauvages aient l'esprit mélancolique. Blottis toute la journée à l'ombre de leurs buissons, ou dans le fond des ravins, soit pour échapper à l'ennemi, soit pour guetter leur proie, ils en sortent pour babiller sitôt que le jour s'en va. Si la lune brille, ils dansent jusqu'au matin; et le cercle de terre battue qui se voit alors dans leur kraal témoigne des rondes qu'ils y ont exécutées.

Pas de gouvernement chez ce petit peuple. Il n'a pas même de chef; l'autorité dans la famille, qui est due à la supériorité physique, disparaît lorsque les enfants sont aussi forts que le père.

La tribu n'y est donc pas organisée; quelques



Son arc à la main, notre petit homme salue les oiseaux d'une flèche empoisonnée. (Page 25.)


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

familles réunies d'aventure la composent, se querellent souvent, et se séparent pour le moindre motif.

Jamais, d'ailleurs, elle ne pourrait comprendre plus d'une centaine d'individus; la nature des lieux ne permettrait pas à une agglomération plus nombreuse d'y trouver sa subsistance.

Les Bushmen resteront clair-semés tant qu'ils garderont leur genre de vie, et rien ne fait pressentir l'époque de leur transformation. Tous les efforts des missionnaires, à cet égard, ont complétement échoué. Ils semblent créés pour le désert; et transportés, même en une région féconde, ils soupirent après leurs solitudes.



II

INDIENS DE L'AMAZONE.

Si l'on jette un coup d'œil sur la carte d'Amérique, on est frappé de la similitude des deux parties de ce vaste continent.

Chacune d'elles a son immense Cordillère : au midi celle des Andes, au nord celle des montagnes Rocheuses, ayant toutes deux leurs volcans et leurs neiges permanentes. Chacune a ses chaînes secondaires : les Névadas de l'Orégon et de la Californie, répondent aux Sierras de Caracas et au groupe de la Guyanne ; puis, d'une moindre hauteur, les Alléghanys du Nord se détachent de ces massifs puissants, comme au Sud les montagnes du Brésil.

Regardons les rivières et nous y remarquerons la même correspondance. Chacune des Amériques a le plus grand fleuve du monde : si l'on envisage la longueur, le Mississipi l'emportera ; si l'on

considère le volume d'eau, l'Amazone occupera le premier rang. Ces fleuves gigantesques ont des tributaires sans nombre et d'une égale importance : au nord, l'Ohio, l'Illinois, le Yellow-stone, la Plata, le Kansas et l'Osage, l'Arkansas et la rivière Rouge ; au sud, le Madéïra, le Purus, l'Oucayali et le Houallaga, le Japura, le Négro, le Xingou et le Tapajos.

La même analogie existe pour les autres fleuves : le Saint-Laurent peut s'opposer à la Plata, l'Orégon à l'Orénoque, le Mackensie à la Magdalena, et le Tocantins au rio Bravo-del-Norté. Les deux Colorado, le Brazos et l'Alabama ont leurs analogues dans l'Essequibo, le Paranahybo, le Pédro, le Négro des Patagons; et, tandis que le San-Francisco de la Californie coule sur un sable aurifère, son homonyme du Brésil prend sa source au pays des diamants.

Si des montagnes et des fleuves nous passons à la plaine, nous aurons dans les prairies du Nord l'équivalent des pampas et des llanos du Sud. Les plateaux de Péroté, de Mexico et de la Puébla correspondront à ceux de Quito, de Bogota et de Cusco ; et les deux continents ont chacun leur Potose, dont les richesses minérales sont également célèbres. L'Utah et le Llano-Estacado nous offriront le même caractère que les plaines désertes de la Patagonie ; le grand lac Salé des Mormons

sera représenté par le Titicaca; les salines du Nouveau-Mexique et les prairies du Nord, par le grand Chaco et les pampas du continent méridional.

Enfin, c'est au nord comme au sud qu'ont existé les deux forêts les plus vastes que nous ayons connues; je dis que nous ayons, parce que la nappe forestière qui s'étendait autrefois des rives de l'Arkansas aux bords de l'Atlantique, a été déchirée en maint endroit, et ne présente plus cette continuité qui caractérise celle du bassin de l'Amazone. Ici la forêt à conservé son étendue, sa vigueur primitive; la hache et le feu l'ont respectée ; c'est à peine si des pas humains en ont foulé quelques parties, et ses profondeurs silencieuses sont toujours inconnues.

Elle s'étend de l'embouchure de l'Amazone au pied des Andes péruviennes, sur une longueur d'environ quatre mille kilomètres, et une largeur qui en atteint deux mille cinq cents dans son plus grand diamètre.

La forme de son pourtour est à peu près celle que les botanistes qualifient d'obovée[1], la pointe s'appuyant à l'Atlantique, et l'extrémité la plus large s'enclavant dans la baie décrite par les An-

1. Feuille obovée, feuille ovale, dont le gros bout est à l'extrémité supérieure (ovale renversé). (*Note du traducteur.*)

des, depuis la Bolivie jusqu'à la Nouvelle-Grenade.

A l'exception du lit des rivières et des lagunes qui les avoisinent, cet immense territoire offre à peine des trouées d'un acre d'étendue. Les plaines herbeuses qui, au midi, bordent la forêt, ou celles que projettent les llanos du Vénézuéla, n'approchent pas de l'Amazone ; et il est plusieurs points du fleuve qui, sur un rayon de huit cents mètres, se trouvent au centre d'un espace entièrement boisé.

Mais si nous voyons dans les chaînes des deux Amériques, dans leurs plaines et leurs cours d'eau, une analogie qui s'observe jusque dans les détails, il n'en est pas de même du caractère que présentent les deux forêts, du moins pour la région des États-Unis et celle du Canada.

Non-seulement les grands bois de la zone tempérée diffèrent de ceux de la zone torride par les arbres qui les composent, mais encore par leur distribution. Il n'est pas rare, dans l'Amérique septentrionale, de traverser de grands territoires entièrement couverts d'une seule espèce d'arbres, tels que le chêne, le pin, le cèdre rouge[1], ou le peuplier. C'est même la disposition générale.

Sous les tropiques, au contraire, excepté deux

1 Genévrier de Virginie.

ou trois palmiers, tels que l'euterpe et le mauritia, les espèces se disséminent de manière à ne former que des bouquets, ou à ne présenter que des individus isolés, séparés les uns des autres par des centaines de familles différentes. Je vous fais observer ce caractère des forêts équatoriales parce qu'il influe directement sur l'existence des hommes qui les habitent, et sur les mœurs des animaux qu'elles renferment.

Il serait difficile d'énumérer les nombreuses espèces d'arbres qui croissent dans le bassin de l'Amazone; le catalogue de celles que l'on connaît aujourd'hui remplirait bien des pages, et l'on n'a encore exploré que la lisière de cet immense jardin de Dieu. Sa végétation impénétrable, la nature du sol, imbibé d'eau en maint endroit, l'absence de tout sentier, n'a pas permis qu'on en sondât les profondeurs; c'est seulement en suivant le fil des rivières qu'on a pu le traverser, et l'on comprend ce qu'un pareil voyage doit présenter d'obstacles.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette immense forêt n'abrite aucun des grands mammifères si communs sous les tropiques[1]; le

1. Cette absence de grands quadrupèdes est l'un des motifs qui rend la forêt de l'Amazone impénétrable; cela se conçoit : dans tous les pays où il y a des éléphants, dans tous les fourrés où sont des rhinocéros, les pistes de ces énormes animaux con-

cheval même y est inconnu, le bœuf ne s'y trouve que dans les principaux établissements des Portugais, situés près de l'embouchure du fleuve : et non-seulement les familles de quadrupèdes y offrent peu de variété, mais elles sont en général peu nombreuses.

Pas de ces immenses troupeaux de bisons comme dans les prairies du Nord ; pas de ces nuées d'antilopes comme il s'en rencontre en Afrique ; ni de ces grands animaux qui abondent dans les régions inhabitées. Le seul mammifère de cette forêt dont le volume soit assez considérable, est le tapir (un peu plus gros qu'un âne) et il s'y trouve en petit nombre.

Trois ou quatre espèces de daims y représentent les ruminants ; le cochon y est remplacé par le pécari ; deux variétés d'ours habitent la portion montueuse de la forêt, celle qui couvre les éperons des Andes péruviennes. Quelques espèces de paresseux, quelques-unes d'oppossums, plusieurs fourmiliers, des armadilles, y sont maigrement distribués. Néanmoins, les rongeurs : agoutis, cabiais et pacas, y apparaissent en bandes nombreuses sur les bords des criques et des rivières. Un porc-épic, des rats épineux de plusieurs espèces, une loutre, un chien sauvage, et deux ou

stituent nécessairement des chemins assez larges pour que le voyageur s'y engage. (*Note du traducteur.*)

trois plantigrades, entre autres le coati et le galera barbare, sont également répandus en grand nombre dans toute la Montaña[1].

Le jaguar s'y rencontre partout, ainsi que le puma. Enfin, des chats de moindre taille, soit tigrés ou tachetés, dont les espèces sont nombreuses, des écureuils de différents genres, et des chauves-souris à la fois abondantes et variées, y complètent la liste des quadrupèdes terrestres.

Toutefois si, à l'égard de ces derniers, la Montaña est d'une indigence relative, elle paraît être, en revanche, l'habitation des quadrumanes. On y connaît plus de trente espèces de singes, depuis les hurleurs, aussi grands que des babouins, jusqu'au saïmiri qui n'est pas plus gros qu'un rat; et toutes ces familles sont composées d'un nombre infini d'individus qui, par leur vivacité, contribuent puissamment à l'animation de la forêt.

Mais ce qui surtout fait la richesse de ces grands bois, c'est l'abondance et la diversité des oiseaux. Nulle part la gent ailée ne revêt des formes plus singulières ou plus gracieuses, des couleurs plus brillantes. Quel éclat dans toute la tribu des perroquets, dans celle des toucans, des trogons, des

1. Ce nom, qui littéralement signifie montagne, est pris dans le sens de *forêt* par les Hispano-Américains, et ils l'ont appliqué purement et simplement au bassin de l'Amazone, la ***Montaña*** par excellence. (*Note du traducteur.*)

tangaras, des loriots, surtout des oiseaux-mouches! quelle puissance chez les vautours et les aigles, où se font remarquer les papes et les harpies!

La classe des reptiles n'y est pas moins variée; d'abondantes espèces y représentent les serpents, depuis l'anaconda, boa de rivière d'une longueur de dix mètres, jusqu'au *lachésis* ou corail, du volume d'un tuyau de pipe. Nous retrouvons la même diversité chez les sauriens, depuis l'énorme crocodile jusqu'à l'anolius, qui est d'un bleu de turquoise et pas plus grand que nos salamandres.

Les rivières ne sont pas moins riches que la feuillée; deux ou trois espèces de lamantins, des marsouins de différents genres, des tortues nombreuses et de toutes les tailles, des poissons d'une variété infinie en peuplent les eaux, et fournissent à l'homme une nourriture inépuisable.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les tribus de ces parages sont composées d'Indiens. Celles qui parlent à peu près la même langue forment ce qu'ils appellent *une nation*, en dépit de la distance qui parfois les divise. La Montaña renferme plusieurs de ces nations, dont les membres diffèrent souvent d'aspect: les uns sont plus petits que les Européens, les autres d'une taille qui nous dépasse. Il y en a de foncés, il y en a de plus clairs; les gens de certaines tribus sont laids

et mal tournés; mais la plupart se distinguent par une beauté réelle : les hommes y sont forts, y ont l'air mâle et digne; les femmes y ont des traits réguliers, la démarche gracieuse et les manières modestes.

Quels que soient néanmoins les traits différents qu'elles présentent, ces tribus ont entre elles des points frappants de ressemblance, des rapports qui se réunissent pour leur former un caractère générique, et les séparer des autres indigènes du sol américain.

L'absence du cheval, qui leur est complétement inconnu, suffit d'ailleurs pour établir, entre les Indiens de l'Amazone et les cavaliers du Nord et du Sud, une entière démarcation.

On s'est demandé si les habitants de la Montaña avaient la même origine. Il est évident qu'ils ne sortent pas de la même province : beaucoup d'entre eux viennent du Pérou et du Bogota d'où leurs pères ont fui le joug espagnol; les autres descendent des émigrants du Sud, qui fuyaient l'oppression encore plus barbare des Portugais; enfin un certain nombre est composé d'aborigènes. Mais qu'importe? c'est une question oiseuse; et, à de pareilles demandes il n'y a jamais de réponse satisfaisante.

Nous prenons donc nos Indiens tels que nous les trouvons; et, sans nous inquiéter d'où ont pu

venir leurs ancêtres, nous constatons entre eux un fonds commun de dispositions naturelles, de facultés et d'habitudes qui les caractérise.

Il est bien entendu que nous parlons des Indiens braves[1], c'est-à-dire sauvages ou indomptés, comme les désignent les Hispano-Américains, par opposition aux Indiens soumis qui vivent sous la domination des peuples d'origine européenne.

Nous n'avons pas à nous occuper ici des derniers, dont une demi-civilisation a profondément modifié le caractère primitif; nous ne parlerons ici que des indigènes qui, avec leur indépendance, ont conservé leurs anciennes coutumes.

Les uns et les autres habitent le bassin de l'Amazone, mais à des places différentes. L'Indien soumis se rencontre sur tous les bords du fleuve, principalement dans la section péruvienne où il occupe de petits villages et se livre à l'agriculculture. Ses habitudes et ses idées religieuses offrent un mélange assez extraordinaire de sauvagerie et de civilisation; mais généralement doux, il est facile à gouverner.

Près de l'embouchure de l'Amazone, l'Indien soumis est le *tapuio*, c'est-à-dire le salarié, ou plutôt l'esclave des Portugais. La loi défend bien

1. *Indios bravos.*

de le réduire en servitude; mais qu'est-ce que la loi pour les Peaux-Blanches des rives de l'Amazone?

Heureusement que le nombre des tapuios est restreint; quelques villages, quelques estancias éparpillés au bord du fleuve, çà et là quelque poste militaire, décoré du nom de fort: tels sont les résultats que la civilisation portugaise a produits en trois siècles.

L'indien *bravo* s'éloigne de ces établissements. Vous pouvez descendre la rivière dans toute son étendue sans apercevoir un seul de ces fils de la forêt; et l'on se ferait une idée bien fausse de l'Indien primitif, si on le jugeait d'après le tapuio des marchands portugais, ou l'habitant des villages péruviens.

Jadis, pourtant, les rives de l'Amazone étaient le siége préféré de la tribu; parfois encore l'Indien indépendant vient pêcher dans le fleuve, à l'endroit où des centaines de milles le séparent du village ou du fort le plus proche. Mais depuis que la barque d'Orellana a passé devant sa porte, depuis le jour où, chassant l'esclave, le Brésilien découvrit le Solimoens[1], il a transporté sa *ma-*

1. Les Portugais donnent au fleuve de l'Amazone le nom de *Solimoens*, à partir de son entrée dans le Brésil jusqu'à l'embouchure du rio Négro, et n'appliquent le nom d'Amazone qu'à la réunion de ces deux rivières.

locca au centre du labyrinthe que forment les criques, les marigots, les affluents de la rivière.

Qu'est-ce que c'est qu'une malocca? me demandez-vous. C'est la demeure de notre Indien. Je suis bien obligé de lui conserver son nom; quel autre pourrions-nous lui donner? Ce n'est pas une case, ni une chaumière. Sa maison est un village, et son village n'est pas un groupe de maisons. Il diffère de tous ceux que nous avons rencontrés, ou que nous pourrions décrire[1]; la la langue civilisée n'a pas de mot qui lui soit applicable, à moins que nous ne l'appelions une caserne.

C'est un vaste édifice où loge toute la portion de la tribu qui réside au même lieu; érigé par le travail de tous, la propriété en est commune à chaque famille, qui cependant y a sa demeure particulière.

Figurez-vous une espèce de temple, dont la couverture est soutenue par des stipes de palmiers, tellement droits et polis qu'on les prendrait pour des colonnes. De belles solives sont attachées à ces piliers par des lianes résistantes, et l'assemblage en est fait avec la précision qui

1. On retrouve ce village commun dans l'est de l'Afrique, sous le parallèle de Zanzibar; seulement la ruche africaine porte le nom de *tembé* au lieu de s'appeler *malocca*.

(*Note du traducteur.*)

s'observe dans le gréement d'un navire. Des palmes disposées d'une façon régulière, recouvrent cette charpente; et la toiture, descendant très-bas, donne extérieurement à la malocca l'aspect d'une ruche colossale.

Quant aux murailles, elles sont faites de bambous ou d'éclats de frondes de palmiers; ce clayonnage est tellement fort qu'il est à l'épreuve de la flèche et de la balle. L'édifice, qui forme un parallélogramme, arrondi à l'un de ses bouts, est d'une étendue suffisante pour loger plus d'une centaine d'individus, et recevoir des hôtes nombreux; car en certaines circonstances les communes voisines se réunissent; la malocca renferme alors trois ou quatre cents personnes.

A l'intérieur, de chaque côté d'une vaste halle qui en occupe le milieu, est une rangée de cellules, séparées les unes des autres par un clayonnage analogue à celui de la muraille. Chacun de ces appartements constitue la demeure d'une famille.

La grande salle est réservée aux appareils d'une certaine dimension, tels que les fours d'argile, les vases pour préparer la cassave et faire bouillir la chica. C'est un terrain neutre où les enfants s'amusent, où les affaires se discutent, et où se donnent les bals et autres fêtes publiques.

Une grande porte qui a deux mètres de large

sur trois mètres de haut, porte commune à tous les habitants, est placée dans le pignon; elle est ouverte pendant le jour, et fermée chaque soir au moyen d'une forte claie qui, suspendue à la muraille, s'abaisse comme une herse.

A l'autre bout se voit une porte plus petite; celle-ci est à l'usage du chef, qui occupe avec sa famille toute la partie circulaire dont nous avons parlé.

Toutes les maloccas présentent la même disposition; mais elles se modifient dans les détails d'après le goût de chaque tribu; il y en a de plus ou moins grandes, de plus ou moins élevées; la forme varie, et les matériaux changent d'après les lieux où elles sont construites.

Enfin diverses tribus ont des huttes séparées, mais c'est exceptionnel; l'habitation commune est bien autrement répandue : elle se retrouve dans toute la Montaña, depuis la frontière du Pérou jusqu'au bord de l'Atlantique, et des sources du rio Négro jusqu'aux highlands[1] du Brésil.

De même que leur demeure, la toilette de nos Indiens subit diverses modifications dans chacune des tribus; mais elle est toujours fort légère; une ceinture de cotonnade, ou tout bonnement d'écorce, passée entre les jambes après avoir fait le

1. Terres élevées, pays montagneux.

tour de la taille, et nommée *guayouco*, est le vêtement général. Quelques-uns ont une petite jupe d'écorce; et dans les grandes occasions apparaissent des tuniques entièrement couvertes de plumes.

Il y a ensuite les coiffures composées des pennes brillantes du perroquet et de l'ara, les bracelets de même matière, surtout le badigeon dont tout le corps est revêtu, et qui a pour éléments les produits de l'anotto et de différents arbres que nous avons décrits ailleurs.

Enfin le tatouage est usité par quelques-unes de ces peuplades, mais beaucoup moins employé dans cette région que chez les Océaniens.

La plupart des Indiens de l'Amazone connaissaient l'agriculture avant l'arrivée des Espagnols, et s'y livrent encore; mais sur une échelle restreinte. Ils se bornent à faire venir un peu de manioc, pour avoir de la cassave, et cultivent l'igname, et la banane d'où ils extrayent une liqueur spiritueuse, qu'ils savent également obtenir de différents palmiers.

Aussi adroits qu'industrieux, ils font en argile des vases de formes diverses qui ne manquent pas d'élégance, et fabriquent, avec des lianes qui les entourent, un nombre infini d'ustensiles dont l'exécution ferait honneur aux plus habiles ouvriers. On admire surtout leurs hamacs; et c'est

du bassin de l'Amazone que viennent les plus remarquables.

Le fil qui les compose est fourni par les jeunes frondes de l'*astrocaryum* et du *mauritia flexuosa*, dont la fibre est d'une qualité supérieure.

Ce sont les femmes qui s'adonnent à cette fabrication; elles nous y paraissent d'autant plus adroites que leurs moyens sont plus simples. La feuille, non encore ouverte, qui termine le palmier, est coupée à sa base, déployée et secouée habilement pour en détacher les folioles; celles-ci, dépouillées de leur épiderme, laissent voir un tissu jaune pâle, où est contenue la matière textile. Lorsque la filasse qui en est extraite est suffisamment sèche, elle est tordue avec une prestesse incroyable, et sans rouet ni fuseau. La fileuse prend deux brins de cette filasse entre le pouce et l'index de la main gauche; elle les applique sur sa hanche, où elle les tient séparés, les roule sur sa cuisse, les réunit par un coup de main, et tord le fil en le remontant au point de départ. Une bonne ouvrière en fabrique cinquante brasses en un jour. Ce fil est ensuite plongé dans la teinture, où il prend diverses couleurs.

Le tissage n'est pas plus compliqué : deux bâtons sont placés à une distance de deux mètres; on y enlace de cinquante à soixante tours de ficelle, opération qui constitue la chaîne; des fils

noués en travers composent la trame ; deux cordes sont passées à côté des baguettes, on les noue de façon qu'elle forment une boucle, on tire les fils parallèles, de manière à les rapprocher, on enlève les bâtons, et le hamac est fini.

Ceux qui, destinés au commerce, doivent acquérir plus de valeur, sont l'objet de soins tout particuliers; il en est même qui, d'une qualité exceptionnelle, ont une bordure de plumes brillantes adroitement fixées dans la trame.

Les habiles ouvrières, qui fabriquent ces hamacs, font encore de charmants ouvrages de vannerie avec certains roseaux, ou les éclats de divers palmiers; entre autres avec de l'iu (*astrocaryum acaule*), l'un des meilleurs pour cet objet.

Viennent ensuite les instruments aratoires, ou plutôt de jardinage, et les ustensiles nécessaires à la préparation du manioc.

Vous savez que celui-ci renferme un principe vénéneux, au moins l'espèce amère, car ce principe n'existe pas dans la variété douce. Les Indiens savaient l'enlever, bien avant la conquête; c'est à eux que les vainqueurs ont emprunté la méthode qu'ils emploient pour fabriquer leur farinha, c'est-à-dire la cassave.

Nous avons dit ailleurs[1] comment la racine du

1. Voir *les Exilés dans la forêt*, chap. XXII

manioc, après avoir été lavée, est pelée (presque toujours avec les dents), râpée au moyen d'une planche un peu concave, incrustée de petits morceaux de quartz régulièrement sertis, ou bien d'une racine aérienne de pashiuba, dont les saillies épineuses font une râpe excellente.

Nous avons dit comment cette râpure de manioc est pressée dans un tamis cylindrique portant le nom de *tapiti;* comment, dépouillée de son principe vénéneux, elle est séchée au four ou dans la poêle et transformée en cassave; tandis que le résidu, qui se dépose au fond du vase où elle s'est égouttée, est recueilli avec soin et forme le *tapioca.*

Pendant que les femmes s'occupent des hamacs, des paniers et de la cassave, les hommes fabriquent des armes ou vont chercher des vivres; ils posent leurs filets dans les criques, ils pêchent à la lance, harponnent le lamantin, qui abonde dans leurs rivières, et quelquefois empoisonnent les eaux dormantes afin d'en prendre le poisson.

Quant à leur gibier, on ne peut pas dire qu'il soit bien noble. A l'exception du jaguar, qu'ils chassent pour se défendre, et du pécari, qui est d'une taille raisonnable, ils ne tuent guère que de petits quadrupèdes. Il est vrai que les singes leur fournissent une pâture abondante et qu'ils considèrent comme un aliment de choix.

Enfin ils ont des oiseaux sans nombre.



Chasse à la sarbacane.

C'est à la flèche qu'ils abattent leur gibier; nais pas toujours avec un arc; la plupart d'entre

eux ont pour la chasse une arme de prédilection qui leur est particulière. Ils la nomment *poucouna*, les Espagnols *gravitana*, et c'est une sarbacane. Formé d'une jeune tige de pashiouba miri[1], creusée en y introduisant une baguette, cet engin a près de trois mètres de longueur, sur dix ou douze centimètres de circonférence dans sa partie la plus grosse, car le pashiuba, dont il est composé, est plus mince vers le haut qu'à sa base.

Après en avoir nettoyé l'intérieur au moyen de la baguette qui l'a forée, l'Indien pourvoit sa poucouna d'une embouchure composée de deux défenses de pécari. Il y place vers l'extrémité la plus large, un point de mire formé d'une dent de paca, ou d'un autre rongeur, et le fixe avec un peu de gomme. Enfin, s'il veut avoir une arme de luxe, il en décore l'extérieur en y enroulant avec soin la tige d'une liane brillante.

Nous savons que ce n'est pas une balle qui doit être lancée avec la poucouna, mais bien une flèche ; celle-ci, dont la longueur est d'une cinquantaine de centimètres, est composée d'un éclat de bambou, et mieux encore de l'une de ces épines noires et droites, légèrement aplaties, et précisément de la longueur voulue, que le patahoua (un

1. Palmier connu sous le nom d'*iriartea setigera*.

palmier) porte sur la base engainante de ses frondes.

Cette flèche, épine ou bambou, est trempée, sur une longueur de six à huit centimètres, dans le poison célèbre connu sous le nom de *curare*, et porte, à l'endroit où s'arrête celui-ci, une entaille profonde de manière à se briser au moindre effort, et à laisser dans la plaie son dard empoisonné.

Un peu de soie de bombax, retenue par un fil d'ananas, s'enroule à l'extrémité supérieure de la flèche, afin que celle-ci remplisse le tube destiné à la recevoir, et qui est du calibre d'un pistolet ordinaire; cette précaution termine tous les préparatifs.

Armé de sa poucouna et de son carquois bien rempli, notre Indien part pour la chasse; il aperçoit une pièce de gibier, porte sa sarbacane à ses lèvres, émet un souffle vigoureux, dont une longue pratique peut seule assurer l'effet, et lance au loin son petit messager de mort.

Il peut avec certitude viser à une distance de quarante ou cinquante pas; mais il préfère une direction verticale; et comme les oiseaux et les singes sont presque toujours perchés, il est servi à souhait.

La blessure d'ailleurs n'a pas besoin d'être grave; il suffit que le poison soit en contact avec

le sang, pour que l'animal succombe. Le singe a bien saisi le trait pour l'arracher de sa blessure; mais il l'a brisé au-dessus dela pointe, à l'endroit où le sauvage a fait son entaille, et il meurt au bout de deux ou trois minutes.

Pour armes de guerre, les tribus de l'Amazone ont l'arc habituel, dont les flèches sont également trempées dans le curare. Elles y joignent une massue particulière à l'Amérique méridionale, massue qu'elles fabriquent avec le bois d'un palmier qui est excessivement dur. Une ou deux peuplades, seulement, ont des lances; et ni les unes ni les autres ne connaissent le lasso, et les bolas, qui du reste, dans la forêt, ne pourraient pas leur servir. Elles ont d'ailleurs bien assez de leurs armes, sans emprunter celles des plaines, et n'en font malheureusement qu'un trop fréquent usage.





III

HABITANTS AQUATIQUES DU MARACAÏBO.

La chaîne des Andes, qui prend naissance à l'extrémité de l'Amérique du Sud, ne se borne pas à longer le continent dans toute son étendue ; elle franchit l'Amérique du centre, et passant par le Mexique, remonte jusqu'à la mer Glaciale. Mais vous pensez bien que cet immense cordillère ne se dresse pas, dans toute sa longueur, avec la régularité d'un rempart. Elle se divise, se bifurque en maint endroit, projette au loin d'immenses éperons, et quelquefois de véritables sierras ayant entre elles de larges vallées, où des plateaux se déroulent à une grande hauteur. Il est de ces plateaux qui s'élèvent à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer ; et ceux-là renferment les cités les plus importantes du Mexique et du Pérou.

Ces chaînons parallèles se joignent sur diffé-

rents points appelés nœuds, reforment un massif plus ou moins étendu, et se bifurquent de nouveau.

Ainsi, par deux degrés de latitude, au nord de l'équateur, le colosse se divise en deux branches dont l'une va gagner l'isthme de Panama, tandis que l'autre, se dirigeant vers la droite, constitue la frontière orientale du bassin de la Magdeleine.

Chacune de ces branches se subdivise à son tour, de manière à figurer les rameaux d'un arbre généalogique, où seraient représentées quatre ou cinq générations. C'est uniquement de la branche orientale que nous avons à nous occuper. Lorsqu'elle arrive au septième degré de latitude nord, elle se sépare en deux ailes qui, après avoir largement divergé, décrivent une courbe, et s'avancent l'une vers l'autre, comme pour se réunir. L'aile occidentale marche résolûment au but; l'aile droite paraît d'abord incertaine de la route qu'elle veut suivre, puis après avoir hésité, elle tourne le dos à sa vieille camarade, et se dirige droitau levant, jusqu'à ce qu'elle s'affaisse au promontoire de Paria.

Mais toute la masse n'a pas obéi à la même inspiration; tandis que le corps principal flottait indécis entre les lignes qui lui étaient ouvertes, un vaste éperon s'en est détaché pour courir à l'oc-

cident, et aller rejoindre l'aile gauche. Toutefois. ils ne devaient pas se réunir; arrivés face à face, ils se sont arrêtés brusquement et, au lieu de former un cercle, ont décrit un fer à cheval.

Celui-ci, dont la courbe est immense, renferme une vallée non moins étendue que l'Irlande; et la vallée contient, dans sa partie centrale, une nappe d'eau qui occupe le tiers de sa surface.

Cette nappe d'eau fut appelée, par les Européens, qui la découvrirent, *lac de Maracaïbo*, du nom d'un cacique, c'est-à-dire d'un chef, qu'ils rencontrèrent sur ses bords.

Mais, en dépit de l'ancienneté de sa découverte, le lac Maracaïbo, et le territoire qui l'entoure, ne nous sont pas moins inconnus que s'ils étaient enfouis dans les déserts d'Afrique.

Ce territoire est pourtant des plus intéressants; il possède une faune particulière, et sa flore est l'une des plus riches du monde. Faire le catalogue des végétaux qu'il renferme serait énumérer presque toutes les espèces de l'Amérique tropicale. La médecine y trouve le sassafras, la salsepareille, le copahier, le cinchona, l'écorce d'angusture; et si l'on y rencontre le barbasco et la liane du curare, on y a l'antidote de ces affreux poisons dans le gaïac et le mikania guaco. Enfin, il offre au commerce l'indigo, l'arnatto, le chica, le brazilletto, le sandragon, bien connus comme matières tincto-

riales, et fournit les bois si précieux à l'ébéniste, et au luthier, par la diversité de leur nuance et la finesse de leur grain.

Mais on n'a pas encore exploité ces richesses. Quelques petits établissements, situés à l'entrée du lac; çà et là une misérable bourgade, alimentée par le cabotage ou la coupe des bois de teinture; de loin en loin quelques hameaux de pêcheurs; à d'immenses intervalles un troupeau de vaches, ou une plantation de coca y sont les seuls indices de la présence de l'homme.

On a souvent donné au lac Maracaïbo la désignation de bras de mer; on a eu tort; cette qualité n'appartient qu'au golfe du même nom, qui en effet n'est qu'une partie de la mer des Caraïbes, dont la nappe intérieure, qui nous occupe, diffère essentiellement. Celle-ci est un lac d'eau douce, séparé du golfe par un canal étroit, canal qui n'est pas même saumâtre, si ce n'est à l'époque des grandes marées, ou lorsque le vent du nord souffle pendant longtemps.

Décrivant un ovale, du nord au sud, le lac de Maracaïbo doit à ce détroit, dont il est emmanché, la forme d'une mandoline; et cette ressemblance n'a pas échappé aux Espagnols, chez qui cet instrument est d'un usage très-commun.

Une autre particularité du Maracaïbo est son peu de profondeur aux environs de ses bords.

Placé très-loin du sommet de la montagne, dont les derniers plis s'affaissent dans la vallée, il recouvre la base de ces pentes insensibles qui se prolongent en mourant sous le pourtour de ses eaux; on peut, à certaines places, y pénétrer à gué jusqu'à plusieurs milles du rivage; puis tout à coup le sol vous manque et fait place à l'abîme.

Plus étrange encore est un phénomène qui depuis Christophe Colomb n'a pas seulement intrigué les curieux, mais embarrassé les savants qui n'ont pu l'expliquer d'une manière satisfaisante. C'est une clarté remarquable, une lumière qui apparaît au milieu de la nuit, vers la pointe méridionale du lac. Cette lueur phosphorescente a beaucoup d'analogie avec les feux follets de nos marécages; elle est probablement de la même nature, mais beaucoup plus forte, puisqu'elle est visible à une très-grande distance. Comme elle se trouve dans la direction du canal, et qu'elle surgit toujours au même endroit, elle sert de phare à ceux qui naviguent sur le lac, et a reçu des mariniers de ces parages le nom de *lanterne de Maracaïbo.*

On a dit sans en être certain, mais avec une apparence de raison, que ce phénomène était produit par les effluves d'un vaste marécage situé à l'embouchure de la Zoulia, où brille précisément la clarté mystérieuse; l'atmosphère y est, en gé-

néral, d'une température plus chaude que dans les lieux voisins, et l'on suppose qu'elle y est fortement électrique. Du reste, quelle que soit son origine, cette flamme projette sa lumière en silence, et n'a jamais été accompagnée d'une explosion quelconque, du moins à ce que l'on sache.

Mais de tous les traits particuliers du Maracaïbo, celui qui nous offre le plus d'intérêt, c'est la population qui l'habite. Lorsque les Espagnols, suivant les bords du golfe, arrivèrent à l'entrée du canal, ils découvrirent, non pas de simples cabanes, mais des villages entiers qui semblaient voguer sur le lac; ils approchèrent et virent que ces villages étaient bâtis sur pilotis. La ville de Venise, également construite au milieu des eaux, leur revint à la mémoire, et ils donnèrent à cette partie de la côte le nom de Vénézuéla[1], qui maintenant est celui de toute la province.

Il existe encore aujourd'hui quelques-uns de ces villages, dont les principaux renferment de cinquante à cent familles. Plusieurs habitants de ces hameaux sont devenus catholiques; c'est-à-dire qu'ils ont accepté l'enseignement des missionnaires espagnols. Une de leurs bourgades se distingue par un édifice plus grand que les autres, et qui, d'une architecture un peu plus pré-

1. Petite Venise.

tentieuse, est surmonté d'un campanille, dont la cloche annonce que l'autorité cléricale a remplacé la puissance du cacique. Néanmoins, sur la rive occidentale, le Goajiro a non-seulement conservé son indépendance, mais il envahit quelquefois les possessions du prêtre et du soldat, qu'il continue à regarder comme des usurpateurs.

Bien qu'ils appartiennent à la même race, les villageois du lac diffèrent essentiellement du Goajiro par le caractère et par les habitudes; l'un est guerrier, les autres sont d'humeur pacifique et vivent de leur travail.

Ils s'adonnent à la pêche et quelquefois à la chasse; mais n'anticipons pas, et occupons-nous d'abord de leur singulier domicile.

Lorsqu'ils veulent se construire une maison, nos Maracaïbiens, comme tous ceux qui bâtissent, commencent par choisir un emplacement qui leur convienne. L'eau doit y avoir peu de profondeur, et cependant plus il sera loin du rivage, mieux il remplira les conditions voulues; un banc de sable ou un îlot submergé fait précisément l'affaire.

La place trouvée, notre homme se met en quête d'un certain nombre d'arbres assez forts pour lui servir de piles. Toutes les espèces ne sauraient lui convenir; il y en a peu qui résisteraient à l'influence de l'eau, et seraient à l'abri des insectes dont le lac est abondamment peuplé. Bâtir dans

un pareil milieu exige beaucoup de peine, même pour y élever une hutte grossière ; et afin de n'avoir pas à la réparer sans cesse, notre Indien cherche à donner à sa case toute la solidité possible.

Il y a précisément dans la forêt voisine un bois qui semble créé tout exprès pour le but qu'il se propose : le *palo sano* des Espagnols, le gaïac des indigènes, le *guayacum* des savants. Un arbre qui a trente mètres de hauteur, la cime en parasol, et des fleurs brillantes d'une belle teinte orangée. Le bois en est si dur qu'il émousse la hache, et les Indiens s'imaginent que s'il restait enterré pendant assez longtemps il deviendrait du fer. Prise à la lettre, cette croyance est une erreur, mais beaucoup moins grande qu'on ne le suppose; enfoui dans le sol des Maracaïbiens, ou plongé dans le lac, ce bois déjà si dur se transforme réellement, non pas en fer, mais en pierre. On a souvent trouvé sur le rivage du gaïac pétrifié ; et ce qui paraît plus étrange, le pilotis des cases subit fréquemment pareille métamorphose; d'où il résulte que les piliers qui soutiennent ces dernières, au lieu de s'être altérés, sont devenus de vraies colonnes.

C'est donc cet arbre précieux que notre Indien va chercher pour faire ses fondations; il coupe ses piliers de la longueur voulue, et les traîne au bord du lac, d'où il les conduit, nécessairement

par eau, à l'endroit où ils doivent être placés. Quand il a terminé son pilotis, le constructeur y établit une plate-forme dont le bois est plus léger; c'est ordinairement le bombax qui en fournit la matière, ou bien encore le cédrel noir (*cedrela odorata*) de la famille des Méliacées, et qui, de même que le précédent, croît en abondance au bord du lac.

Sur cette plate-forme, qui s'élève à peu près à un mètre au-dessus de l'eau, sont dressées les parois qui doivent soutenir la toiture. De jeunes bambous suffisent; les intervalles qui les séparent n'ont pas même de clayonnage. Le froid est ignoré dans le pays; pourquoi y ferait-on des murs épais? Il y a bien une époque où la pluie est torrentielle; mais on s'en préserve au moyen des larges feuilles de l'énéa, et du vihaï (sorte de bananier), qui remplacent parfaitement la tuile ou l'ardoise. La nature, dans ces lieux, est généreuse, et pourvoit spontanément à tous les besoins de l'homme; elle lui fournit même des cordes pour fixer les pièces de sa charpente; ses câbles, formés de la tige des lianes, employées quand elles sont vertes, se retirent en séchant, et retiennent les solives et la toiture avec tant de force que celle-ci résiste à la tempête.

L'habitation est finie; reste à savoir pourquoi notre Indien l'a placée dans cet étrange milieu?

En construisant sur la rive, il aurait pu se rapprocher des bois, et s'éviter l'énorme peine que lui a donnée le flottage de ses poteaux.

Voulait-il se mettre à l'abri d'une invasion? échapper à quelque peuplade voisine? Non; il a des ennemis comme tous les autres peuples; mais ce n'est pas la crainte de l'homme qui l'a fait se réfugier dans le lac.

C'est donc pour fuir les animaux féroces? probablement le jaguar? Pas du tout; ce qui l'a réduit à cette extrémité, c'est bien un être vivant, mais si petit, si méprisable en apparence, que vous allez sourire à l'idée qu'une aussi humble créature a pu mettre en fuite une nation. Il est vrai que cet ennemi, pas plus gros que les cousins de nos climats, devient formidable par ses légions sans nombre.

Vous devinez qu'il s'agit des moustiques; nulle part ils ne sont en plus grande quantité, ni plus altérés de sang; il y en a de toute espèce : jéjens, zancudos et tempranéros abondent sur les bords de ce lac immense. Ils y apparaissent à une heure précise du jour ou de la nuit, *montent la garde* tour à tour, suivant l'expression des malheureux qu'ils persécutent, et laissent à peine quelque intervalle entre leurs attaques.

Or il se trouve que les moustiques, dont les endroits marécageux, le bord des eaux, constituent

l'habitat, s'éloignent rarement de la terre. Ils se plaisent à l'ombre des feuilles, ou parmi les plantes aquatiques, près desquelles ils se sont transformés, et ne quittent le rivage, pour voler au-dessus de l'eau, que si le vent les y entraîne.

Si donc les Maracaïbiens s'établissent sur le lac, c'est pour échapper aux moustiques.

Ainsi que la plupart des natifs de l'Amérique tropicale, et même de latitudes plus élevées, les Indiens du Maracaïbo n'ont pour vêtement qu'une ceinture et un bandage qui passe entre les jambes, comme nous l'avons vu chez les Indiens de l'Amazone. Toutefois, ceux qui ont accepté le catholicisme ont un costume plus décent, composé d'un tablier, soit en coton, soit en fibre de palme, et qui leur vient aux genoux.

Mais il ne suffit pas d'être vêtu et logé, il faut encore se nourrir. La pêche est la profession de notre Indien, et les eaux du lac lui fournissent à cet égard des ressources inépuisables. Il y trouve d'abord la *liza*, une espèce de raie bien connue, à reflets lumineux et bleuâtres, sur un fond argenté. Ce poisson, qui a tout au plus trente centimètres de longueur, est excellent; et séché, il s'exporte aux Antilles. Beaucoup d'habitants de la côte de Cumana et de celle de Margarita se livrent à cette pêche; mais bien que la liza soit un poisson de mer, elle n'en abonde pas moins dans les eaux

douces du Maracaïbo. Elle y est prise au moyen de seines fabriquées avec le fil de l'agave, ou celui du *mauritia*. Séchés au soleil, les œufs de la liza jouissent d'une grande réputation, et forment un objet de commerce d'une certaine importance.

Le *pargo*, dont les écailles sont blanches, teintées de rose, est encore plus délicat, sans être moins abondant.

Un charmant petit poisson, nommé *doncella*, c'est-à-dire jeune fille, pullule tellement dans certaines parties du Maracaïbo, que l'une de ses baies en a tiré son nom.

Le *vagre*, un poisson très-laid, muni d'une grosse tête et d'une énorme bouche entourée de barbillons, fait également partie de la pêche de nos Indiens, qui le tuent à la lance, ou à coups de flèche lorsqu'il monte à la surface de l'eau. Ils s'emparent de la même manière du *carité*, poisson d'une forme presque ronde, qui a près de trois mètres de tour, et qui est aussi affreux que le précédent.

Le lac fournit encore la *viegita* ou vieille femme, qui se nourrit de fretin, surtout de petits crustacés, et qui doit son nom bizarre au bruit qu'elle émet, bruit qui rappelle la voix chevrotante d'une femme très-âgée.

Il y a la *dorade*, ainsi appelée de ses couleurs chatoyantes à reflets d'or, et qui est pêchée à la ligne, sans autre amorce qu'une petite guenille

blanche; cet appât s'agite sans cesse par le mouvement de la piroque à laquelle on l'attache, et il attire la dorade au point de la faire mordre à l'hameçon qu'il recouvre.

Enfin la *lebranche* qui forme des bancs considérables, et remonte dans les lagunes et les rivières à l'époque du frai. La *goubina*, et plusieurs espèces de sardines qui, enfermées dans des boîtes d'étain, sont envoyées en Europe, fournissent leur contingent à l'industrie de notre pêcheur, car il fait du commerce.

On ne peut pas vivre exclusivement de poisson, et le Maracaïbien veut manger un peu de cassave, aliment qu'il préfère à tous les autres et qu'il est obligé d'acheter.

C'est dans une ville aussi appelée Maracaïbo que l'Indien va acheter sa farine; il la paye avec le produit de sa chasse et de l'exploitation du caoutchouc. Cette ville est située sur le canal qui unit le lac Maracaïbo au golfe de ce nom.

Ce n'est pas seulement pour acheter de la cassave que le Maracaïbien a besoin d'argent; c'est aussi pour contribuer aux frais du culte et pour laisser de quoi se faire enterrer honorablement, ce dont il est fort préoccupé.

La pêche ne suffit pas; il a donc recours à la chasse. Aux approches de l'hiver, tous les oiseaux qui nichaient dans la zone boréale quittent ces

régions glacées pour un climat plus doux, et des myriades de canards, de sarcelles, de rémipèdes de toute espèce viennent s'établir dans le lac. C'est une fortune pour le chasseur. Toutefois, malgré leur nombre, il est tellement difficile d'en approcher, qu'on en tuerait bien peu si l'on n'usait pas de ruse.

Que fait alors notre Indien? Il se pourvoit d'une certaine quantité de calebasses, de la grosseur de sa tête. Une plante de la famille des courges (la *cucurbita lagenaria*), et un arbre (le *crescentia cujete*), qui tous deux prospèrent dans le voisinage, les lui fournissent. Il remplit sa pirogue de ces gourdes, choisit un endroit où rien ne peut effrayer les volatiles, et cependant où il n'ait de l'eau que jusqu'au menton. Ce n'est pas pour lui qu'il recherche ce dernier point, car il nage aussi bien que les canards; mais il est nécessaire qu'il puisse à toute heure surveiller les oiseaux, et comment faire s'ils sont trop loin du bord?

Quand il a trouvé un bon endroit, il y sème les gourdes qu'il a mises dans sa pirogue. Étant légères, elles flottent sur l'eau, et, pour empêcher qu'elles ne se dispersent, l'Indien les a fixées chacune par une ficelle dont l'autre bout s'attache à une pierre; celle-ci va au fond, et la calebasse surnage comme une plante aquatique.

Cette besogne finie, l'Indien s'éloigne. Les oi-

seaux envisagent d'abord avec crainte ces objets ronds et jaunes qui se sont introduits dans leur domaine. Cependant les heures s'écoulent; les intrus n'ont fait aucun mal. Les trembleurs s'enhardissent, les plus aventureux s'approchent, la curiosité les pousse, et chacun s'aventure au milieu de ces boules inoffensives. Il est de plus en plus certain que ces masses flottantes ne sont pas à redouter; et l'on finit par aller et venir sans la moindre inquiétude. C'est le moment qu'attendait notre chasseur : il s'équipe en toute hâte, se met autour de la taille une corde où sont attachées beaucoup de lanières, et se fourre la tête dans une gourde exactement pareille à celles qui flottent sur l'eau, si ce n'est que la sienne a trois ouvertures qui correspondent à ses yeux et à ses narines.

Ainsi accoutré, il glisse de sa plate-forme, où il était à l'affût, et nage doucement dans la direction des canards. Lorsqu'il a gagné l'endroit où il peut marcher sans qu'on voie ses épaules, il se relève, et, ridant à peine la surface de l'eau, va se mêler aux calebasses dont les oiseaux ne se méfient plus.

Ceux-ci batifolent toujours; pourquoi se méfieraient-ils de cette nouvelle machine dont l'expérience leur a appris qu'ils n'avaient rien à craindre?

En effet, le stratagème est si bien conçu, que des créatures plus raisonnables y seraient également prises. Il est possible, d'ailleurs, que pas un des oiseaux n'ait remarqué cette boule supplémentaire.

Cependant la nouvelle venue, glissant toujours sans bruit, va et vient au milieu de la bande. Chose étrange : tous les canards dont elle approche disparaissent immédiatement; en outre, au lieu d'enfoncer la tête la première, ainsi qu'ils en ont l'habitude, ils font la culbute comme si on les tirait par les pieds, et cela d'une manière si rapide qu'ils n'ont pas le temps de pousser un couac.

Ces plongeons excentriques se continuent sans qu'on voie reparaître ceux qui les exécutent; les autres finissent par soupçonner la calebasse mouvante, et s'en éloignent soit à la nage, soit au vol.

Mais si le stratagème a été bien mis en œuvre, la perfide calebasse aurait fait plus d'un voyage du lieu où sont les oiseaux à celui où s'élèvent les cases bâties sur les plates-formes; et chaque fois qu'elle se sera trouvée près de ces dernières, on aura vu qu'elle coiffait un homme à la peau cuivrée, ayant pour ceinture un double rang de canards suspendus par le cou.

Cette chasse est naturellement l'occasion d'un festin. Pendant toute la saison, notre pêcheur se

régale de rôti. Il ne pense guère à mettre son gibier sur un lit de petits pois, à le bourrer de thym et d'oignons; mais une forte dose de piment lui est indispensable. Il a un carré de cette plante dans un coin du voisinage; ou, s'il n'a pas pu la cultiver, il a grand soin d'en faire ajouter au manioc et au maïs contre lesquels il troque les produits de sa pêche et de sa chasse, qui à vrai dire n'est qu'une autre forme de pêche.

Mais si le poisson fait la base de leur négoce, il ne constitue pas la seule branche de commerce des Maracaïbiens : ils ont encore pour ressource l'extraction du caoutchouc.

Cette substance précieuse, dont les différents emplois se multiplient de jour en jour, est fournie par des arbres de différents genres appartenant pour la plupart à la famille des figuiers, ou bien à celle des euphorbes. L'espèce que nos Indiens trouvent en abondance au bord du lac donne un caoutchouc de qualité supérieure, et s'appelle *seringa* ou *siphonie élastique*[1]; c'est un bel arbre, à

1. C'est l'*hevea* de la Guyane; le nom de *seringa* ou de *siphonie*, qui signifie tuyau, lui a été donné parce que ses branches sont tubuleuses, et que celui d'*hevea* le faisait confondre avec l'*evea* qui est d'un genre différent. Il appartient à la même famille que le *jatropha manihot*, dont la racine fournit la cassave, et par conséquent c'est une euphorbiacée.

(*Note du traducteur.*)

la tige droite, à l'écorce lisse, dont les vaisseaux renferment un suc blanc d'où s'extrait le caoutchouc par évaporation.

Pour obtenir celui-ci, l'Indien ouvre l'écorce du seringa, y introduit un morceau de bois pour en maintenir l'écartement, et fixe au bras de l'ouverture une petite coupe d'argile, appliquée avant qu'elle soit sèche, afin qu'elle adhère à l'écorce. Le même arbre reçoit des incisions nombreuses, munies chacune d'un récipient dont le contenu peut s'évaluer à un décilitre.

Quand la séve a fini de couler (au bout d'environ six heures), les coupes sont détachées de l'arbre, et le liquide dont elles sont remplies est versé dans un vase de terre.

L'Indien, en se rendant à l'endroit où l'opération a lieu, s'est pourvu du combustible dont il a besoin. Le meilleur, pour atteindre le but qu'il se propose, lui est fourni par les noix de divers palmiers, entre autres par celles de l'inaja (*Maximiliana regia*) et de l'ouroucouri (*Attalea excelsa*), deux espèces magnifiques.

Il n'y a pas de temps à perdre, car le suc laiteux de la siphonie se coagule rapidement. Le feu est donc allumé aussitôt que la séve, recueillie dans les petites coupes, a été versée dans la terrine; un autre vase, ayant le fond percé d'un trou, est renversé sur le feu de manière à le re-

couvrir, et un jet de fumée piquante s'élève par l'ouverture du fond.

Le seringéro, c'est-à-dire l'Indien qui prépare le caoutchouc, est muni de plusieurs moules, faits avec de l'argile, emmanchés d'une baguette dont la forme est celle d'une bouteille ou d'un soulier.

Chacun de ces moules reçoit plusieurs couches de liquide, ou bien y est trempé légèrement; à chaque fois, l'Indien les présente à la fumée en les tournant sur toutes leurs faces; et après leur avoir donné quarante ou cinquante de ces couches, plus ou moins suivant l'épaisseur que l'on veut obtenir, l'opération est achevée; elle n'a pas pris une demi-heure pour chaque objet.

Si c'est une chaussure que notre homme a voulu faire, il lui reste encore à l'historier d'arabesques; cette partie du travail s'exécutera deux jours après, au moyen d'un fil de métal, plus souvent avec l'épine d'un arbre ou la pointe aiguë d'une feuille d'ananas.

Au bout de huit jours, le soulier ou la bouteille, arrivé à complète dessiccation, est débarrassé de la forme qui le remplit, nettoyé en dedans et en dehors, et peut être livré au commerce.

Remarquons en passant que le caoutchouc ne doit pas sa couleur brune à la fumigation qu'on

lui donne; il est toujours d'un blanchâtre l
au moment où il vient d'être préparé, et c
que plus tard qu'il contracte la nuance qu
lui connaissons.



IV

ESQUIMAUX.

Les Esquimaux forment certainement l'un des plus singuliers de tous les peuples du globe. Ils doivent à la nature des régions qu'ils habitent une manière de vivre toute particulière; et comme ce milieu n'a pas changé, comme en outre il est d'un accès tellement difficile que peu de voyageurs y pénètrent, la population qu'il renferme ne s'est mêlée à aucune autre, et les coutumes qu'il a fait naître, se sont conservées jusqu'à nos jours telles qu'elles étaient jadis.

De tous les pays du monde, celui des Esquimaux est certainement le plus long; il s'étend de la côte orientale du Groënland, et du détroit de Belle-Ile, qui sépare l'île de Terre-Neuve du Labrador, jusqu'au bord de l'océan Pacifique. Et non-seulement la longueur de leur territoire se multiplie par les sinuosités de la rive américaine, mais on retrouve

les Esquimaux dans les îles Aléoutes, et, de l'autre côté du détroit de Behring, où ils occupent, sous le nom de Tchouktches, une portion du littoral asiatique. (Nous ne parlons pas des îles glacées qui gisent au nord de l'Amérique, et dont ils sont possesseurs.) Enfin, il est probable que les Lapons et les Samoyèdes appartiennent à la race des Esquimaux ; et, la chose étant admise, on verra que ceux-ci occupent toute la côte septentrionale de notre hémisphère : en d'autres termes, que leur pays fait le tour du monde. Malgré cela, ils ne peuvent pas dire, comme les Anglais s'en vantent, que le soleil ne se couche jamais sur leurs possessions, car il est des mois entiers sans y paraître.

Il n'est pas d'usage, néanmoins de classer les Lapons et les Samoyèdes parmi les Esquimaux ; ils en diffèrent par quelques points importants, et l'on ne comprend au nombre de ces derniers que les habitants de la côte américaine, les riverains de la mer de Behring, et les Groënlandais.

Mais si leur contrée, même ainsi réduite, est la plus longue de toute la terre, elle en est également la plus étroite. Si nous en exceptons les îles de l'océan Arctique, nous n'y trouvons qu'une bande ayant à peine un jour de marche dans sa plus grande largeur. Encore les habitants de cette bande ne s'éloignent-ils de la mer que pour

chasser le renne, ou le bœuf musqué; après la chasse ils reviennent sur la côte, où est leur véritable demeure, et où ils trouvent leurs principaux moyens d'existence.

L'origine du mot Esquimau ou Eskimo, ainsi qu'on l'écrit quelquefois, est enveloppée de ténèbres. On a supposé qu'il était la contraction d'une phrase qualificative: *ceux quimiaux*, phrase que les chasseurs canadiens auraient appliquée aux hommes de la région des glaces, à cause des miaulements qu'ils leur avaient entendu proférer. Cette étymologie nous paraît au moins suspecte [1].

On ne peut pas dire que les Esquimaux soient séduisants; néanmoins, il n'est pas rare de trouver, parmi eux, des jeunes gens qui, lorsqu'on les a décrassés, aient la figure agréable. Ce n'est pas qu'ils brillent par la régularité des traits; ils ont la tête plate et ronde, le front étroit et fuyant, le menton faible, et les joues tellement saillantes, qu'elles se projettent quelquefois au delà du nez, et, dans tous les cas, le font paraître d'une extrême platitude. Mais les jeunes filles ont de la fraîcheur, et la physionomie avenante.

En vieillissant, néanmoins, leur peau brunit, et

1. Les Esquimaux se désignent eux-mêmes sous le nom d'*Innouit*, qui veut dire hommes; plusieurs tribus portent des noms distincts.

leur visage est de plus en plus affreux. Les femmes surtout deviennent si horribles que les premiers voyageurs qui les ont vues les ont qualifiées de sorcières.

La taille moyenne, dans le pays des Esquimaux, est inférieure à celle des Européens ; on y voit bien quelques hommes d'un mètre quatre-vingts centimètres ; mais le fait est rare, et ces individus exceptionnels passent, auprès de leurs compatriotes, pour de véritables géants. La stature ordinaire varie d'un mètre quarante à un mètre soixante ; il est rare que les femmes dépassent la moyenne de ces deux chiffres.

C'est par les jambes qu'ils pèchent: leur buste est assez grand : mais le défaut d'exercice, l'habitude d'être toujours assis, empêche que les membres inférieurs ne se développent et n'atteignent la dimension qu'ils devraient avoir. La même particularité se remarque chez les Comanches des Prairies, les Gauchos et les Indiens des pampas, qui sont presque toujours à cheval.

Les Esquimaux n'ont pas de religion ; à moins qu'on ne veuille honorer de ce titre la foi qu'ils accordent aux sorciers, aux bons et aux mauvais esprits, croyance à laquelle se mêle la notion vague d'un monde futur.

Étrangers à toute organisation politique, ils diffèrent, à cet égard, de presque tous les sauvages,

dont les moins avancés ont un chef et un conseil des anciens. Toutefois, cela ne prouve pas qu'ils soient inférieurs à ces peuplades, au contraire; les Esquimaux paraissent agir entre eux avec justice et probité, et se sont toujours conduits honnêtement avec les étrangers, à moins qu'ils n'aient été soumis à des tentations irrésistibles. On leur a reproché certains détournements qui ont fait croire à leur penchant pour le vol; mais les haches, les clous, les morceaux de fer qu'ils ont pris à nos marins, avaient à leurs yeux une valeur incomparable. Si des diamants ou des lingots d'or étaient déposés sur le pavé de Londres, y resteraient-ils longtemps? Personne ne s'étonnerait de les voir changer de maîtres; et l'on ne dirait pas pour cela que tous les Anglais sont des voleurs. Combien de gens parmi nous se laissent entraîner au vol par le mince appât d'un mouchoir de coton!

Les Esquimaux sont en réalité beaucoup moins bas dans l'échelle des peuples qu'on se le figure; le seul point important qui les rapproche de l'état purement sauvage est leur malpropreté insigne, et le fait de manger du poisson et de la viande crus, chose qui leur arrive souvent. Il n'est pas toujours possible d'avoir du feu dans le pays qu'ils habitent; plus d'un Européen s'y est vu dans l'obligation d'avaler sa tranche de phoque

sans la faire cuire, et a triomphé du dégoût qu'il en ressentait d'abord.

Mais si leur cuisine est forcément primitive, si la rigueur du climat leur interdit le commerce et l'agriculture, les Esquimaux n'en ont pas moins tiré tout le parti possible de leur région glacée. Malgré la pauvreté de la matière que leur fournit ce milieu avare, ils déploient une habileté surprenante dans la fabrication de leurs canots et de leurs engins de chasse et de pêche, seule industrie praticable sous leur ciel hyperboréen.

Quant à leur garde-robe, elle est à elle seule une preuve de leur supériorité sur les autres sauvages; leurs vêtements sont bien faits, bien entretenus; personne chez eux n'est en guenilles; et ils ont habits d'hiver, habits d'été, dont la confection fait honneur à leurs femmes, qui sont à la fois tailleuses et couturières.

Le costume des deux sexes, dit le capitaine Lyon, est en pelleterie bien préparée : dépouille de renne, peau d'ours, de renard, de marmotte, de loup et de phoque; celle-ci est préférée pour la chaussure comme étant plus imperméable et surtout plus solide.

Une ample casaque en peau de renne, sans ouverture sur la poitrine, est portée en hiver par tous les hommes; cette casaque est pourvue d'un capuchon toujours orné d'une bande de fourrure

blanche, qui forme un heureux contraste avec le brun visage qu'elle encadre. Le devant de ce pardessus, taillé carrément, s'arrête à la naissance de la cuisse, mais le derrière en est arrondi, et retombe à quelques pouces du sol. Il est souvent décoré d'une bordure de couleur tranchante, à laquelle s'ajoute quelquefois une frange de petites lanières de peau. Lorsqu'il fait du vent la casaque est fixée autour de la taille par une lanière de cuir, autrement elle flotte en liberté.

Sous ce vêtement extérieur, notre Esquimau en porte un autre, exactement pareil quant à la coupe, mais sans bordure et sans frange, et qui, à la place de cette passementerie de cuir et de fourrure, est souvent enjolivé de petits rangs de perles, qui retombent sur l'épaule ou dans le dos. Fabriquée d'une peau moins épaisse, cette casaque plus intime, dont le poil est en dedans, sert de chemise et compose la tenue d'intérieur. Pour aller et venir, on en relève la queue avec deux cordons, afin qu'elle ne batte pas dans les jambes.

Outre ces deux vêtements, il y a encore, pour manteau, une peau de renne qui a des manches; cette peau est ouverte, et sa dimension permet qu'on s'en serve en guise de couverture. Les femmes se la jettent sur les épaules quand elles vont en traîneau, afin de se couvrir et d'abriter leurs enfants.

La culotte, de même nature que l'habit et décorée de la même manière, se fixe à la taille au moyen d'une coulisse ; une disposition à raies, formée par des bandes de diverses teintes, empruntées aux différentes parties de l'animal, telles que les jambes et l'intérieur des cuisses, jouit d'une grande faveur auprès des élégants. Ainsi que pour la jaquette, on porte deux paires de ces indispensables, qui, en dépit du froid, s'arrêtent au-dessous du genou. Plus d'une jambe a été gelée par suite de cette coutume vicieuse ; mais c'est la mode, et malgré l'expérience qu'ils ont de cet inconvénient, pas un de nos Esquimaux ne voudrait que sa jambière fût allongée d'un pouce.

Les bottes vont réjoindre la culotte qui en recouvre l'ouverture; elles offrent, comme toutes les autres parties du costume, diverses teintes dont la nuance et la disposition varient; mais la coupe en est uniforme ; enfin elles sont doubles, ainsi que les autres vêtements, l'une ayant le poil en dedans, l'autre en dehors. Entre les deux paires de bottes se met une paire de pantoufles; et une bottine de veau marin, brochant sur le tout, arrive au-dessus de la cheville et s'y attache avec une coulisse.

C'est la chaussure d'hiver, celle qu'on porte en traîneau. Dans la belle saison, ou quand il chasse, notre Esquimau n'a plus qu'une paire de bottes,

mais en peau de phoque tellement bien préparée, bien cousue, qu'elles sont impénétrables à toute humidité. La semelle en est faite de peau de morse, ou d'un grand phoque appelé oo-ghïou, dont la résistance est à l'épreuve des terrains les plus raboteux. La paire de pantoufles n'en est pas moins portée dans cette unique paire de bottes.

Enfin des mitaines complètent cet accoutrement; elles se confectionnent en toute espèce de peau, mais généralement en peau de daim; très-confortables tant qu'elles sont sèches, une fois mouillées ces mitaines se congèlent, et ne sont plus qu'un étui de glace.

Pour la pêche on a des gants de veau marin, non moins imperméables que les bottes. Du reste, l'habillement que nous venons de décrire se porte surtout en hiver. Il y a pour les beaux jours des casaques, des chaussures moins épaisses, des culottes de peau de canard, dont le duvet se porte en dedans, et qui sont à la fois souples, légères, et d'un apprêt facile.

Quelques objets de simple parure terminent la toilette, et ne se voient que chez les hommes; ce sont des bandeaux composés d'une mosaïque de cuir, où parfois des mèches de cheveux noirs se détachent sur une fourrure blanche, et qui entourent la tête; quelques-unes de ces bandelettes sont liserées de dents de renard; les élégants y

suspendent une dent de bœuf musqué, un morceau d'ivoire, ou un fragment d'os qui leur retombe sur le front.

Les habits de femme se composent de la même matière que ceux des hommes; mais la coupe en est différente. Les deux jaquettes descendent plus bas sur les cuisses, et le capuchon en est beaucoup plus vaste, afin qu'on puisse y mettre le bébé qui reste dans ce berceau jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Une espèce de baudrier, destiné à soutenir le précieux fardeau, passe sous les bras, se croise derrière le capuchon, et revient s'attacher à deux boutons en bois, placés de chaque côté de la poitrine. Enfin la partie du vêtement située sur les épaules est en forme de sac, et permet au nourrisson de faire le tour et de se trouver en face de sa mère, sans avoir quitté la poche qui lui sert de logette.

La ceinture, qui chez les femmes est d'un usage plus commun que chez les hommes, est un bijou composé d'os de renard, ou d'oreilles de daim que l'on y attache par couples, et qui sont les trophées de l'adresse du chasseur préféré.

Les culottes, pareilles quant à la forme à celles de l'autre sexe, en diffèrent par la décoration; au lieu d'offrir les rayures que présentent celles des hommes, elles se font mi-parties : le devant en fourrure blanche et le derrière d'une teinte fon-

cée; on les attache comme les autres, par une coulisse, dont les cordons forment un nœud sur la hanche, et sont terminées par un joyau précieux, tel qu'une mâchelière de bœuf musqué, un fragment d'ivoire, une boule de bois ou un petit caillou perforé.

Mais la partie la plus bizarre du costume fémimin est sans contredit la chaussure; figurez-vous des bottes énormes, de véritables sacs; une immense genouillère en est la portion la plus volumineuse, et se termine par une feuille de peau qui couvre la cuisse, et va se boutonner à la ceinture.

Ces vastes appareils sont quelquefois ornés de fourrure, de différentes couleurs, disposée avec infiniment de goût. Ils se portent comme chez les hommes, par doubles paires, et admettent également la pantoufle intérieure.

Quant aux enfants, ils gisent tous nus dans la poche de leur mère jusqu'à leur troisième année. A leur sortie de ce berceau, on les fourre dans un petit habit de peau de faon, qui s'ouvre par derrière, et dont la culotte est cousue à la jaquette. Le bonnet, partie indispensable du costume, a généralement une forme fantastique; le plus en vogue est fourni par la peau de la tête d'un jeune renne dont on a soigneusement conservé les oreilles, le museau, l'orifice des yeux,

et qui, coiffant à son tour le bambin, le fait ressembler à un petit animal.

Si du vêtement nous passons au domicile, vous ne serez pas moins surpris des matériaux dont il se compose; l'habitation d'hiver est construite avec de la neige et de la glace : la neige pour les murailles, la glace pour les vitraux. Qu'on doit y avoir froid! dites-vous; c'est une erreur. Écoutez le récit que nous en fait le capitaine Lyon : « Une porte d'un mètre de large, s'ouvre dans un corridor voûté, où deux personnes peuvent circuler côte à côte en se baissant, et qui a près de cinq mètres de longueur; au bout de ce passage est une nouvelle issue donnant dans un vestibule de même forme que le précédent, mais plus court, et qui se termine par une ouverture circulaire de soixante centimètres; vous montez une marche, et vous vous trouvez dans une rotonde de plus de deux mètres de hauteur et de six à sept mètres de tour; c'est une antichambre d'où vous passez dans trois autres pièces également voûtées. »

Cette description, bien entendu, s'applique aux demeures les plus importantes; il en est de moins spacieuses qui ne renferment qu'une ou deux familles, et sont distribuées différemment.

« Chacune des rotondes que j'ai vues, dit le capitaine, pouvait avoir quinze mètres de circonfé-

rence et deux mètres dix de hauteur; mais comme la neige, qui en fait tous les frais, n'est pas rare, il peut s'en trouver de plus grandes, l'architecte n'ayant à cet égard d'autre règle que sa volonté.

« La voûte de ces coupoles, formée de blocs réguliers, d'environ soixante centimètres de longueur, sur une épaisseur de dix à quinze, venant rejoindre une large dalle qui en constituait la clef, aurait satisfait, par son exécution, l'artiste le plus difficile.

« Lorsque deux familles occupaient la même pièce, des bancs de soixante centimètres de hauteur étaient placés vis-à-vis l'un de l'autre et accotés à la muraille. On étend d'abord sur ces bancs, qui font l'office de couchettes, soit des fanons de baleine, soit des tiges d'andromède[1], soit des fragments de pelleterie, que l'on recouvre de peaux de renne et de fourrures d'un aspect confortable; ces couvertures, bien chaudes, sont pour la plupart ornées de franges ou bordées de cuir.

« Chaque rotonde avait pour fenêtre un large carreau de glace transparente, d'environ soixante centimètres, et qui, faisant partie de la coupole,

1. Plante de la famille des bruyères, que l'on trouve à la foi dans les régions glacées et dans la zone tropicale. Il en résulte des différences très-marquées dans la taille des espèces de ce genre, du reste assez confus : les unes sont de véritables arbres, tandis que les autres sont tout au plus des arbustes.

(*Note du traducteur.*)

se trouvait au-dessus de la porte; le jour admis par ce vitrail était doux, sans aucun miroitement, et avait quelque chose de la lumière que tamise un verre dépoli.

« Nous fûmes tout étonnés d'apprendre qu'il suffit d'une ou deux heures, à deux ouvriers, pour construire une de ces maisons : l'un taille les blocs de neige, l'autre les assemble, et le froid les cimente à mesure.

« Un petit morceau de neige sert de guéridon; il y en a un par famille, ou plutôt par femme; car si les habitants du logis ont deux épouses, chacune d'elles a sa table.

« Nous n'aurions pas pu, même à une seconde visite, prendre la note détaillée de tous les objets contenues dans ces rotondes, et nous ne décrirons ici que les pièces du mobilier qui se rencontrent partout. Un cadre, formé de deux ou trois lances de pêche, soutenu par un large cercle fait avec du bois ou des os, et recouvert d'un filet grossier à larges mailles, est destiné à recevoir les peaux et les habits mouillés, que l'on y fait sécher au moyen d'une lampe. La première chose que fit en entrant l'homme qui nous accompagnait fut de jeter ses gants sur ce cadre, après avoir enlevé la neige dont ils étaient couverts.

« A ce séchoir pendaient, comme à un crémaillon, de petites auges de pierres, sous lesquelles étaient

placées des lampes de même nature, ayant la forme d'un croissant, et sillonnées d'une rigole dans leur partie convexe. Ces lampes étaient remplies de graisse de baleine; celle-ci en fondant coulait dans la rigole et s'y trouvait en contact avec la mèche, formée d'un peu de mousse arrangée autour d'une petite pierre, d'un morceau de bois, où d'un peu d'amiante.

« La dimension des lampes est extrêmement variable; nous en avons vu depuis quinze centimètres jusqu'à soixante; les marmites sont également de capacité fort diverse, il y en a de dix ou douze litres, et d'autres qui tiennent à peu près deux verres.

« Tout le monde ne possède pas un appareil d'aussi grande importance; beaucoup d'individus suspendent tout bonnement leur chaudière à un os enfoncé dans la muraille. Une jeune femme nous en a donné la preuve : c'était l'épouse inférieure d'un homme dont la première femme, grande et forte, avait un fourneau d'une dimension proportionnée à sa corpulence; tandis qu'elle, petite et joufflue, ne possédait qu'une lampe de la grandeur d'une assiette à dessert, et un pot contenant deux ou trois tasses.

« Dans presque toutes les rotondes nous vîmes un baquet en bois, dont la destination nous parut très-variée : les uns contenaient de la chair et de la

graisse de phoque, les autres des peaux fraîches, infusant dans de l'urine. Une quantité d'écuelles, de bols de toutes les grandeurs, soit en os de baleine, en bois ou en cuir, complétaient les ustensiles; et il est évident qu'ils servaient à *tous les usages* que peut avoir un vase. »

L'Esquimau a deux pirogues, le kayak et l'oumiak; celui-ci est un simple canot à fond plat, uniquement réservé aux femmes; mais le kayak est l'une des merveilles de l'architecture navale. D'une longueur de sept mètres et demi, c'est à peine si, dans sa plus grande largeur, il a soixante centimètres. On en a comparé la forme à celle d'une navette de tisserand; la comparaison est assez juste, mais les lignes en sont bien autrement élégantes. Il est ponté, c'est-à-dire couvert dans toute son étendue; vers le milieu du pont est une ouverture ronde, assez grande pour permettre à l'Esquimau de s'y introduire. Cette ouverture a un petit rebord un peu plus élevé à l'avant qu'à l'arrière, et souvent ornée d'un cercle d'ivoire.

Une planche de deux centimètres d'épaisseur, sur dix ou douze de large dans sa partie centrale, et qui va toujours en s'effilant jusqu'à ce qu'elle se termine en pointe, court de chaque côté du frêle édifice, dont on peut dire qu'elle constitue la seule pièce de résistance. Soixante-quatre côtes sont attachées à ce plat-bord; sept minces baguettes, placées

à l'extérieur de cette membrure, vont d'une extrémité à l'autre du kayak, dont elles forment le fond, qui est arrondi et non caréné ; vingt-deux petites solives, posées transversalement, maintiennent l'écartement de la charpente, et sont soutenues par une forte latte qui règne dans toute la longueur du pont, excepté, bien entendu, à l'endroit ou l'Esquimau est assis.

La carcasse de ce frêle édifice est construite en os de baleine, ou en bois quand il est possible d'en avoir ; on la recouvre en peau de phoque, et l'embarcation complète ne pèse pas plus de soixante livres au maximum, de manière que l'Esquimau puisse la porter sur sa tête, ce qu'il fait sans y mettre la main.

Une fois dans son kayak, où il a eu soin d'étendre une bonne fourrure qui lui serve de siége, il ne peut plus en sortir, ni même changer de position sans l'assistance de quelqu'un. Ordinairement deux de ces esquifs marchent de conserve; et s'il faut lever un poids considérable, modifier l'arrimage, faire un mouvement quelconque, les deux canotiers se prêtent un mutuel secours. Enfin, la pagaie de chacun d'eux, placée en travers des deux kayaks, en fait une double pirogue d'une assiette plus solide.

Il y a toujours dans la cargaison une vessie de phoque; et de petites lignes en baleine fixent les

armes et les engins à la place qui leur est assignée. Les produits de la pêche ou plutôt de la chasse, les oiseaux d'eau et leurs œufs, qui se prennent ou se recueillent pendant l'expédition, sont casés à l'avant ou à l'arrière; et si un phoque a été tué, il est mis sur le pont, où malgré sa rondeur il reste ordinairement sans aucun lien, tant son équilibre est parfait.

Rien de plus difficile que de ne pas chavirer dans un pareil esquif; la moindre lame qui le prendrait en travers, le renverserait immédiatement, et il suffirait d'un moment d'inattention pour être surpris par la vague. Mais avec quelle adresse, quelle rapidité l'Esquimau sait faire pivoter et fuir son élégant kayak, soit qu'il veuille éviter un coup de mer ou fondre sur sa proie!

La pagaie dont il fait usage a près de trois mètres de longueur. Assez mince à l'endroit de la poignée pour être plus facile à saisir, elle s'élargit aux deux extrémités, de manière à former une lame peu épaisse de dix centimètres de large, dont les bords sont en ivoire, non-seulement pour qu'elle soit plus jolie, mais pour qu'elle ait plus de force.

D'une importance presque égale à celle du kayak est le traîneau qui, dans ce pays de glace et de neige, a son emploi durant les trois quarts de l'année. L'Esquimau qui possède l'un et l'autre est regardé comme un homme riche.

Il serait difficile de décrire avec détails ce genre de véhicule; on n'en trouverait pas deux qui fussent exactement pareils, et les matériaux en diffèrent tout aussi bien que la forme. Les plus estimés ont des patins en mâchoire de baleine, sciés d'une épaisseur d'environ cinq centimètres sur une largeur de quinze à trente; ces patins sont munis d'une semelle formée d'une planche de même matière. Des os, des morceaux de bois, ou des bois de renne, placés transversalément, retiennent les parois de la caisse, dont l'ouverture est d'à peu près cinquante centimètres; le fond en est plus large.

Ces traîneaux, dont quelques-uns ont plus de quatre mètres de longueur, sont plus lourds que les pirogues; l'un de ces véhicules de taille moyenne, c'est-à-dire ayant trois mètres, fut pesé par le capitaine Lyon, et donna un poids total d'environ cent dix kilos.

Pendant la période la plus froide de l'hiver, la mâchoire de baleine est souvent remplacée par de la peau de morse, qui n'a pas moins de deux centimètres et demi d'épaisseur, et qui, étant gelée, est dix fois plus solide que ne le serait une planche de la même dimension.

Un autre procédé ingénieux consiste à former un rouleau en peau de phoque, à le remplir de mousse et de terre, et à y verser un peu d'eau pour que la gelée en fasse un tout compact; une se-

melle de glace, faite avec de la neige, également arrosée d'eau, est appliquée sous le patin pour diminuer le frottement et faciliter la course.

Dépourvus de métal, n'ayant d'autre bois, d'autre fer que les épaves jetées sur leurs rivages ou sur leurs glaçons, les Esquimaux font la pointe de leurs armes soit avec une arête, soit avec de l'ivoire que leur fournissent les narvals et les morses. Il en résulte que la matière de ces armes varie suivant l'occasion; mais dans chaque espèce la forme reste la même.

Le *ka-té-tik* est une grande lance armée d'ivoire, avec laquelle s'expédient les animaux blessés; il occupe sur le kayak une place particulière.

L'*ounak*, muni également d'une lame d'ivoire, est encore une lance, mais plus légère que la précédente; il porte une vessie de poisson ou de phoque, plus une grosse ligne ayant une espèce de harpon à son extrémité, et que l'on en détache aussitôt que le dard a pénétré dans le corps de l'animal.

L'*ip-pou-tou-you* est une espèce d'ounak; mais dépourvu de tout accessoire. Quelques-unes de ces armes sont tout bonnement une défense de narval d'un mètre à un mètre et demi de longueur.

Le *noogh-houit* est de deux espèces, toutes deux employées pour frapper les oiseaux, les jeunes bêtes ou le poisson. L'une présente une fourche à son extrémité, et porte, à moitié de sa longueur,

trois pointes barbelées et divergentes; la seconde est un simple trident. Toutes ces pointes sont faites avec des dents de morse, dont la courbure est mise à profit pour la confection des armes.

Parmi les instruments d'une moindre importance est une perche, c'est-à-dire un os, qui s'emploie pour sonder les crevasses où l'on soupçonne un phoque. Il y a, pour le même usage, une espèce de flotteur, composé d'une petite baguette en os ou en ivoire, d'environ trente centimètres, et de la grosseur d'une aiguille à tricoter. Cette aiguille, munie d'une petite tête, comme en ont les épingles, est retenue par une ligne, et plonge dans l'espèce de puits où le phoque vient respirer; celui-ci ne voyant pas la petite baguette, la soulève avec son nez; l'Esquimau s'en aperçoit et frappe la pauvre bête.

Notre chasseur est encore pourvu de chevilles ou d'épingles en ivoire, dont il se sert pour fermer les plaies qu'il a faites à sa proie, afin de prévenir la perte du sang, liqueur précieuse qu'il regarde comme une friandise.

La pénurie qui les a contraints d'employer l'ivoire dans la confection des lances, a fait naître, chez les Esquimaux, une grande variété d'arcs; on en voit autant, si ce n'est plus, en corne de bœuf musqué, en bois de renne, ou en autre matière osseuse qu'en véritable bois.

Revêtus, à l'extérieur, d'une sorte de lanière

formée d'une centaine de fils nerveux, qui les courbe en sens inverse lorsqu'ils sont détendus, ces arcs sont d'une force et d'une élasticité surprenantes. Leur longueur est généralement d'un mètre; la corde en est faite de quinze fils de boyau, indépendants les uns des autres, mais tordus, au moment où l'on veut s'en servir, et dont il suffit d'augmenter ou de diminuer la torsion pour modifier la longueur.

Les flèches sont courtes et légères, sans qu'il y ait pour cela de règle fixe; il en est dont la pointe est en fer ou en pierre très-dure, et dont un os compose la moitié du trait; les plus communes sont formées tout simplement d'un os qui s'aiguise vers le bout; elles portent deux plumes à leur base, et ne sont barbelées ni les unes ni les autres.

Un étui proprement fait, d'ordinaire en peau de phoque, renferme l'arc et les flèches; et dans un petit sac, suspendu au côté, le chasseur porte, avec une pierre à aiguiser, quelques pointes de flèches soigneusement enveloppées dans un morceau de pelleterie.

Voyons maintenant comment les Esquimaux passent leur effroyable nuit d'hiver, et les grands jours qui la remplacent.

Leurs travaux changent suivant la saison. Pendant leur été, qui est bien court, ils chassent des quadrupèdes, qui remontent dans leur pays dès

que la neige disparaît des vallées. Non pas qu'ils ne puissent tuer des rennes en hiver; car ceux-ci n'émigrent pas tous vers le sud; il en reste toute l'année sur les bords de la mer glaciale.

Notons ici que le renne, domestiqué depuis des siècles par les Lapons et les Sibériens, ne l'a été nulle part en Amérique; c'est l'un des points les plus importants qui distinguent les Esquimaux de leurs congénères de Sibérie et d'Europe. Une seule tribu, parmi eux, celle des Tchoucktches, a dompté le renne; mais elle habite la côte d'Asie, et cet usage lui vient certainement des Samoyèdes.

Le seul auxiliaire des Esquimaux d'Amérique est le chien, dont ils ont fait des attelages rapides, qui même ne manquent pas d'élégance. Ce précieux animal est trop connu pour que nous ayons à le décrire; des baleiniers, des voyageurs, l'ont souvent amené en Europe; et son corps massif, couvert de poils longs et serrés, d'une teinte jaunâtre ou blanchâtre, ses oreilles droites, son museau lisse, surtout sa queue fournie et roulée en trompette, sont restés dans la mémoire de tous ceux qui l'ont vu.

Aussitôt que l'été arrive, les Esquimaux désertent leurs maisons de neige; ils prennent leurs tentes, leurs armes, leurs kayaks, se dirigent vers l'intérieur, sans trop s'écarter du littoral, et vont s'établir près des lacs d'eau douce, fréquentés à

cette époque par des myriades de cygnes, de canards et d'oies sauvages. C'est la saison des couvées et de la mue; nos chasseurs, après avoir poursuivi le renne, font main basse sur les œufs et les jeunes qui sont dans les nids, et sur les parents que la chute de leurs plumes rend incapables de voler.

A cette chasse productive, que l'Esquimau fait en kayak, se joint une pêche abondante, et c'est pour lui une époque de festins.

Il frappe le poison à la lance, et tue le renne à la flèche; celle-ci est une arme bien frêle, et cependant elle ne fait pas moins de ravages que le fusil d'un Canadien. Pour en arriver là, notre Esquimau s'approche de la harde en rampant, s'arrête auprès de chaque buisson, de chaque pierre qui peut dissimuler sa présence; et, de sa cachette, imite le cri d'appel du renne avec tant de perfection, que l'animal s'y trompe, se dirige du côté d'où vient la voix, et tombe victime de son erreur. La flèche est silencieuse; le troupeau continue à brouter l'herbe ou le lichen. De nouveaux appels se font entendre, et de nouveaux rennes sont dupes de leur crédulité.

Quelquefois la chasse a lieu sur une plus grande échelle; la meute est lancée, elle met le troupeau en fuite, le presse de toute part, l'accule au milieu des rocs, où la tuerie a lieu à coups de

flèches et de javelines. C'est néanmoins un fait exceptionnel qui demande des circonstances particulières. Les Indiens élèvent à ce propos des clôtures qui forment une espèce de parc où ils dirigent la harde ; mais nos Esquimaux ne possèdent ni le temps, ni les matériaux qu'exige cette méthode.

Nous avons dit que les Esquimaux s'éloignaient peu du rivage ; la raison en est simple ; en pénétrant plus loin ils rencontreraient les Indiens Tinné, qui poursuivent la même proie et sont leurs ennemis inplacables. Ils se rejoignirent souvent sans le vouloir, et les conflits qui en résultèrent furent assez graves pour leur inspirer une crainte mutuelle. Naguère encore la terreur la plus vive était du côté des Indiens, mais le mousquet et le raïfle[1] ont pénétré chez quelques-unes de leurs tribus, et les Esquimaux s'abstiennent prudemment de se mettre à portée de ces armes.

L'été s'en va, le renne disparaît des plaines couvertes de neige, et l'Esquimau retourne à ses quartiers d'hiver : c'est à la poursuite du phoque et du morse qu'il va maintenant se livrer. Si pendant les beaux jours il est revenu sur la côte et qu'il ait eu le bonheur de capturer une ou deux

1. Long fusil rayé.

baleines, il est tranquille : l'abondance régnera dans le village, quelle que soit la rigueur des frimas.

Nul besoin de saler ou de fumer cette proie géante, qui nourrira la tribu pendant des mois entiers; la gelée s'acquittera de la besogne et conservera le tout sans peine et sans dépense. Il faut seulement débiter la chair, et la déposer sur des échafaudages d'une hauteur suffisante pour que les loups, les renards, les gloutons et les chiens ne puissent pas s'en emparer.

Mais comment se sont-ils procuré la baleine, avec les faibles moyens dont ils disposent?

D'une manière fort ingénieuse : tous les kayaks de la tribu entourent l'énorme cétacé; on lui lance des javelots, comme nos baleiniers lui décochent des harpons; mais au lieu d'être attachés à un câble, ces javelots sont pourvus d'un sac en peau de phoque, solidement cousu, rempli d'air, et faisant l'office de ballon. C'est d'abord peu de chose pour la baleine; cependant les traits se multiplient, et le géant, malgré sa force, éprouve à plonger ou à fuir une difficulté de plus en plus grande. Il remonte à la surface de l'eau, reçoit de nouveaux dards, s'épuise en efforts de moins en moins vigoureux, et finalement est abordé par les pêcheurs, qui l'expédient à coups de lance, comme le font nos baleiniers.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la victoire est saluée par des acclamations unanimes; la joie est d'autant plus grande que le fait se présente rarement. Tandis qu'on chasse le renne, l'été s'écoule parfois sans qu'on ait vu de baleine; et c'est alors qu'il faut, en hiver, déployer toute son énergie et son adresse pour fournir aux besoins quotidiens; ne pas perdre une seule occasion de tuer un phoque, non-seulement pour avoir de la viande, mais de la lumière, du feu et des vêtements.

Plusieurs espèces de phoques habitent la mer Glaciale; mais le veau marin ordinaire (*phoca vitulina*) et l'atak (*phoca groenlandica*), étant les plus nombreux dans ces parages, sont naturellement ceux que poursuivent nos Esquimaux.

Il y a, pour s'en emparer, divers stratagèmes qu'on emploie suivant les circonstances. Moins simples qu'ils ne le paraissent, les phoques ne sont nullement d'une capture facile; la guerre que leur fait l'ours blanc les a rendus soupçonneux, même dans les régions où l'homme n'a pas encore pénétré. Il faut donc user de prudence; l'Esquimau cherche à les surprendre pendant leur sommeil; s'il y parvient, il s'en approche avec le moins de bruit possible, et les tue d'un coup sur le nez ou les perce de sa lance. Mais l'un des membres de la famille fait, en général, le guet pen-

dant que les autres dorment, et la sentinelle a bientôt réveillé la bande. Puis ce n'est pas toujours à terre que le veau marin fait la sieste; il s'endort quelquefois à la surface de l'eau ; dans ce cas-là c'est au harpon que notre chasseur l'attaque; et si le coup a été malheureux, si la blessure n'est pas mortelle, le phoque disparaît, et le harpon avec lui, ce qui est une perte grave, attendu la rareté de la matière.

Pour prévenir cette perte, qui lui serait douloureuse, l'Esquimau emploie le même procédé que pour la baleine : il attache à son harpon une vessie de morse, qui tout en entravant la course du phoque, lui sert de bouée indicatrice, et lui permet de suivre sa proie.

C'est fort bien lorsque la mer est libre; mais en hiver, où elle est prise, comment tuer un animal qui est essentiellement maritime. Le phoque ne reste pas sur le rivage; c'est dans la mer qu'il trouve le poisson et les mollusques dont il fait sa nourriture; et c'est même sous la glace qu'il est dans son véritable élément.

Que deviennent alors les Esquimaux, lorsque cette croûte impénétrable s'étend sur plusieurs centaines de milles, et leur dérobe leur unique ressource?

Ils mourraient de faim sans une circonstance qui ramène le phoque à leur portée. Celui-ci vit

dans l'eau tout aussi bien qu'un poisson ; mais il a besoin de temps en temps de respirer l'air atmosphérique ; pour cela il fait un trou dans la glace dès les premières gelées, et tout l'hiver il entretient ce conduit parfaitement libre, en cassant à mesure la croûte qui s'y forme. Peu importe l'épaisseur que la glace acquiert aux environs ; il a toujours un passage qui lui permet de respirer, et de faire un somme au grand air.

Vous comprenez maintenant la tactique de l'Esquimau ; c'est auprès de ces cheminées qu'il se met à l'affût ; l'ours lui-même ne manque pas de s'y placer ; mais que de précautions pour ne pas trahir son approche ! Si le phoque a vu l'ennemi, s'il a seulement entendu un bruit inusité, il se privera pendant si longtemps de ses jouissances aériennes, que son persécuteur abandonnera la partie.

Ce n'est donc pas assez de la prudence ordinaire, il faut y joindre la ruse ; non-seulement l'Esquimau s'avance à pas de loup, et se cache derrière les monceaux de glace, les tas de neige qu'il rencontre ; mais il a revêtu la peau d'un phoque, s'en est donné la forme, en prend l'allure, se traîne péniblement, et balance la tête à droite, à gauche, comme il l'a vu faire tant de fois à celui qu'il veut tromper, et qui est souvent dupe de cette supercherie.

Enfin quand depuis longtemps la chasse est infructueuse, et que les provisions deviennent rares, l'Esquimau reste des heures entières au bord d'un trou de phoque, en attendant que celui-ci apparaisse. Nous avons dit de quel flotteur il fait usage en pareil cas.

Même en hiver, pendant cette longue nuit qui dure trois mois, notre homme est à l'affût; il gratte la neige qui entoure les puits, dont l'orifice béant fait tache sur le linceul dont la mer est couverte; il prend un peu d'eau, la répand autour du puits, de manière à y former un cercle d'une teinte plus foncée que la nappe environnante, fait un gâteau de neige qu'il pose sur le trou du phoque, y pratique avec sa lance une petite ouverture centrale, et attend patiemment que l'animal se présente.

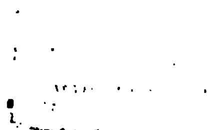
Celui-ci, qui ne se doute de rien, se dirige vers son puits, s'y élève, et fait monter l'eau qui, surgissant par le petit trou du couvercle, tranche sur la neige, de manière à être visible même dans l'obscurité. Pas de temps à perdre! si le phoque arrivait à soulever le gâteau qui ferme son couloir, il s'apercevrait du stratagème et disparaîtrait sous la glace; mais le chasseur ne lui permet pas de réfléchir, et le frappe à travers la neige avant qu'il ait pu se retourner.

Une prise beaucoup plus importante est celle



Le chasseur le frappe à travers la neige avant qu'il ait pu se retourner. (Page 102.)





du morse, l'un des autres habitants des mers polaires; après la capture d'une baleine, c'est l'événement le plus heureux pour la tribu. D'un volume beaucoup plus considérable que le phoque, un morse peut fournir de la viande à tout le village; son huile est de qualité supérieure; et son cuir épais, ses os, ses intestins servent de matière première à une foule d'objets indispensables. L'ivoire surtout de ses énormes défenses, plus dur, plus serré que celui de l'éléphant, est d'une valeur extrême pour ces peuplades privées de bois et de fer; c'est également le plus précieux du commerce; d'une blancheur plus grande que celle des autres sortes, il sert à la fabrication des dents postiches dont vous avez peut-être admiré l'éclat entre des lèvres vermeilles.

V

MONDROUCOUS OU DÉCAPITEURS.

Parmi les peuplades indiennes du bassin de l'Amazone, il en est, avons-nous dit, qui se singularisent au milieu de ces tribus déjà si singulières ; celle des Mondroucous, par exemple, se fait remarquer entre les plus remarquables, et mérite d'autant plus de fixer notre attention qu'elle est à la fois importante par le nombre[1] et curieuse par les mœurs.

Elle occupait jadis la rive gauche du grand fleuve, depuis l'embouchure du Tapajos jusqu'à celle de la Madeira. C'est encore entre ces deux rivières qu'on la rencontre ; mais elle s'est retirée devant les chasseurs d'esclaves ; et, remontant

1. Cette nation, composée de divers éléments, s'est associé différentes tribus, qui se sont pour ainsi dire annexées au corps principal. Les Mahues en forment la branche la plus considérable, et réunis aux Mondroucous proprement dits, portent le chiffre des deux tribus à vingt mille âmes.

l'Amazone, est allée s'établir au-dessus des cataractes du Tapajos, où elle n'a d'autres limites que celles des tribus indépendantes, avec qui elle est en guerre.

Ainsi que la plupart des Indiens de cette région, les Mondroucous ont de petits champs de manioc, de maïs et d'ignames; ils cultivent le bananier, savent préparer la cassave, et malheuseusement le détestable *chica*, breuvage qui se retrouve chez les indigènes de l'Amérique du Sud.

Ils ont leur vaisselle de calebasse, et toute la collection d'instruments et d'ustensiles que nous avons trouvés chez les congénères. Ils possèdent également l'arc et la lance, ont des canots creusés dans un tronc d'arbre; et les hommes se livrent à la chasse et à la pêche, bataillent ou se reposent, tandis que les femmes cultivent la terre, font la moisson, fendent le bois, puisent de l'eau, confectionnent les vêtements, préparent la nourriture, fabriquent les outils et s'en servent, rude besogne que leurs seigneurs et maîtres considèrent comme indigne de leur force.

Enfin les Mondroucous joignent à leurs divers travaux l'exploitation de la salsepareille, qu'ils recueillent pendant six mois de l'année (toujours par la main de leurs femmes), et qu'ils troquent pour des outils en fer, surtout pour les ornements qui font les délices des sauvages.

Chacun a pu voir de la salsepareille à la fenêtre des droguistes, et a entendu parler de ses vertus médicinales ; mais tout le monde ne sait pas qu'elle provient de plantes différentes appartenant pour la plupart à la famille des smilax. Toutes ces plantes sont largement distribuées dans la zone torride de l'ancien et du nouveau monde ; il s'en trouve même quelques-unes en dehors des tropiques, et cela dans les deux hémisphères ; on en voit dans la vallée du Mississipi et sur le continent australien.

Mais la meilleure salsepareille croît dans les lieux humides des contrées les plus chaudes, où la séve acquiert toute la qualité dont elle est susceptible. Comme il arrive presque toujours, c'est l'espèce la plus estimée qui est la moins répandue ; non pas qu'elle soit rare par elle-même ; elle est au contraire si commune dans l'Amérique du Sud, que les Indiens lui attribuent la couleur des *eaux noires* de quelques-unes de leurs rivières, telles que le rio Négro. Ils sont néanmoins dans l'erreur, puisque la salsepareille abonde également près des eaux blanches. Ce n'est donc pas la parcimonie de la nature qui en fait la rareté commerciale ; mais l'accès difficile des régions où elle se trouve, que défendent à la fois leur climat insalubre, et l'hostilité des peuplades qui les habitent.

Dès que la salsepareille est d'autant meilleure que le pays où elle croît est plus chaud et plus humide, celle des Mondroucous devra être excellente ; et c'est bien ce qui arrive. Elle porte dans le commerce le nom de salsepareille de Lisbonne, ou du Brésil, et vient du *smilax papyracea.*

Ce smilax est un sous-arbrisseau grimpant, à tige déprimée, angulaire, épineuse sur les bords; ses feuilles ovales se terminent en pointe, et sont marquées de nervures dans le sens de leur longueur, il s'élève sans appui, jusqu'à cinq ou six mètres, saisit les branches qui l'environnent, s'y enlace, et court ainsi dans toutes les directions, quelquefois à de grandes distances. Plusieurs brins de la grosseur d'un tuyau de plume naissent de la souche principale; leur nature est fibreuse, leur couleur brune ou d'un gris sombre; et, de leur tige ridée, s'échappent çà et là des fibres latérales.

C'est dans l'écorce des rhizomes[1] que résident les vertus sudorifiques de la salsepareille; mais les tiges aériennes sont recueillies avec les racines et vendues pêle mêle au commerce; il y a d'ailleurs une extrême différence dans l'activité de cette drogue employée quand elle est fraîche, ou lorsqu'elle perd une partie de ses principes; d'où il est facile de comprendre pourquoi elle n'obtient

1. Tiges souterraines.



Bords du rio Négro.

pas en Europe les mêmes succès que chez les Hispano-Américains.

Les femmes des Mondroucous, chargées comme nous l'avons dit de cette récolte importante, y consacrent la saison pluvieuse, d'abord parce que plus tard elles ont autre chose à faire, ensuite parce que l'arrachage est beaucoup plus facile quand la terre est mouillée.

Une fois recueillie et séchée, la salsepareille est disposée par bottes de quarante centimètres de tour sur un mètre de longueur, et qui pèsent de vingt-cinq à trente livres, plus ou moins, suivant l'état de la plante, l'uniformité des paquets étant nécessaire pour en faciliter le chargement.

On a dit que le *sipo*, ou tige grimpante qui forme le lien de ces paquets, était de la salsepareille dépouillée de son écorce ; mais cette dernière a trop de valeur pour qu'on la gaspille ainsi ; en l'écorçant on la priverait de toutes ses propriétés, et le Mondroucou entend mieux ses intérêts. Il attache infiniment de prix au travail de sa femme et de ses marmots, et vend leurs produits très-cher ; la salsepareille de belle qualité ne sort de chez lui qu'à raison de quatre dollars le paquet, valeur payée en étoffe, en clinquant ou en ferraille, mais qui n'en représente pas moins vingt et un francs, ce qui met l'article à plus de soixante-quinze centimes la livre.

Il y a donc de bons motifs pour ne pas le prodiguer, et c'est avec la racine d'une espèce de pothos que sont attachés les fagotins en question. Cette racine, d'ailleurs, est aérienne et par conséquent n'exige aucun effort; il suffit d'allonger le bras pour en saisir les fils qui pendent de la cime des arbres, et ont jusqu'à vingt-cinq ou trente mètres de longueur; la femme du Mondroucou en gratte l'écorce, et notre homme a des liens à la fois souples et résistants pour tous les usages auxquels nous employons la corde.

Mais la salsepareille n'est pas le seul objet dont trafiquent les Mondroucous; leur territoire, l'un des plus malsains des bords de l'Amazone en raison de la chaleur et de l'humidité qui y règnent, est par cela même l'un des plus fertiles du monde; et sans se donner la peine de cultiver les produits qui font la richesse du Brésil, nos sauvages recueillent ceux que la nature leur fournit spontanément.

C'est ainsi qu'ils ramassent les noix du poupounha et celles du juvià (*bertholetia excelsa*), dont on apporte en Europe un certain nombre, et que nous appelons noix du Brésil. L'époque de la maturité de ces dernières est pour les Mondroucous une véritable moisson, à la fois productive et facile, puisqu'il n'y a qu'à se baisser pour les recueillir; mais si la récolte en est peu fatigante, elle n'est pas sans danger.

Renfermées au nombre d'une vingtaine dans une coquille ligneuse, les amandes que vous connaissez forment des fruits de la grosseur de la tête d'un enfant; et ces fruits, suspendus à trente mètres au-dessus du sol, bombardent littéralement ceux qu'ils atteignent dans leur chute. Aussi les Mondroucous ne passent-ils jamais sous les branches du juvia lorsque les noix mûrissent.

Il faut cependant se hâter. Si l'on attendait que la dernière fût tombée pour commencer la besogne, il y a longtemps que la récolte serait faite. Les cabias, les agoutis, les pacas, surtout les singes, qui par parenthèse se servent de ces petits rongeurs pour se faire ouvrir ces amandes dont ils sont très-friands, n'en laisseraient pas une aux Mondroucous[1].

Ces derniers prennent donc le parti d'escalader le juvia, d'en faire tomber le plus de noix possible; et pour n'avoir pas à redouter celles qui pourraient choir sur eux pendant qu'ils ramasseraient les autres, ils se coiffent d'une sorte de casque en bois qui leur protége la tête et les épaules, et ont soin de se baisser perpendiculairement pour ne pas offrir leur échine aux boulets du juvia. Ils mangent de ces noix, cela va sans dire, et

1. Voir *les Exilés dans la forêt*, pages 240 et suivantes.

vendent le surplus aux Espagnols et aux Portugais.

Outre la cueillette, qui est l'industrie des sauvages, les Mondroucous préparent certains produits (toujours au moyen de leurs femmes); entre autres le *guarana*, dont on fait une infusion stimulante plus active que celle du thé ou du café, et qui, avantage inestimable, est un aussi bon fébrifuge que la meilleure quinine. C'est avec les semences d'un inga, petit arbre de la famille des mimosées, que les Mondroucous préparent le guarana; ils en font griller les gousses, en retirent la graine quand celle-ci est torréfiée, la réduisent en poudre, y mêlent un peu d'eau pour en former une pâte, coupent celle-ci par carrés, et quand elle est sèche, la conservent ou la vendent. Pour s'en servir, il n'y a plus qu'à la râper et à la mettre dans l'eau (une cuillerée pour un demi-litre), et l'on a un breuvage tellement estimé des Brésiliens, qu'ils payent le guarana presque son poids d'argent.

Mais jusqu'ici, dira-t-on, les Mondroucous n'offrent rien d'extraordinaire; ils ont les mêmes ustensiles, les mêmes cultures, les mêmes armes que leurs voisins; ils chassent, ils pêchent, ils récoltent des plantes ou des fruits, nous ne voyons là aucune singularité. Est-ce leur habitation qui les caractérise? Pas tout à fait; ils ont bien la ma-

locca, mais ce n'est chez eux qu'un bâtiment public, un arsenal, une chambre du conseil, une salle de danse, un musée, un lieu de refuge en cas d'attaque; ils n'y font point leur domicile; chaque famille a sa demeure, et toutes les cases forment un village dont la malocca est le centre.

Mais continuons le récit de leurs habitudes et nous verrons ce qu'elles peuvent avoir d'excentrique.

A la préparation du guarana, les Mondroucous joignent celle d'une autre substance, dont l'usage leur est particulier; c'est encore une poudre, mais qui cette fois n'a pour but que de satisfaire les narines. C'est du tabac, pensez-vous? Nullement; l'individu qui aspire cette poudre singulière éprouve comme une secousse électrique; les yeux lui sortent de la tête, son corps tremble, ses jambes fléchissent, il est pris de vertige, il tombe comme un homme ivre et devient littéralement fou. Mais l'accès est bientôt passé, notre homme se relève, recouvre la force et la raison, se sent une vigueur, une audace nouvelles, et n'a jamais été plus joyeux.

Comme le guarana, cette poudre a pour base les graines d'une mimosée; mais cette fois d'un acacia et non pas d'un inga; le préparation en est plus difficile et plus longue, et il n'est pas jusqu'à

la manière de se l'administrer qui n'exige un certain appareil.

Les gousses de l'*acacia niopo* étant mûres, elles sont recueillies avec soin, coupées menues, et jetées dans un vase rempli d'eau, où elles trempent jusqu'à ce que les semences qu'elles renferment aient pris une teinte noire; on les retire alors, on les écrase dans un mortier, on y mêle un peu de farine de manioc, un peu de chaux vive, faite avec la coquille d'une espèce de colimaçon, un peu de jus des feuilles fraîches de l'abuta[1], et l'on en fabrique de petites galettes que l'on fait sécher au feu, sur une espèce de gril en bois.

Les petites galettes une fois sèches, la préparation est terminée; mais il reste à s'en servir.

Chaque priseur est muni d'une tabatière, faite ordinairement d'un joli coquillage, et dans sa tabatière est une de ces petites galettes. Veut-il prendre une prise, ce qui est toute une cérémonie, il tire la galette de sa boîte, en râpe la valeur d'une cuillerée à bouche dans une petite assiette en calebasse où il étend la poudre au moyen d'un pinceau en poil de tamanoir.

La chose est faite avec soin et réflexion; vous pensez bien, d'après les effets de cette poudre, qu'on ne se l'administre pas aussi légèrement

1. Plante du genre *cocculus*.

qu'une prise de tabac vulgaire. Quand son niopo est arrangé, le priseur prend une petite machine de quinze à vingt centimètres de long, composée de deux tuyaux de plumes arrachées à l'aile d'une harpie; ces deux tuyaux, placés côte à côte, se rejoignent par le bas, et s'écartent de manière que leur extrémité supérieure corresponde à l'ouverture des deux narines. Vous voyez d'ici quel est leur usage: la pointe en est posée sur la poudre, les deux branches pénètrent dans le nez du priseur; celui-ci aspire et jouit immédiatement des effets convulsifs que nous avons décrits.

L'os fourchu de la patte d'un oiseau (on croit que c'est un pluvier) remplace quelquefois la plume de harpie ; mais c'est un objet rare, et dont l'heureux possesseur apprécie tout le mérite.

Diverses tribus du haut Amazone font également usage du niopo ; mais les amateurs les plus déterminés de cette poudre violente sont les Mahues, qui forment l'une des divisions les plus nombreuses des Mondroucous.

Une autre bizarrerie de ces derniers est leur goût pour le tatouage [1], qui est presque étranger aux peuplades américaines. Il y a bien quelques tribus ou l'on en voit divers exemples ; mais, chez

1. Le tatouage n'est usité que par les Mondroucous proprement dits; les Mahues se contentent d'une simple couche de peinture.

les Mondroucous, c'est une institution; personne n'y échappe, il concerne les deux sexes; on l'inflige à tous les enfants de huit à dix ans; et de



Un Indien Mondroucou.

vieilles sorcières, qu'une longue pratique a rendues expertes dans leur art, sont chargées du supplice.

Leur outil principal est un peigne dont les dents sont faites des épines de poupounha ou mourou-mourou, palmier connu dans la science sous le nom de *gullielmia speciosa*. Elles appliquent ce peigne sur la peau du petit malheureux qui leur est soumis, et l'enfoncent profondément dans la chair. Il en résulte une série de petits trous, d'où le sang coule avec abondance, et qu'elles frottent dès que celui-ci est arrêté, avec de la résine, ou de la gomme réduite en cendres. Lorsque la blessure est guérie, elle présente l'aspect d'un pointillé bleu ou noir.

En voyant les dessins bizarres qui décorent les bras, les jambes, le dos, la poitrine et le visage des Mondroucous, on a été surpris de leur régularité, et l'on s'est demandé par quel moyen on avait pu l'obtenir. L'emploi du peigne vous explique ce mystère.

Quelques rangs de perles en ceinture et en colliers, quelques bracelets de dents de jaguar ou de singe, forment avec les arabesques du tatouage, l'unique vêtement des belles. Contrairement à ce qui a lieu dans les pays civilisés, la toilette, chez les Mondroucous, est seule affichée par les hommes, qui gardent, pour leur usage exclusif, les parfums, les pommades et la bijouterie.

Non contents du tatouage, ces messieurs se donnent une couche de peinture, se coiffent de la

dépouille de ces magnifiques perroquets désignés sous le nom d'aras; et dans les grandes occasions revêtent le superbe manteau de plumes qui a passé pendant longtemps pour particulier aux Indiens du tropique. Enfin les bracelets de plumes aux poignets et aux jambes forment le complément de cette toilette, dont les femmes ont tissé les merveilles, à force de patience et d'industrie.

Il est difficile de deviner quel motif a poussé au tatouage les premiers hommes qui en ont donné l'exemple; mais si aujourd'hui les Mondroucous se font cribler la peau, c'est parce que leurs pères ont fait cribler la leur. Maintes coutumes, parmi nous, presque aussi ridicules, n'ont pas d'autre fondement. Notre abominable chapeau n'est peut-être pas d'un goût moins bizarre que les dessins ponctués des sauvages; il n'est certes pas moins laid, et selon toute apparence il nous restera longtemps. Nous ne sommes pas d'ailleurs tout à fait purs de tatouage; il y a dans nos régiments plus d'une noble poitrine décorée de tendres emblèmes; et que serait le bras d'un matelot si une ancre n'y était pas tatouée?

Mais cette mode cruelle ne suffit pas aux Mondroucous; si pour eux elle est un baptême de sang, ils ont encore à subir la *tocandéira*, qu'on peut nommer le baptême de feu.

Lorsqu'un jeune homme accomplit ses dix-huit ans (les jeunes filles en sont exemptes), on fabrique une paire de gantelets en écorce de palmier, gantelets dont l'ouverture permet bien juste d'y entrer la main, et qui sont de taille à monter jusqu'au coude; on les remplit, à peu près, de fourmis grandes et petites, rouges et noires, piquantes, mordantes, venimeuses, dont l'Amérique du Sud possède des variétés sans nombre, et l'on fait mettre ces gants, ainsi doublés, au malheureux novice. S'il refuse, si même il hésite, il est perdu : à compter de ce moment, il ne pourra plus relever la tête, encore moins offrir son cœur; il n'est pas une jeune fille dans toute la tribu qui écouterait ses doux propos; il n'aura jamais de fiancée. Mais il n'a pas d'hésitation, il plonge vaillamment les deux mains au milieu de cette fourmilière avide, et la cérémonie commence.

Il gardera cette paire de gants dévorante jusqu'à ce qu'il ait dansé devant chaque porte du village; il faut qu'il chante en signe de joie, et qu'on l'entende au milieu des tambours et des fifres qui l'accompagnent. Ses parents sont là, toute la tribu le regarde, il souffre mille tortures; chaque minute accroît son agonie; le poison court dans ses veines, il est de plus en plus pâle, ses yeux rougissent, sa poitrine s'oppresse, il chancelle, et pourtant malheur à lui si une plainte lui

échappe ; la moindre faiblesse le couvrirait de honte ; jamais il ne porterait la lance des Mondroucous, et n'y attacherait le sanglant insigne des braves. Il se précipite au milieu de la foule hurlante, s'arrête devant la porte du chef, redouble ses chants, et prolonge sa danse jusqu'à ce que les forces l'abandonnent. On lui ôte alors ses gants, et il tombe dans les bras de ses amis.

C'est l'instant des félicitations ; les jeunes filles l'entourent, l'embrassent, font retentir le chant de victoire ; mais, ivre de douleur, il se dérobe à leurs caresses, et va se plonger dans la rivière.

Lorsque le bain a calmé sa fièvre, apaisé ses tortures, il sort de l'eau et jouit enfin de son triomphe : il est maintenant du bois dont on fait les guerriers, il peut prétendre à la main de celle qu'il aime, et aspirer à la gloire d'augmenter le nombre de ces hideux trophées qui ont valu aux Mondroucous le surnom de *décapiteurs* [1]

On retrouve chez certaines peuplades de l'Amérique du Nord une épreuve analogue à celle que nous venons de décrire, et la coutume des scalpeurs représente également l'usage qui caractérise les Mondroucous.

Toutefois ces derniers ne se contentent pas d'une chevelure pour trophée de leur victoire ; leur

1. *Decapitadores.*

ennemi abattu, ils lui tranchent la tête, la mettent au bout de leur pique, et reviennent à la malocca, où ils reçoivent les félicitations de leurs amis et les éloges du chef.

Mais cela ne suffit pas au vainqueur ; tout s'efface de la mémoire des hommes ; le temps passe, et l'acte glorieux qu'il vient d'accomplir s'oubliera comme tant d'autres ; l'envie pourra nier ses exploits et dire qu'il n'a jamais tué d'homme, car en ces tribus sauvages il n'y a de héros que celui dont les armes sont teintes de sang humain. Qu'opposera-t-il aux calomniateurs? Personne de sa race ne sait écrire et les vautours auront dévoré le corps de son ennemi, les termites en auront fait disparaître les os. Qui donc témoignera de ses exploits? la tête de celui qu'il a tué. Cette joue, bien que flétrie, mais exempte de tatouage, montrera qu'elle n'appartient pas à la tribu ; et le fils du décapiteur pourra s'enorgueillir des prouesses de son père.

Il faut donc embaumer cette relique précieuse, qui est à la fois un titre de famille et un document national. La cervelle est enlevée du crâne, les yeux sont remplacés par d'autres qui seront incorruptiles ; les dents, les oreilles, tout le reste est conservé ; la chevelure est peignée avec soin, on y ajoute des plumes brillantes, on passe un cordon historié dans la langue, et au moyen de

cette lanière, le trophé est suspendu au plafond de la malocca.

La poussière et l'oubli ne doivent pas même l'y atteindre ; à chaque événement, à chaque fête publique, il reparaîtra au bout de la lance du guerrier ; et dans les temps ordinaires, il figurera parmi des centaines de son espèce qui, rangés autour des plantations, président à la culture du manioc et à tous les travaux des champs.

N'est-il pas étrange que cette coutume d'embaumer les têtes de ses ennemis se retrouve chez les Dayaks de Bornéo, qui ont également la sarbacane des tribus de l'Amazone ? Nous y voyons une preuve de plus de notre théorie, à savoir qu'il y a communauté d'origine entre les indigè- de l'Amérique et les sauvages de la mer du Sud.



VI

CENTAURES DU GRAND-CHACO.

Au milieu de l'Amérique du Sud, entre les États européens des deux rives, existe une large bande qui est restée au pouvoir des indigènes : elle se déploie du cap Horn jusqu'à l'extrémité de la presqu'île des Goajires, située dans la mer des Caraïbes, et a près de cinq milles d'étendue. Quant à sa largeur, elle varie nécessairement, et d'une manière considérable ; en Pantagonie, et dans une portion des pampas, elle va d'une mer à l'autre ; elle se resserre en courant vers le nord, et acquiert sa plus grande dimension dans le bassin de l'Amazone, où elle comprend, ainsi que nous l'avons vu, presque toute la vallée, depuis les Andes péruviennes jusqu'au bord de l'Atlantique.

Il y a bien sur nos cartes certains endroits où des établissements civilisés paraissent couper cet immense territoire ; on y trouve des noms de villes

et de villages comme si le pays était peuplé ; et des routes nombreuses y forment un réseau important. C'est ainsi qu'on voit s'étendre, du bas Parana aux montagnes du Chili, une zone qui formerait la partie supérieure de la confédération Argentine ; pareille ceinture joindrait les établissements de la Bolivie à ceux du Brésil ; et, plus au nord, on pourrait croire que les provinces du Vénézuéla confinent à la Nouvelle-Grenade.

Tout cela est plus apparent que réel ; ces noms de villes que vous trouvez sur la carte ne désignent généralement que de simples amas de huttes, appelés ranchérias, des postes fortifiés dont la plupart tombent en ruine, ou d'anciennes missions détruites depuis longtemps. Pour les routes, ce n'est pas autre chose que la trace des chariots indiquant dans quel sens se dirigent les voyageurs.

Même dans les provinces Argentines, dont la carte exhibe la plus riche nomenclature de ce genre, l'Indien des pampas étend ses razzias jusqu'aux tribus de la frontière du nord, qui à leur tour vont piller les Portugais des rives de l'Amazone.

A l'époque, il est vrai, où l'Espagne était dans toute sa gloire, les Indiens n'avaient pas tant d'audace; mais à cette époque même, il se trouvait dans les États des vainqueurs, de vastes territoires que ceux-ci n'auraient pas pu explorer ; et le *Grand-Chaco* était du nombre.

De toutes les parties de l'Amérique du Sud qui, restées à l'état sauvage, sont connues sous les noms de Paramos, Pampas, Campos, Parexis, Puna, Pajonal, Llanos et Montañas, il n'en est pas qui offre plus d'intérêt, non-seulement par le climat, les produits, la nature des lieux, mais encore par sa population.

Le Grand-Chaco n'a pas moins de deux cent mille milles carrés d'étendue; c'est-à-dire le double des îles Britanniques. Borné à l'est par le Paraguay et le Parana, au sud et au couchant par le Salado, il a pour frontière nord les Highlands de la Bolivie et de la province de Chiquitos, région qui sépare les deux bassins de la Plata et de l'Amazone. Ainsi limitée, sa longueur est de onze degrés de latitude, sur une largeur qui varie suivant le plus ou moins d'extension des conquêtes de la race blanche.

Envisagé dans son ensemble, le Grand-Chaco présente tous les caractères d'une campagne ; on peut dire que c'est une vaste plaine ; et cependant il n'a rien de commun avec les pampas, dont il est séparé d'ailleurs par les sierras de Cordova et de San-Luis, et les établissements de la république Argentine. Sa flore a tout le cachet de celle des tropiques ; dans sa partie septentrionale, qui appartient en effet à la zone torride, les palmiers abondent ; ils se retrouvent jusqu'à la frontière

sud; et non-seulement ils sont nombreux, mais d'espèces les plus variées et les plus belles. Les uns composent des forêts étendues, les autres forment de simples massifs, entrecoupés de savanes, tandis que certains genres se mêlent à des arbres de différente nature, et produisent avec ceux-ci de grands bois où des lianes gigantesques décrivent des lignes fantastiques. Partout ces bosquets d'une puissance, d'une beauté indescriptibles s'élèvent au milieu de plaines couvertes de grandes herbes ou d'élégants roseaux, tachetées de quelques endroits arides qui se hérissent de cactus et de mimosas, et où des cônes solitaires et rocheux semblent placés tout exprès pour mieux faire saisir l'éloignement de l'horizon.

On comprend à merveille que l'Indien aime ce paradis terrestre, et que les hommes de race blanche le lui aient disputé. Mais jusqu'à présent les efforts de ceux-ci ont été sans résultat; comme au jour de la conquête, cette terre vierge est restée aux mains des indigènes. Les Portugais et les Espagnols prétendent, il est vrai, à sa possession; et quatre États différents: le Brésil, la Bolivie, le Paraguay et la confédération Argentine se sont querellés à propos de son partage. Dispute qui fait rire quand on songe que pas un des copartageants n'oserait mettre le pied sur le territoire qu'ils s'adjugent, et que la seule base que puissent

avoir leurs prétentions, est la bulle d'un pape qui, divisant la terre en deux parts, il y a de cela trois cent cinquante ans, donna l'une aux Espagnols et l'autre aux Portugais.

Au milieu de ce conflit ridicule, se dresse l'indigène, pour qui du moins la possession vaut titre. C'est lui qui est réellement propriétaire de ce magnifique domaine, lui qui parcourt les massifs et les pelouses de cet admirable parc, dont nos yeux cherchent le manoir et le seigneur.

Le château n'existe pas; mais le noble maître est devant nous. Son extérieur nous frappe; c'est un homme grand, souple et droit comme un jonc; bien fait, bien musclé, aux proportions heureuses. Il a de beaux traits, le nez un peu aquilin, des yeux noirs et perçants, et sa couleur nous étonne. Ce n'est pas un Peau-Rouge; il n'est pas plus brun qu'un mulâtre, pas d'une teinte plus foncée que des milliers d'Espagnols et de Portugais de la frontière, dont la peau blanche fait l'orgueil.

Notez bien que vous avez sous les yeux sa couleur véritable; car pour la première fois, ou à peu près, nous rencontrons un Indien qui ne soit pas barbouillé de cet odieux badigeon sous lequel disparaît la nuance de l'individu.

Il serait curieux de rechercher pourquoi l'Indien du Grand-Chaco n'a pas adopté cet usage, dont la pratique est universelle parmi les gens de sa race.

Peut-être, direz-vous, n'en a-t-il pas le moyen? Au contraire; l'anotto (*bixa orellana*) et l'indigotier abondent dans son pays; il sait même en extraire le principe colorant, puisque sa femme l'emploie pour teindre ses étoffes. Les bois de teinture croissent en foule autour de sa demeure, et la cochenille est l'un des produits de son territoire; ce n'est donc pas la rareté de la matière qui l'empêche de s'en servir.

Il est possible que mieux doué sous tant d'autres rapports, il ait une plus grande délicatesse de goût.

Toujours est-il que cet élégant sauvage ne se badigeonne qu'en temps de guerre, et non pour s'embellir, mais pour être à faire peur.

Néanmoins nous parlons en général, et cette règle admet des exceptions. Les Indiens du Grand-Chaco ne forment pas une seule peuplade; ils se divisent en une foule de tribus, souvent ennemies, et de coutumes essentiellement différentes. Il y a donc, parmi eux, des familles qui, non seulement se donnent une couche de peinture, mais qui se décorent d'un tatouage.

Celui-ci, toutefois, commence à passer de mode, il n'y a plus que les femmes qui se trouveraient moins jolies si quelques lignes de points bleus ne se croisaient pas sur leurs fronts, et ne descendaient pas à leurs oreilles; si elles n'avaient pas

les joues, les bras et la poitrine historiés de ces marques indélébiles.

L'opération demande plusieurs jours ; le gonflement et la douleur qui en résultent se prolongent quelquefois assez longtemps ; mais il faut souffrir pour être belle, et ce supplice est enduré sans plus de murmure que celui des corsets trop serrés, des souliers trop étroits, des pinces épilatoires, etc., etc.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les Indiens du Grand-Chaco ne se teignent les cheveux ni en rouge, ni en blanc, ni en jaune, ainsi que le font beaucoup de sauvages ; ils les portent de la couleur naturelle, qui est d'un noir de jais ; mais ils se les rasent sur le front au moyen d'une coquille tranchante, et quelquefois se les enlèvent tout autour de la tête, de manière à former un anneau qui passe au-dessus des oreilles, et qui ressemblerait à la tonsure d'un moine, sans la masse flottante qui est conservée au sommet du crâne.

Cette manie de se raser partiellement les cheveux n'est pas exclusive aux tribus du Grand-Chaco : nous la retrouverons chez les Osages, les Paunis et autres Indiens du Nord ; seulement chez ceux-ci la portion tondue est plus grande, et la réserve se borne à la simple mèche du scalp.

Les Indiens du Grand-Chaco sont imberbes. Si

par hasard quelques poils indiscrets leur poussent sur le menton, un épilage soigneux dissimule cette inconvenance. Enfin les hommes et les femmes s'arrachent les cils et les sourcils; ils prétendent que leur vue y gagne, et se moquent des blancs, qui, en conservant les leurs, se font, disent-ils, des yeux de nandou [1].

Le costume de l'Indien qui nous occupe est d'une extrême simplicité, nouvelle preuve de son bon goût. Au lieu de tout ce clinquant dont les sauvages raffolent, ils se contente d'une écharpe, drapée autour des hanches, soit en calicot blanc, soit en laine tricolore, dont les teintes vives produisent beaucoup d'effet.

Le vêtement des femmes est à peu près le même que celui des hommes, et, bien qu'il nous paraisse exigu, il ne manque pas d'élégance et n'a rien d'immodeste. Lorsqu'au milieu de leur printemps perpétuel la brise vient à fraîchir, les Indiens du Grand-Chaco se jettent sur les épaules la robe d'une loutre ou la peau tachetée du jaguar.

Il ne portent pas de chaussures, ont la tête nue et s'abstiennent de ces ornements hideux que plusieurs peuplades de l'Amérique se passent dans le

1. Le nandou, qui est de la famille de l'autruche, a comme cette dernière les yeux garnis de cils, fait exceptionnel chez les oiseaux. *(Note du traducteur.)*

nez ou dans les lèvres; mais ils se percent les oreilles, principalement les femmes, qui s'y insèrent des spirales en feuilles de palmier, spirales d'une assez grande dimension pour flotter sur leurs épaules.

Observons que, chez ces Indiens, la portion féminine se défigure beaucoup plus que les hommes, et cela pour se mettre à la mode.

Avec le costume que nous avons décrit plus haut, les jambes et la partie supérieure du corps sont entièrement découvertes. On pourrait croire que cette absence de parure est nuisible à la beauté. Peut-être, en effet, serait-elle désagréable chez les Européens; leurs membres, dénaturés par le travail et la servitude, supporteraient mal le nu, ainsi que leur peau blafarde. Mais ici l'impression est différente; en voyant ces formes pures, dont la lumière fait ressortir l'élégance et valoir la teinte bronzée, on trouve non-seulement que les habits sont superflus, mais que la plus riche toilette est bien inférieure au corps humain.

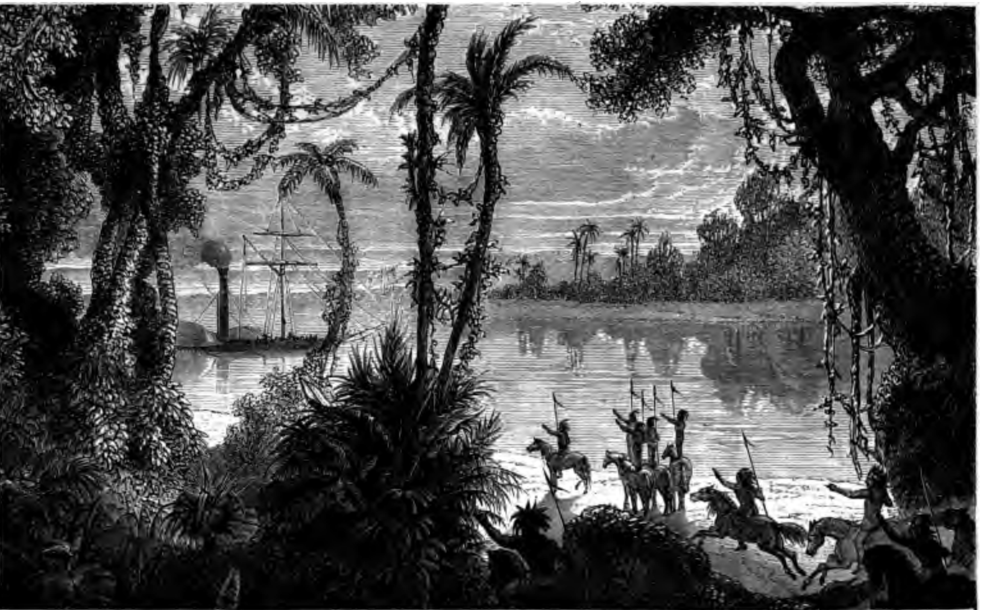
C'est surtout à cheval que l'Indien du Grand-Chaco est dans toute sa beauté, et c'est ainsi qu'il apparaît presque toujours. Si quelqu'un réalise la fable du Centaure, c'est assurément lui; d'autant plus que son genre d'équitation diffère de tout ce qu'on voit chez les autres peuples. La selle à énorme troussequin des Arabes et des Tartares ne

lui est pas moins étrangère que le harnachement dont les Espagnols d'Amérique affublent leurs chevaux. Il méprise les mors embossés de métal, les brides chatoyantes, les éperons sonores qui font la joie des écuyers du nouveau monde. Il n'a pas de selle, à moins qu'il ne prenne quelquefois un fragment de peau de jaguar; pas d'étriers, pas d'éperons, pas de housse, rien qui interrompe la courbe gracieuse de son cheval, dont la bride est une simple courroie posée autour de la mâchoire inférieure.

Il faut le voir, presque nu, sur ce cheval nu comme lui, raser la plaine au galop, décrire des lignes sinueuses comme le vol de l'hirondelle, afin d'éviter les terriers de la viscache; passer comme l'éclair entre les tiges souvent épineuses des palmiers, et d'un bond se placer debout sur sa monture, comme les écuyers de nos cirques, pour découvrir le nandou, le cerf des plaines ou le daim tacheté qui paissent dans la prairie.

Sa demeure est composée de nattes légères, dont il se compose une tente pareille à celle des zouaves. Sa couche est un hamac suspendu entre deux palmiers, car il ne rentre guère que pour échapper à la pluie. Sa femme, plus délicate, se protége contre les rayons du soleil avec un bouquet de plumes de nandou, porté en guise d'ombrelle.

Dès qu'il a une tente pour asile, c'est que notre



Indiens et paysage du Grand-Chaco. (Page 136.)

Indien bivaque et n'a pas de résidence fixe. En effet, les ressources du Grand-Chaco ne sont pas toutes au même endroit : la viscache, le nandou, la perdrix, le jaguar et le puma se rencontrent dans les parties sèches de la plaine; les pécaris, dans les lieux humides, les fonds marécageux; le tapir et le cabiai se voient au bord des rivières, dont les oies, les canards, les loutres fréquentent les eaux poissonneuses. Enfin, dans la forêt sont les singes, qui forment l'une des parties importantes du régime de notre écuyer.

Veut-il recueillir des gousses d'*algarobia* ou la sève sucrée du *caraguatay*, il faut qu'il se rende sur les terrains arides où prospèrent les ananas et les mimeuses; il en profite pour chercher des nids d'abeilles, et du miel qu'il y trouve, joint aux semences de l'algarobia, il extrait une liqueur agréable et des plus enivrantes. Disons à son éloge qu'il en fait un usage modéré, et seulement dans les grandes occasions.

Cette nécessité d'agir, qui éloigne la paresse, entretient la santé et prolonge l'existence; « vivre autant qu'un Indien Chaco » est passé en proverbe dans l'Amérique du Sud.

Un moine styrien, le vieux Dobrezhoffer, assure que, chez ces peuplades, un homme de quatre-vingts ans est dans toute sa vigueur; que cent ans y forment un âge ordinaire, et qu'on y voit beau-

coup d'individus se porter à merveille dans leur cent vingtième année. Il est probable que le vieux moine exagère; mais il est certain que, grâce à leur climat et à leur manière de vivre, ces Indiens jouissent d'une excellente santé et parviennent à un âge inconnu des autres hommes.

Au gibier plume et poil, que par parenthèse ils mangent sans sel et sans épices, ils joignent en général un peu de viande de boucherie; presque tous possèdent quelques bestiaux, vaches et moutons, qu'ils enlèvent aux Espagnols. C'est dans l'ouest ou vers le sud qu'ils dirigent leurs razzias, car ils sont en bonnes relations avec le Brésil, le Paraguay et le Corrientes.

Quand il leur prend fantaisie de faire une de ces maraudes, ils lèvent leurs tentes, se chargent de leurs ustensiles, emmènent leurs femmes et leurs enfants : c'est une véritable expédition. Arrivé au bord d'une rivière, le cavalier se jette à l'eau, conduit son cheval de la main dont il nage, et de l'autre porte sa lance, au bout de laquelle sont les objets qu'il ne veut pas mouiller. Un petit canot en cuir de bœuf, ayant plutôt l'air d'une boîte que d'une barque, est chargé des ustensiles, des marmots et des petits chiens, toujours fort nombreux ; ce canot est remorqué au moyen d'une corde attachée à la queue d'un cheval, ou placée entre les dents d'un vigoureux nageur.



Un petit canot en cuir de bœuf est chargé des ustensiles, des marmots et des petits chiens. (Page 140.)

Au retour, accompagnés du bétail qu'ils ont pris, souvent des femmes et des enfants qu'ils ont capturés, les Indiens ont plus de mal à franchir les cours d'eau; ils arrivent néanmoins sans rien perdre, et avec la certitude d'échapper à toute poursuite.

Avant de leur reprocher trop sévèrement ces razzias, rappelons-nous qu'ils sont en guerre avec les Espagnols, et que ce n'est pas eux qui ont ouvert les hostilités; le pillage n'est pas dans leur nature: c'est chez eux un effet de la loi du talion. Proches parents des Incas, ils se rappellent l'égorgement de leurs ancêtres par les Pizarre et les Almagro, et peuvent réclamer le bénéfice des circonstances atténuantes. Il est du reste un fait qui plaide en leur faveur: malgré le souvenir qu'ils ont gardé de la conquête et la haine qu'ils en conservent pour les blancs, ils sont doux envers leurs captifs, même à l'égard des hommes; les femmes et les enfants sont adoptés par la tribu et admis à partager ses plaisirs.

En sa qualité de centaure, notre Indien chasse à courre le cerf et le nandou, qu'il perce de sa lance quand il les a forcés. A l'occasion, il se sert des bolas[1]; et tue le gibier ordinaire, voire le poisson, à coups de flèche.

1. Lanières de cuir, terminées par une boule, qui s'enlacen autour de l'animal auquel on les a lancées.

(*Note du traducteur.*

Il a des chiens nombreux, dont la meute se presse autour du camp ou suit la cavalcade dans toutes ses évolutions. De petite espèce, ces chiens appartiennent à une race particulière que l'on croit dérivée d'une souche européenne, et qui, dans tous les cas, est extrêmement féconde; ils se creusent des terriers et vivent des débris de la nourriture de leurs maîtres. Ceux-ci leur font courir le cerf, le cabiai, la viscache, le tamanoir, le pécari, même le jaguar; ces trois derniers, néanmoins, sont tués à la lance, dès qu'ils s'arrêtent pour faire face à la meute.

En général, le tapir se prend au piége. Malgré son mauvais goût, ces Indiens en consomment la chair, parce qu'ils supposent qu'elle communique à celui qui la mange la force de la bête dont elle émane. C'est pour la même raison que le tamanoir et le jaguar font partie des aliments de la tribu; ce dernier est même une propriété commune : chacun doit en avoir sa part, quelque petits que soient les morceaux, quand les convives sont nombreux.

Les habitants du Grand-Chaco se font une espèce de pain avec les semences de plusieurs mimosées comprises sous le nom d'*algarobias*. Divers palmiers leur fournissent des noix comestibles, et ils trouvent dans leurs forêts une quantité de fruits doux et variés; enfin, ils ont du miel en abondance.

Le nombre infini d'abeilles que renferme le Grand-Chaco est une preuve de celui des fleurs qui s'y épanouissent. Ces abeilles sont de différentes espèces; elles n'ont pas d'aiguillon et donnent un miel excellent, surtout quelques-unes dont les produits très-estimés dans les établissements espagnols, s'y vendent d'autant plus cher qu'ils y sont rares; car l'Indien Chaco s'adonne peu au commerce et garde pour lui presque tout le miel qu'il récolte.

C'est en suivant l'abeille qu'il en découvre le nid; et la sûreté de coup d'œil qui lui est nécessaire dans cette poursuite, serait moins grande, à ce qu'il paraît, s'il ne s'était pas arraché les cils et les sourcils. Peut-être a-t-il raison, quelque singulier que cela nous paraisse.

Toujours est-il que l'abeille est suivie jusqu'à sa ruche, qui tantôt est placée dans le creux d'un arbre, tantôt sur une branche, et parfois dans la terre. Chacun de ces nids est d'une architecture différente; mais peu importe à l'Indien; tout ce qu'il demande c'est que l'abeille le conduise; surtout si elle le mène à un cactus épais, de forme octogone, et par la raison que ce cactus est la demeure de l'abeille *tosimi*, qui donne le meilleur miel du Grand-Chaco.

Il est dommage qu'avec toutes ses qualités notre Indien ne soit pas plus pacifique; il faut absolu-

ment qu'il guerroie de temps à autre. Mais est-il le seul qui aime à batailler? n'est-ce pas un défaut qu'il partage avec tous ceux qui ont assez de force pour déclarer la guerre : les civilisés tout autant que les barbares?

Il va sans dire que c'est à cheval que notre Indien combat; non-seulement il ne daignerait pas mettre pied à terre, mais une fois démonté il se sentirait vaincu.

Ses armes se composent de l'arc et des flèches, d'un assommoir appelé *macana*, sorte de massue à deux têtes, qui se fait en bois de gaïac et se prend par le milieu; du lasso et des bolas, dont l'usage est resteint à quelques tribus, et qui s'emploient plutôt à la chasse qu'à la guerre; enfin de la lance, qui est partout l'arme du cavalier.

Celle de l'Indien Chaco est énorme : la hampe seule a de quatre à cinq mètres; et rien n'égale l'adresse avec laquelle est maniée cette arme gigantesque. Pour monter à cheval, ce que par parenthèse il fait à droite, et non à gauche, ainsi qu'en Europe, notre Indien ne s'attache pas comme nous à la crinière de sa bête; il ne met pas le pied dans l'étrier, ne se cramponne pas à la selle, puisque ces deux objets lui manquent : il appuie sa lance sur le sol, en saisit la hampe de la main droite, un peu au-dessus de sa tête, et se trouve d'un bond sur le noble animal; il dit un mot, fait

un mouvement du genou, et celui-ci part comme une flèche.

Pour se battre avec ses pareils, non-seulement le centaure du Chaco se grime, se barbouille de manière à se rendre le plus affreux possible; mais il revêt une armure complète : cuirasse, brassards, heaume et cuissards, dont la peau du tapir lui a fourni les éléments; cette armure recouvre une peau de jaguar qui remplace la cotte de mailles; il y ajoute un bouclier.

Quand c'est aux blancs qu'il doit avoir affaire, l'Indien laisse son bouclier sous sa tente, et ne prend ni casque ni plastron; il sait par expérience que ces armes défensives ne servent à rien contre les balles, et n'auraient d'autre effet que de paralyser ses mouvements. Au lieu de tout cet attirail, il se munit d'un arc, tellement fort qu'il ne peut le tendre qu'en se couchant sur le dos. La précision du coup pourra en souffrir; mais ce n'est pas à frapper juste qu'il vise, ou plutôt le champ est assez large pour qu'il soit sûr de l'atteindre; son but est d'incendier le village ennemi; et pourvu que sa flèche tombe sur la toiture d'un hangar ou d'une maison, il n'en demande pas davantage; cette flèche aura près de la pointe un peu de coton enflammé; le toit qui la recevra est toujours très-sec, parfois en chaume, le feu y prendra certainement; notre guerrier du moins y

compte, et il n'est pas rare que sa prévision se réalise.

Depuis très-longtemps l'Indien du Grand-Chaco vit en bonne intelligence avec les provinces de sa frontière orientale; mais il est toujours en hostilité avec le Sud, et revient souvent de Cordova et de San-Luis avec un butin considérable. Il a pris tout ce qu'il a pu; et seulement alors il trafique des objets qui lui sont inutiles: harpe ou guitare, meuble précieux, bijoux ou dentelles. Les marchands de Corrientes ou du Paraguay, peu scrupuleux sur l'origine d'un bénéfice quelconque, achètent ces dépouilles de leurs compatriotes du Sud et les revendent à ceux du Nord.

Le même fait se produit dans l'Amérique septentrionale, où, sous le nom de *choses du Mexique*, les négociants écoulent les objets volés dans cette province par les Indiens de leur voisinage



VII

ANTHROPOPHAGES DES ILES FIDJI OU VITI.

Tout le monde a entendu parler des anthropophages. Mais où demeurent ces peuplades qui vivent de chair humaine?

Il faudrait savoir d'abord de quel peuple il s'agit. On a tour à tour accusé les Bushmen de cette coutume odieuse : nous savons qu'il n'en est rien; les Caraïbes, mais la chose n'est pas prouvée; les habitants de l'archipel des Amis, des Marquises, des Andamans, et d'autres îles des mêmes latitudes.

Il est possible que des hommes aient été mangés dans ces différents lieux, mais ce n'est pas un fait ordinaire, et la chose se comprend : lorsque les tribus sont encore patriarcales, c'est-à-dire composées de familles n'ayant entre elles aucune liaison, en un mot, lorsque la république est faible, on ne peut pas y exercer l'anthropophagie

d'une manière permanente. Pour se passer le luxe de manger ses voisins, il faut d'abord les vaincre; et cet usage ne peut se trouver que dans un État despotique où la victoire soit, pour ainsi dire, assurée par la concentration des forces.

Après tout, est-il bien vrai qu'une pareille coutume existe? Hélas! oui; et la chanson anglaise qui place les cannibales dans les îles gouvernées par Musty-fusty-shang, un roi bien noir, ayant, dans une hutte, cinquante épouses couleur de suie, dit la vérité en riant.

Ce sont les îles Fidji ou Viti qu'habitent ce roi des anthropophages et ses odieux sujets. Vous les trouverez dans l'océan Pacifique, sous le dix-huitième parallèle, au midi de l'équateur. Leur longitude est remarquable : c'est elle qui complète le méridien de Greenwich; lorsqu'il est midi à Londres, il est minuit chez les Fidjiens.

Prenez l'endroit où ces deux degrés se rencontrent; dix-huitième de latitude méridionale et cent quatre-vingtième de longitude[1]. Faites-en le point central d'un cercle imaginaire de trois cents milles de diamètre, et sa circonférence comprendra tout l'archipel Fidji, à l'exception d'un petit groupe détaché.

1. Cette longitude, calculée ici d'après le méridien de Greenwich, est représentée sur les cartes françaises par 177 degrés 40 minutes de longitude orientale. (*Note du traducteur.*)

Il s'y trouvera plus de deux cents îles, dont environ quatre-vingt-dix sont habitées, et renferment une population qu'on estime à deux cent mille âmes.

De toutes ces îles, deux seulement sont importantes : l'île Viti, d'une longueur de cent quarante-cinq kilomètres sur quatre-vingts de largeur ; et l'île Vanoua, de cent soixante-dix sur quarante. Il en est de formées par des coraux ; et d'autres qui, étant d'origine volcanique, offrent à l'œil toutes les formes de montagnes : pics élancés, dômes trapus, aiguilles et pains de sucre.

Nous pensions bien, dites-vous, que ce devait être un horrible pays, tout rochers et précipices, où la terre ne produit rien, et dont l'aspect est effrayant.

Détrompez-vous ; les îles Fidji offrent aux yeux les plus charmants points de vue ; leurs rochers sont pittoresques ; leurs montagnes, dont les plus hautes s'élèvent à peine à quinze cents mètres au-dessus de la mer, n'ont rien de terrifiant, et leurs vallées fécondes, parées de verdure, semblent être la demeure des anges. « Elles sont si belles, écrit l'un de ceux qui les ont visitées, qu'on ne peut pas admettre qu'elles soient la résidence d'une race de cannibales. »

Nulle part la nature ne s'est montrée plus généreuse. Les plus riches produits des tropiques y

viennent spontanément, et ceux qu'on y cultive y atteignent des proportions colossales. On y récolte des ignames, d'espèces variées, d'une longueur de près de deux mètres, et pesant cinquante kilos; des patates exceptionnelles du poids de cinq à six livres. La racine de l'arum comestible, dont les Fidjiens font une grande consommation, y devient énorme. On y voit des tubercules du *dracœna terminalis*, de huit à dix kilogrammes; et des racines de poivrier[1] qui en pèsent soixante-dix.

Neuf espèces d'arbres à pain, trente espèces de bananiers, trois de cocotiers, varient à la fois la nourriture des habitants et l'aspect des lieux, où ils marient leurs frondes gigantesques aux lames succulentes des ananas, au feuillage des papayers, des pamplemousses, des orangers et des citronniers. Enfin, le mûrier à papier donne la matière des étoffes dont les indigènes se parent, et des tentures dont ils ornent leurs demeures.

La faune est, il est vrai, beaucoup moins riche que la flore, ainsi qu'il arrive dans toute la Polynésie. Comme animaux domestiques, nous trouvons le porc et le chien qui font tous deux partie de l'alimentation des naturels, mais qui ne sont pas originaires de ces îles, bien qu'ils y soient ac-

1. On prépare avec ces racines le yakona, liqueur enivrante d'un usage universel parmi ces insulaires, et qui est le *kava* des voyageurs qui ont exploré la mer du Sud.

climatés depuis une époque dont on a perdu le souvenir. Deux ou trois petits rongeurs sont les seuls quadrupèdes connus, qui paraissent indigènes. Les reptiles sont également peu variés; mais les tortues sont en assez grand nombre pour que leur pêche constitue la spécialité d'une classe d'individus.

Quant aux oiseaux, l'archipel est moins pauvre; il possède des perroquets particuliers et d'un plumage resplendissant.

Mais ce n'est pas la zoologie, ni même la botanique, c'est le Fidjien, le cannibale qui nous occupe. Cette fois, vous vous attendez à quelque chose d'affreux; un ogre doit être un colosse aux yeux sanglants, aux dents longues, aux lèvres de tigre; un être difforme, aux griffes tranchantes, vêtu d'une peau de bête, n'ayant d'autre arme qu'un bâton, d'autre asile qu'une caverne ou le creux d'un arbre; il doit offrir le type du sauvage dans ce qu'il a de plus effrayant et de plus bas.

Vous êtes encore dans l'erreur; l'habitant des îles Fidji est loin d'être un sauvage. Si même nous entendons par civilisé un peuple qui habite des maisons bien construites, possède une industrie avancée, cultive la terre avec intelligence et d'une manière suivie, a des rapports sociaux réguliers, y met une certaine politesse, nous pouvons dire que l'insulaire des Fidji est bien au-dessus des

classes inférieures d'une grande partie de l'Europe.



Fidjien.

Ajoutons qu'il est d'un physique avantageux.

La taille moyenne des Fidjiens est plus élevée que la nôtre; il n'est pas rare de rencontrer parmi



Fidjien.

eux des hommes qui aient 1 mètre 80 centimètres. Leurs membres sont bien proportionnés, leurs

muscles vigoureux, et leurs formes plus voisines de celles de la race blanche que d'aucune autre. Ils ont la jambe robuste, la poitrine large, le cou bref et bien attaché; la figure ovale, la bouche grande, les dents blanches et régulières, ces affreuses dents ! le nez bien fait, les narines fortes, et cependant très-différentes, ainsi que les lèvres, de celles du type africain.

Par exemple leur couleur est celle des nègres; et, comme chez ces derniers, elle présente diverses teintes, suivant les individus. Quant à leur chevelure, elle mérite qu'on s'y arrête, en raison des soins particuliers dont elle est l'objet. Naturellement noire, touffue, longue et frisée, elle descend un peu bas sur le front, et va rejoindre, au moyen d'épais favoris, une barbe également très-épaisse, ronde ou pointue, à laquelle s'ajoutent quelquefois des moustaches.

Mais si par nature ces cheveux sont noirs, les élégants trouvent beaucoup mieux de les pâlir avec de la chaux, souvent de les teindre; il n'est pas rare d'en voir de jaunes ou de vermillon, cela dépend de la nuance qui est en vogue à la cour.

Ce n'est toutefois que le préliminaire d'opérations plus compliquées. « Les chefs surtout, dit le commodore Wilkes, l'un des voyageurs qui ont passé le plus de temps chez les Fidjiens, apportent

la plus grande attention à leur chevelure, et ont des serviteurs qui ne s'occupent absolument que de les coiffer. » Ceux-ci, attachés à l'auguste personnage au nombre quelquefois de dix ou douze, ne doivent poser les mains que sur les cheveux de leur noble maître ; ils ne touchent pas même à leur nourriture : quelqu'un les fait manger.

Coiffer un chef est une opération difficile, et qui demande trois ou quatre heures ; il faut que chacune des boucles se tienne droite, et à 15 ou 20 centimètres du crâne. La barbe, qui souvent retombe jusque sur la poitrine, est également une partie importante de la personne du Fidjien ; et quand barbe et chevelure ont été disposées avec art, notre homme exhibe une satisfaction de lui-même extrêmement amusante.

Pour en arriver là, on a copieusement arrosé la tête d'une huile colorée, tous les cheveux ont été pris pour ainsi dire un à un, roulés sur une petite baguette d'écaille ou d'ivoire, et l'on a passé rapidement la flamme sur le tout, de manière à griller ce qui s'échappe, et à former une masse unie qui ressemble à une immense perruque. On a pris ensuite un morceau de gaze, tellement fine qu'on dirait du papier de soie, on a formé des plis avec ce tissu vaporeux, et on l'a posé sur la coiffure pour la préserver de la poussière.

Les chefs, et leurs familles, ont seuls le droit

de porter cet ornement; celui qui aurait l'audace de jeter un pareil voile sur sa frisure serait condamné à mort.

Le *sala* (c'est ainsi qu'on appelle ce morceau de gaze) peut rester frais pendant trois semaines, quand on y fait attention, et l'on ne touche pas aux cheveux tant que le sala y demeure; mais les chefs importants, ou les dandys, ne passent guère de jours sans changer de sala, et se faire coiffer de nouveau.

Le reste du costume est infiniment plus simple: une étroite écharpe qui fait plusieurs fois le tour de la taille, et qui vient se nouer par devant, compose la toilette des hommes. La longueur des pans de l'écharpe indique le rang de celui qui la porte; il n'y a que le roi et les grands chefs qui puissent les laisser tomber jusqu'à leurs pieds.

Un turban de l'étoffe la plus précieuse, artistement posé sur l'édifice chevelu, est encore l'un des insignes du pouvoir et donne très-grand air à celui qui en est orné. Il va sans dire que la mode n'est pas invariable, et que chacun se fait un devoir de suivre celle de la cour.

Les jeunes filles ont pour vêtement une petite ceinture de laquelle retombe une frange de 15 à 20 centimètres; après leur mariage, cette frange s'allonge; elle descend quelquefois jusqu'aux genoux, et devient d'un effet très-pittoresque.

Des lianes de différentes sortes en fournissent la matière, et quelques-unes de ces jupettes sont fabriquées avec un art surprenant.

Les femmes se tatouent diverses parties du corps (ni la figure, ni les membres) ; les hommes n'emploient jamais le tatouage ; mais dans les grandes occasions ils se peignent la face et le corps de la manière la plus bizarre.

Comme parure, les chefs se suspendent au cou des ornements en coquillage de la largeur d'une assiette ; quelques-uns ont un collier d'ivoire de cachalot, taillé en forme de griffes, et un collier de dents humaines décore souvent la poitrine de ces gandins féroces.

Peut-être pensez-vous que c'est parce qu'ils manquent d'étoffe que les Fidjiens sont aussi court vêtus; vous auriez tort de le croire; s'ils ne portent pas d'habits, c'est parce que ce n'est pas la mode, et que jouissant d'un été perpétuel, ils n'ont pas besoin de se couvrir.

Disons même que cette toilette quelque peu décolletée ne les empêche pas d'avoir une tenue fort décente; car, il faut bien le dire, ils ont certaines vertus.

Le Fidjien, écrit un missionnaire appelé Williams, a des facultés précieuses, dignes du plus grand intérêt, et qui, par le développement dont elles sont susceptibles, pourraient un jour lui

permettre d'acquérir une place élevée dans la famille humaine. Ses sentiments sont vifs; il est facile à émouvoir, capable d'aimer aussi bien que de haïr; de sympathiser franchement, comme de feindre avec adresse. S'il n'oublie pas l'injure, s'il a recours à la trahison la plus noire pour se venger, il est pour ses amis d'une loyauté, d'une fidélité à toute épreuve. Doué de sens parfaits, et d'une grande promptitude d'esprit, il surmonte aisément des obstacles qui arrêteraient court un civilisé; il trouve des outils, des matériaux, des ustensiles, des cordes, où un Européen serait dans un dénûment absolu; pour lui la nature semble être un immense magasin, où il n'a qu'à puiser pour avoir le nécessaire.

Pas de diplomate plus habile ni plus patient; il apporte dans toutes ses relations un tact, une adresse infinis. S'il vous fait une visite, sa figure, sa voix sont tout affabilité; il a le rare bonheur de deviner la conversation qui vous est la plus agréable, de vous questionner sur ce que vous aimez à dire, et de sentir ce que vous désirez faire. Il vous comprend d'un regard; et il faut que le cas soit bien pressant pour qu'il demande un service, si vous n'êtes pas d'humeur à le lui rendre. Plus l'affaire qui l'amène est importante, moins il paraît s'en préoccuper; il reviendra une seconde, une troisième fois plutôt que de courir le risque

d'échouer par trop de précipitation. Il semble lire dans le fond de la pensée des autres, et joint, à une sorte d'intuition native, l'étude persévérante des caractères bizarres, difficiles à comprendre et à expliquer.

D'où vient cet être à la fois odieux et remarquable? on l'ignore; on ne possède à cet égard que de simples conjectures. Le Fidjien n'a pas d'histoire, pas de tradition relative à l'origine de ses ancêtres. Nous ne savons pas même à quelle race il appartient. On l'a placé dans les nègres papous, dont il a en effet les cheveux et la couleur; mais pour le reste, il diffère autant des indigènes de l'Australie occidentale que le Norvégien du Lapon. Il est vrai de dire que cette différence est moins marquée chez les habitants des îles montueuses, dont la vie est plus pénible et la nourriture moins abondante.

Quant à la race polynésienne, répandue dans toutes les îles de la mer du Sud, les Fidjiens ne s'en éloignent pas moins par les traits, la couleur et le langage, que par les habitudes.

Leurs édifices, bien construits, sont appropriés à leurs besoins, et ne manquent pas d'élégance. La plupart des maisons particulières ont huit mètres de longueur sur une largeur de quatre et demi; elles ne contiennent qu'une pièce; mais à l'un des bouts est une sorte de divan, placé quel-

quefois derrière une belle tenture qui constitue une alcôve fermée.

Ces maisons forment un parallélogramme; elles n'ont pas de pignon; la toiture en est à quatre pans. Un chaume qui a de trente à soixante centimètres d'épaisseur, et qui est composé de feuilles de canne, ou parfois d'un pandané, recouvre cette toiture; il descend fort bas, de manière à déborder largement la muraille, qu'il abrite d'une marquise. Au sommet est placée une poutre extérieure, dépassant le chaume de trente centimètres à chacune de ses extrémités; et cette crête, qui par elle-même a quelque chose d'ornemental, est historiée de coquillages blancs, presque toujours d'une porcelaine connue sous le nom de *cyprea ovula*.

Une chose, toutefois, dépare cette demeure, généralement pittoresque : c'est la petitesse des portes; il y en a ordinairement deux à chaque habitation, et les plus grandes n'ont pas un mètre de haut. Le Fidjien ne vous dit pas pourquoi il a des portes si basses; mais comme en cas de visite on l'y trouve souvent aposté, un bâton à la main, il est possible que l'étroitesse de sa porte soit un moyen de défense.

Le palais des chefs, la salle du grand conseil, qui sert de temple et qu'on appelle *Bouré*, sont bâtis sur le même modèle que les demeures par-



Intérieur d'une case de Fidjiens.

ticulières. Ils ont seulement des proportions plus vastes, et les murailles, les portes et la crête en sont décorées avec plus d'élégance. Ce sont presque toujours des entrelacs en fil de coco, des arabesques, des enroulements autour des poutres et des piliers qui en constituent l'ornementation.

Mais ce genre d'édifices, qui forment le type le plus élevé de l'architecture fidjienne, ne se rencontre pas dans toutes les îles; chaque partie de l'archipel a ses constructions particulières. Certains villages ressemblent à un amas d'énormes paniers; certains autres à une collection de berceaux et de tonnelles rustiques; un troisième genre paraît composé de meules de foin oblongues, tandis qu'ailleurs la forme est conique. On perdrait son latin à vouloir détailler tous les caprices de l'architecture des Fidji.

Une variété non moins grande se retrouve dans les ustensiles de ménage. Toutefois le mobilier est simple; on ne voit pas de chaises, de tables, de couchettes. La literie se compose d'une belle natte, posée sur le divan dont nous avons parlé plus haut; et chez les gens riches, le sol est recouvert d'un tissu pareil, en guise de tapis. Rien de plus fin dans ce genre, que la texture de ces nattes, supérieures à toutes celles que l'on connaît, et dont la *ketmie* à feuilles de tilleul, le *baquois* odorant, et une espèce de roseau fournissent

la matière. Ces nattes sont nombreuses dans chaque maison; il n'est pas de pauvres qui n'en ait une au moins pour s'asseoir, et ce sont elles qui servent de voiles aux canots gigantesques de la marine fidjienne.

On trouve encore dans la demeure des riches une foule de paniers, une profusion de tentures, de rideaux d'étoffes d'espèces diverses, ayant pour base l'écorce du mûrier à papier; enfin un meuble qui mérite une mention toute spéciale : c'est un oreiller ou plutôt un traversin, peu moelleux de sa nature, car il est en bois poli; monté sur deux petits arceaux qui lui donnent une assiette solide, il reçoit la tête de celui qui le possède, et a pour but d'en maintenir la coiffure intacte pendant les heures de repos. On y est mal, comme vous pensez; mais la vanité du noble personnage supporte sans mot dire ce petit inconvénient.

A côté des nattes et des paniers, sont des vases de toutes les tailles et de toutes les formes : poêlons et terrines, plats et assiettes, écuelles et bols, tasses et soucoupes, jarres et bouteilles, d'un dessin élégant et de lignes très-pures, bien que l'emploi du tour soit inconnu des Fidjiens. Tantôt cette vaisselle est rouge, tantôt vernissée au moyen de la résine du pin *kauri*, l'un des produits de l'archipel.

Au milieu de tous ces vases, les marmites se

distinguent par leur grandeur ; ce sont d'énormes jarres tronquées, dont l'ouverture est assez large pour qu'on y fasse entrer de gros quartiers de viande ; je n'ai pas besoin de vous dire quelle est celle qu'on y fait cuire les jours de grand gala.

Viennent ensuite les outils et les instruments aratoires. Ceux-ci, tout primitifs, se composent d'un bâton et d'une petite masse ; le bâton creuse le sol et remplace nos charrues ; la masse est employée en guise de rouleau pour écraser les mottes qu'a soulevées le bâton, et qu'ensuite on pulvérise avec les doigts.

Cette méthode est lente, mais assez rapide pour l'habitant des Fidji dont la ferme n'a que les proportions d'un jardin. A quoi bon en cultiver davantage, quand un simple carré de terre produit des racines, des tubercules de quatre à cinquante kilos, et des bananiers dont les régimes, c'est-à-dire les grappes, n'ont pas moins de cent cinquante fruits, et forment la charge d'un homme. Un seul arpent vaut alors une cinquantaine des nôtres.

Mais ne croyez pas que le laboureur fidjien profite de ces richesses ; les quatre cinquièmes du prix de ses sueurs passent en dîmes, en impôts de toute nature ; il est taillable et corvéable à merci, plongé dans une servitude abjecte, pire que l'esclave même. Il peut craindre à tout mo-

ment qu'on lui prenne ses femmes, ses filles, sa propre vie. Aucune loi ne le protége contre les caprices ou la cupidité des seigneurs; la pauvre canaille ne manque pas de gens qui la dépouillent.

Qu'un chef assomme ou vole un manant, c'est un fait quotidien, un acte ordinaire; et le chef à son tour est assommé par le roi sans qu'on en soit surpris.

Il y a dans l'archipel huit de ces rois dont le pouvoir est sans frein; chacun habite une île différente à laquelle se rattache un groupe d'îlots plus ou moins considérables. Le pouvoir de ces despotes est donc plus ou moins étendu, et la prééminence a changé de main plusieurs fois depuis les temps traditionnels, du reste peu reculés. Celui qui est assez fort pour tuer ses rivaux acquiert la suprématie et la conserve jusqu'à ce qu'il ait rencontré un bras plus vigoureux que le sien

Cependant aucun de ces monarques n'a pu réunir tout l'archipel sous sa domination; le triomphe le plus important qu'ils aient jamais obtenu a été de se faire craindre dans les îles qui ne leur étaient pas soumises, et de recevoir des despotes de celles-ci des tribus et des hommages.

Tous ces rois ont une cour, toutes ces cours une étiquette, absolument comme ailleurs.

Non moins compliqué, non moins dégradant

que celui des autres États, le cérémonial fidjien s'observe avec une rigueur excessive : il n'est pas rare de voir celui qui manque aux règles établies, être frappé de mort, en cas de récidive, de la propre main de Sa Majesté; une faute accidentelle, une simple méprise est punie de la perte d'un doigt; d'où il suit qu'à la cour il y a très-peu de mains complètes. Si le monarque, voire un chef de province, fait un faux pas et vient à tomber, tous ceux qui l'entourent, se jettent par terre immédiatement, comme des capucins de carte.

On n'en finirait pas si l'on voulait montrer jusqu'où va la bassesse des nobles fidjiens; mais on peut se le figurer; tous les courtisans n'habitent pas la mer du Sud; et bien que la forme diffère, le fond est toujours le même.

J'arrive au dernier trait, à celui qui caractérise les Fidjiens : leur cannibalisme. Je pourrais vous dépeindre cette abomidable coutume dont vingt témoins oculaires nous ont transmis les détails; mais ce serait vous causer trop d'horreur, et je renonce à vous en faire le récit.



VIII

HABITANTS DES ILES TONGA OU DES AMIS.

C'est plaisir de quitter les Fidjiens pour le peuple doux et bon de l'archipel Tonga; vous savez tous que cet archipel fut appelé îles des Amis par le célèbre navigateur Cook, en raison des bons rapports qu'ils avait eus avec les indigènes.

Découvertes en 1643 par un Hollandais nommé Tasman, qui découvrit aussi l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la terre de Van-Diémen, et d'autres îles de la mer du Sud, les îles des Amis portèrent d'abord les noms d'Amsterdam, de Rotterdam et de Middlebourg. Les géographes leur ont heureusement restitué ceux qu'elles auraient dû toujours avoir, et qui leur ont été donnés par les gens qui les habitent.

Mais si la découverte des îles Tonga n'est pas due au capitaine Cook, c'est lui qui le premier les a décrites; et l'on aurait tort de ne pas con-

server le nom sous lequel cet homme illustre nous les a fait connaître, puisque c'est une preuve du caractère paisible de ceux qui les occupent.

La situation de l'île des Amis est facile à retenir : le vingtième degré de latitude méridionale et le cent soixante-dix-septième de longitude ouest se rencontrent à leur point d'intersection dans l'île de Tofoa, qui est à peu près au milieu de l'archipel ; le centre de ce dernier est donc à deux degrés au sud, et à près de six degrés à l'est du point central de l'archipel Fidji. Enfin les deux îles les plus rapprochées des deux groupes sont à trois cents milles environ l'une de l'autre.

Notez que cette distance, qui par elle-même est peu considérable, est moins grande encore pour les Amis que pour les Fidjiens, et voici pourquoi : les vents alizés, qui viennent d'orient, soufflent en faveur des premiers, d'où il résulte que pour eux c'est comme s'ils avaient une côte à descendre, tandis que les Fidjiens auraient à la gravir. Joignez à cela, chez les Amis, une supériorité réelle comme navigateurs, et vous comprendrez qu'il y en ait beaucoup plus chez les Fidjiens que de ceux-ci dans l'archipel Tonga.

Autre motif : les îles Fidji renferment des bois de construction infiniment plus beaux que leurs voisines ; et les Amis vont travailler pour leur compte dans les docks des Fidjiens, où ils profi-

tent des matériaux et des procédés qu'on y emploie; car si les habitants des Fidji sont inférieurs, sous le rapport de la navigation, à beaucoup d'insulaires de la mer du Sud, ils n'ont pas de rivaux parmi eux en fait d'architecture navale.

Malheureusement les avantages industriels que les Amis ont retirés de ce commerce avec les Fidjiens sont plus que compensés par le tort qu'il leur a causé au moral; le vice fait plus de prosélytes que la vertu, et les Amis ont perdu de leur douceur au contact de ces cannibales. Lors de la découverte de leur archipel, Tasman ne vit pas chez eux une seule arme de combat; peut-être la guerre leur était-elle inconnue. Cent trente ans plus tard le capitaine Cook trouvait entre leurs mains la lance, la masse d'armes, et toutes deux pareilles à celles dont se servent les naturels des îles Fidji. Le mal ne s'est pas borné là; ils ont pris le goût du sang dans leurs rapports avec ces anthropophages, et probablement seraient arrivés au cannibalisme si l'influence des missionnaires ne les en avait empêchés; ils en étaient déjà aux immolations de captifs; et des sacrifices humains à l'anthropophagie la pente est bien rapide.

Les îles Tonga sont peu nombreuses et d'une médiocre étendue; on n'en compte pas plus de

cinq ou six d'une certaine importance, et Tongatabou, qui en est la plus grande, n'a environ que cent quarante-cinq kilomètres de tour. La direction de l'archipel est du sud au nord, ou nord-est; et du point le plus méridional, c'est-à-dire de l'île d'Eou à celle de Navaou, qui est à l'autre extrémité du groupe, il n'y a guère que trois cent vingt kilomètres.

Tout l'archipel, excepté une ou deux îles, est plat; c'est à peine si les collines qui en accidentent la surface ont de quinze à dix-huit mètres de hauteur; et si, dans le nombre, il est quelques lots formés d'une montagne qui surgit directement de la mer, leur sommet n'atteint pas deux cents mètres.

La plupart de ces îles ont une végétation d'une richesse incroyable; on y trouve des pandanus, des palmiers de différentes espèces (entre autres le cocotier), plusieurs variétés de l'arbre à pain, divers bananiers, le dracœna, le mûrier à papier, la canne à sucre, l'igname, le curcuma, de belles casuarinées, et cent autres végétaux précieux par leur racine, leur fruits, leur séve, leur moelle, leur tige ou leurs branches, leur écorce ou leurs feuilles.

Comme paysage il n'y a peut-être pas au monde de lieux plus doux à voir que les îles des Amis. D'un effet moins pittoresque, moins saisissant

que l'archipel fidjien, elles ont une beauté paisible, d'un charme profond, qui, jointe à un climat délicieux, les a fait comparer à une sorte de paradis terrestre.

Les habitants de ces îles privilégiées font partie de la race polynésienne, et diffèrent tout à fait des Mélanésiens. Ceux-ci ont la peau noire, et vinrent certainement du couchant, puisque l'archipel Fidji est leur station la plus orientale. Les Polynésiens, au contraire, sont venus d'Orient, et suivant moi ont eu pour ancêtres les indigènes de l'Amérique ; je dois dire néanmoins que cette opinion n'est pas généralement adoptée.

Mais peu importe ; il suffit que nous sachions que les habitants des îles Tonga sont de la même famille que ceux d'Otaïti, de la Nouvelle-Zélande, et sourtout de l'archipel des Navigateurs, dont ils paraissent être une branche détachée. Leur dialecte appartient au même idiome ; et physiquement ils ne se distinguent des insulaires de cette division océanienne que par des traits et des formes plus purs. Les hommes passent pour être les plus beaux de la mer du Sud ; les femmes, en général, éclipsent les Otaïtiennes, dont on a fait tant de bruit.

D'une taille plus élevée que celle des Européens, les Amis sont bien faits, ont des proportions harmonieuses, les membres arrondis, et les

extrémités fines, surtout les femmes dont les pieds et les mains sont d'une petitesse et d'une élégance remarquables.

Il serait difficile de vous décrire leurs traits avec exactitude ; ils varient comme partout, suivant chaque individu. Vous seriez fort embarrassé de choisir parmi les personnes d'une grande ville ou d'un village, voire d'une famille, celle dont la figure pourrait servir à faire le portrait des autres ; il en est de même pour les habitants des îles Tonga. Nous pouvons dire cependant que leurs lèvres n'ont jamais la grosseur de celles des nègres ; et s'ils ont en général le bout du nez arrondi, on voit chez eux bon nombre de nez aquilins, et des visages dont l'ensemble rappelle les figures italiennes. Les femmes, sous ce rapport, diffèrent moins des hommes qu'on ne le voit ordinairement : elles ont les mêmes traits que ces derniers, seulement plus délicats.

Mais ce qui surtout les caractérise c'est la pureté de leurs formes ; il en est un grand nombre qu'un sculpteur pourrait prendre pour modèles. Quant à la nuance de la peau, les Amis l'ont moins foncée que la plupart des Polynésiens ; chez les femmes riches, elle est simplement olivâtre, et les enfants sont presque blancs à leur naissance ; ils brunissent plus tard par l'effet du soleil, car ils ne rentrent chez eux que pour dormir.

Presque tous ont les dents blanches et de beaux yeux, ce qui, du reste, n'est pas un trait distinctif : la plupart des Océaniens jouissent de cet avantage. Les Fidjiens, eux-mêmes, ne sauraient être surpassés à cet égard. Mais au lieu d'avoir, comme ceux-ci, une crinière frisée, les habitants des îles Tonga ont de vrais cheveux, souples et flottants, quelquefois droits et plats comme les Indiens de l'Amérique; plus souvent onduleux, parfois presque bouclés, sans jamais être crépus.

Ces cheveux sont d'un noir d'ébène ; il est à regretter que la mode les leur fasse teindre en brun roussâtre, en rouge ou en orange. Probablement c'est à leurs voisins qu'ils ont emprunté cette mascarade, qui chez eux n'a pas d'excuse. Les Fidjiens prétendent que cela détruit les insectes qui pulluleraient dans leur épaisse frisure; et l'on comprend que ce motif ait pu leur faire adopter cet usage; tandis que chez les Amis, dont la tête est facile à nettoyer, il est simplement ridicule.

Outre la coloration qu'ils lui donnent, les Amis taillent leur chevelure de diverses manières : les uns se rasent tout un côté de la tête; les autres ne se font qu'une légère tonsure, ou n'enlèvent qu'une ou deux mèches, tandis que les moins préoccupés de leur toilette gardent leurs cheveux dans toute leur longueur, et font assurément

preuve de meilleur goût. Ce sont, du reste, les femmes qui les taillent le plus court.

Mais si les hommes portent les cheveux longs, ils se font couper la barbe au moyen de deux coquilles, dont l'une est placée sur la peau et remplace le peigne, tandis que l'autre fait l'office du rasoir. Cette opération est peu douloureuse, du moins à ce que prétend celui qui se l'impose; toujours est-il qu'elle ne fait pas venir les larmes aux yeux, comme le rasoir émoussé de nos malheureux Européens.

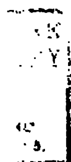
Les habitants des îles Tonga ont à peu près le même costume que ceux d'Otaïti; c'est une draperie formant jupon à l'usage des deux sexes, et nommée *paréou*. La façon en est simple et n'exige ni tailleur, ni couturière. On prend un morceau de tapa[1] ayant environ deux mètres carrés, on le plie de manière à en former deux étages, et, le plaçant à la chute des reins, on en rapproche les deux bouts qui s'attachent par devant. La partie inférieure tombe à mi-jambe, quelquefois jusqu'à la cheville; l'autre moitié, qui peut recouvrir les épaules, se relève pendant la nuit, et souvent dans la journée quand le missionnaire l'exige.

Avant que les Méthodistes leur eussent reproché l'indécence de leur costume, dont ils ne se dou-

1. Écorce préparée, servant d'étoffe, et dont nous parlerons plus loin.



Habitants des îles Tonga ou des Amis. (Page 178.)



taient pas, les Amis roulaient tous la moitié supérieure du paréou, de manière à former un bourrelet posé sur les hanches, et qui faisait valoir la délicatesse d'une taille bien prise.

A la mode tongane, rien de plus gracieux que cette espèce de tunique ; à la façon puritaine cela devient une sorte de blouse, un fourreau sans manches et sans grâce.

La température n'exigeait pas cette précaution, car elle est d'une extrême douceur ; ce n'est même pas toujours pour s'abriter du froid que les Tongans s'enveloppent pendant la nuit ; mais pour se préserver des moustiques, maudite engeance qui pullule dans ces îles fécondes.

Le paréou ne se fait pas seulement en écorce ; on emploie au même usage des nattes d'une grande finesse que l'on fabrique avec les fibres du *pandanus*, et qui sont également bien portées ; enfin, dans les grandes occasions, les personnes riches ont des paréous ornés de plumes rouges, d'un beau travail et du plus grand effet.

La draperie des gens de la classe inférieure, moins ample et moins belle, est faite en écorce d'arbre à pain ; souvent elle dégénère en simple écharpe, mise autour des hanches.

Presque tous les hommes vont nu-tête, à l'exception des chefs ; ceux-ci, dans les grands jours, sont parés d'un diadème qui, au milieu du front,

s'élève à trente ou quarante centimètres, et va en décroissant jusqu'à la nuque ; il est formé des pennes caudales du paille-en-queue (*phaeton ethereus*), montées sur une bandelette de plumes rouges fournies par un perroquet. Les femmes ne mettent dans leurs cheveux que des fleurs, répandues à profusion autour d'elles, surtout des fleurs d'oranger, qu'elles ont toujours en abondance.

En fait de bijoux, il y a les ornements d'oreilles, composés d'un morceau d'ivoire d'une longueur d'environ cinq centimètres, et qui, passé dans deux trous pratiqués au lobe, se tient horizontalement. On porte des colliers de perles taillées dans des coquillages, quelquefois des rangs de graines de pandanus ; un bracelet de nacre termine la parure.

Il n'y a que les hommes qui soient tatoués, mais avec modération, et jamais sur le bras, le visage ou la poitrine. Quelques femmes seulement ont de petites marques sur la paume de la main. Ni l'un ni l'autre des deux sexes ne gâte ses jolis traits par ces hideuses peintures dont l'emploi est si fréquent chez les sauvages.

Ils se frottent le corps avec de l'huile de coco, où l'on a fait macérer des fleurs odorantes ; cette huile est chère, et, par conséquent, n'est à l'usage que des classes supérieures ; mais riches et

pauvres sont d'une extrême propreté, et se plongent souvent dans les ruisseaux et les fontaines. Il est rare qu'ils se baignent dans la mer; lorsque la chose arrive, ils se lavent ensuite avec de l'eau douce, prétendant que l'eau salée rend la peau rugueuse.

L'architecture des Amis est peu compliquée : des troncs de palmiers formant un hangar, couvert de feuilles de pandanus ou de cannes à sucre, suffisent au logement de la multitude. La demeure des chefs et des notables est plus vaste, et des nattes de pandanus en forment les parois; mais c'est toute la différence.

L'intérieur en est tenu avec une propreté scrupuleuse : de belles nattes, historiées de diverses teintes, en constituent le parquet, et rivalisent avec nos tapis. On n'y rencontre ni tables, ni chaises; les hommes s'asseyent par terre, à la façon des tailleurs, et les femmes sont à demi couchées sur le côté.

Une natte épaisse d'environ soixante centimètres de haut, roulée aux deux extrémités, de manière qu'elle puisse se tenir debout, forme cloison, et divise l'intérieur du logis.

Comme dans toute la zone des tropiques, les ustensiles se composent de calebasses, de coquilles de coco, servant de plats, d'écuelles, de tasses et d'assiettes, auxquels s'ajoutent une foule de

paniers de formes diverses et du travail le plus ingénieux.

On retrouve, chez les Tongans, l'oreiller-tabouret des Fidjiens, également en bois, mais ayant, de plus, une cavité pour recevoir la tête. Enfin, on y voit des instruments de musique : flûtes de Pan, flûtes de nez, c'est-à-dire qui se jouent en soufflant avec les narines, et différentes sortes de tambours faits d'entre-nœuds de bambou. Je regrette qu'on aperçoive parmi ces instruments des masses d'armes et des lances, qui par malheur ne sont pas toujours inactives. Il s'y mêle des arcs et des flèches, mais qui ne servent que pour tuer des oiseaux, et de petits rongeurs, surtout des rats, qui, fort nombreux dans les champs, sont grands destructeurs des récoltes.

En fait de viande, les habitants des îles Tonga mangent du porc et du chien. On dit que ce sont eux qui introduisirent le premier de ces animaux dans les îles Fidji. Nous ne le croyons pas ; cette espèce de cochon, qui se retrouve dans toutes les îles de la mer du Sud, et qu'on appelle *sus papua* (cochon papou), nous paraît être venu de l'ouest, ainsi que les volailles. Quant au chien, c'est différent : nous pensons qu'il est d'origine orientale.

Mais, la principale nourriture des Amis se compose de végétaux, d'ignames, d'arums, de fruits

de l'arbre à pain, de bananes, de patates, en un mot, de la plupart des fruits, des tubercules et des racines qui croissent dans toutes ces îles. Le poisson fait également partie de leur menu ; et, pour breuvage, ils ont le kava, liqueur fermentée qu'ils extraient de la racine d'un poivrier (*piper methisticum*) ; ils en usent, du reste, avec modération ; beaucoup d'entre eux font la grimace en en buvant, surtout les femmes, ce qui ne doit pas étonner, car le goût en est affreux.

L'existence est facile ét douce pour les Amis, quand ils ne sont pas engagés dans quelque méchante guerre. Les hommes s'occupent d'agriculture, vont à la pêche, à la chasse aux oiseaux et aux rats, et fabriquent divers objets. Ici les femmes ne sont pas esclaves, pas écrasées de travail, ainsi qu'il arrive chez les sauvages, et même chez les peuples à demi civilisés, fait énorme, et qui parle bien haut en faveur de la nation qui le présente. Non-seulement dans les îles Tonga, les hommes se réservent les travaux les plus rudes, mais ils recherchent la société des femmes, jouissent de leur conversation, partagent avec elles leurs repas et leurs plaisirs. Dans leurs fêtes, on pourrait dire leurs bals, qui, bien que donnés en plein air, sont d'un éclat digne d'un salon, la partie féminine joue un rôle important; chose rare chez les sauvages, où la danse est gé-

néralement réservée au sexe masculin, surtout dans les grandes occasions.

Les Amis travaillent donc, et même travaillent fort bien ; il est impossible de voir des terres mieux cultivées que les leurs. Chaque plantation est entourée de belles haies d'environ deux mètres de haut, faites avec un art qui les ferait prendre pour des objets de luxe. Entre ces clôtures, sont de larges voies publiques appartenant à la tribu ; et c'est dans l'intérieur du clos, parmi les bananiers, les orangers, les arums, les arbres à pain, au milieu d'une végétation merveilleuse, que sont placés les hangars où se retire la famille pendant la nuit.

A leurs travaux champêtres et à la construction des chaloupes, qui est l'objet d'une profession spéciale, les hommes joignent, ainsi que nous l'avons dit, la fabrication des instruments, des ustensiles, et jusqu'au tressage des paniers et des nattes. Mais la branche la plus importante de l'industrie est entre les mains des femmes, qui, de même que toutes les polynésiennes, sont chargées de faire le tapa.

Cette étoffe n'est pas, comme on pourrait le croire, un tissu fait avec les fibres corticales du mûrier à papier ; c'est l'écorce elle-même qui, préparée d'une certaine façon, peut acquérir la légèreté d'une mousseline, ainsi que nous l'avons

vu à propos du *sala*, dont les Fidjiens recouvrent leur frisure.

L'écorce est détachée par bandes aussi longues que possible ; on la fait ensuite macérer dans l'eau, afin d'avoir plus de facilité pour en enlever l'épiderme, ce qui s'effectue au moyen d'un coquillage. Deux de ces bandes sont placées l'une sur l'autre, et battues avec un maillet cannelé, de telle sorte que d'une largeur de cinq centimètres qu'elles avaient au début, elles arrivent à former un lé de quarante-cinq centimètres ; plusieurs lés sont préparés ainsi, et rajoutés aux précédents avec de la colle d'arum ou d'arrow-root, jusqu'à ce qu'il en résulte une pièce de cinq à dix mètres carrés.

C'est alors que s'exerce toute l'industrie féminine, car ce vaste champ a besoin de décoration. Les ouvrières disposent, sur une planche convexe, de petites lattes de bambous, ou plutôt de petites tringles espacées entres elles d'un demi-centimètre environ ; elles placent sur ce canevas des côtes médianes de folioles de cocotier, les arrangent de manière à former un dessin, y étendent leur étoffe, et prenant une matière colorante extraite du lauci (*alourites triloba*), en frottent la surface qui s'imprime dans tous les endroits où elle est pressée, et qui reproduit par conséquent le dessin en relief qu'elle recouvre. On prend en-

suite une teinture plus vive, et l'on achève au pinceau l'ornement du tapa, dont les couleurs sont quelquefois très-brillantes.

Ceci est pour le milieu; reste la bordure, qui a de soixante à quatre-vingts centimètres de large, et pour laquelle l'artiste réserve toute son imagination ; le fond de la pièce est décoré en rouge, la bordure sera historiée en noir.

L'ouvrière prend cette fois un morceau de feuille de bananier, y pratique une découpure de deux ou trois centimètres, et lui donne la forme qui lui plaît; ainsi découpée, la feuille est appliquée sur l'étoffe, où elle est maintenue avec l'index et le pouce de la main gauche, tandis que la main droite armée d'un petit tampon, imbibé de couleur, frotte vivement l'entaille qui se trouve reproduite en plein sur l'étoffe, et d'une manière très-nette.

Les doigts de l'ouvrière sont agiles; mais ce n'en est pas moins un ouvrage de patience, et qui demande à la fois du goût et de la pratique.

Pendant ce temps-là, malheureusement, les hommes fabriquent des armes; et il arrive parfois qu'ils s'en servent.

D'où peut venir que des êtres si doux, qui vivent dans l'abondance, qui aiment le plaisir et le travail, puissent faire la guerre aux autres? Cela paraît bizarre, en effet; il est contre nature de se battre, et les Amis y étaient moins portés que

personne; il a fallu que le méchant voisinage des Fidjiens gâtât leur caractère ; une admiration mal placée pour les hauts faits de ces cannibales, chez qui du moins la guerre s'explique par son horrible but, aura faussé l'esprit des Tongans, et produit chez eux la soif d'une triste gloire.

Toujours est-il qu'aux anciens motifs qui les entraînaient au combat, les sectes religieuses en ont ajouté d'autres. Un usurpateur a eu l'idée de se convertir au méthodisme ; et les missionnaires, voyant dans son ambition un moyen de propager la foi, le soutiennent de leur influence, et le poussent à la conquête de tout l'archipel.

Voilà donc cette nation paisible divisée en deux camps : le parti chrétien et celui du diable. Le but de la guerre est de soumettre celui-ci à l'autorité du despote qui règne déjà sur l'autre, et subit la loi des missionnaires. Jusqu'à présent la législation méthodiste s'est bornée à faire monter le paréou jusqu'aux épaules, et à défendre de fumer.

Cela n'a rien de bien cruel ; mais les Amis ont pour le tabac une véritable passion ; ils en cultivent une excellente espèce, et trouvent la défense qui leur interdit d'en jouir extrêmement vexatoire. Le commodore Wilkes, un voyageur américain dont nous avons parlé dans le précédent chapitre, ayant mouillé aux îles Tonga, fut prié

par les missionnaires de prêter à leurs doctrines le concours de ses matelots. Mais le commodore, trouvant que le bon droit était du côté des diables, refusa d'intervenir, ou plutôt offrit sa méditaion pour terminer la querelle, ce dont les saints ne voulurent pas.

Quelque temps après le départ du commodore vint le capitaine Croker, officier de la marine anglaise; moins prudent que l'Américain, il prit parti pour les méthodistes, marcha contre les diables, et fut tué dans le combat, ainsi qu'un grand nombre des gens de son équipage.

A peu près à la même époque, d'autres officiers de la marine britannique étaient aux îles Fidji, et se trouvaient témoins de scènes de cannibalisme que le principe de non-intervention leur défendait de troubler.

IX

TURCOMANS.

Il n'est pas une partie du monde qui n'ait ses peuples nomades. On en trouve beaucoup en Afrique, surtout au nord de l'équateur. Les deux nouveaux continents ont plus d'une tribu errante, et il en existe encore dans certaines provinces de l'empire russe et de la Pologne.

Mais c'est en Asie que ce genre d'existence a été pratiqué sur la plus vaste échelle; c'est là seulement que nous voyons ces hordes nombreuses qui, à différentes époques, débordèrent sur les pays voisins, et poussèrent leurs conquêtes jusqu'aux rives du Danube. Vous connaissez tous les invasions des Mongols et des Tartares, commandés les uns par Tamerlan, les autres par Gengis; enfin celles des Turcs dont les descendants, malgré leur faiblesse occupent toujours le sol conquis par leurs ancêtres.

La vie pastorale a des charmes réels, surtout pour les peuples indolents dont elle satisfait les besoins sans exiger d'efforts, ou pour les races indisciplinées à qui toute loi sociale paraît un joug odieux. Ajoutons que la moitié du territoire asiatique est impropre à l'agriculture ; ce sont de vastes plaines sans arbres, sans eau, ayant tout le cachet du désert, et qui, dans leurs parties les moins arides, ne dédommageraient pas le laboureur du travail qu'elles demanderaient.

Les troupeaux eux-mêmes n'y auraient qu'une maigre subsistance s'ils étaient fixés comme les nôtres dans tel ou tel endroit; car l'herbe est loin d'avoir dans ces steppes l'abondance qui caractérise les savanes américaines ; elle y est surtout moins constante.

Il serait difficile d'établir les limites des nomades asiatiques. A vrai dire, si nous en exceptons les riches contrées de l'Indoustan et de la Chine, une petite portion de la Perse, de l'Arabie et de la Turquie, l'Asie toute entière est peuplée de tribus pastorales. Les Khanats [1] de Balk, de Boukhara, de Khiva et de Yarkand ne sont véritament que des oasis, les territoires de grandes villes alimentées par le commerce, et d'où l'on aperçoit la tente des pasteurs.

1. Provinces gouvernées par un chef appelé Khan.

La proportion des nomades, relativement à la population fixe, varie suivant les lieux ; elle excède de beaucoup cette dernière dans les endroits peu fertiles, et dans les steppes, où le sol est complétement aride, il ne se trouve plus que des hordes.

La chose est naturelle : dès que la terre est féconde, il n'est pas besoin de la quitter pour aller chercher pâture ; et l'homme qui s'attache au sol y construit une demeure fixe.

On comprend que la vie nomade, étant partout la même, ait fait naître des habitudes analogues chez tous ceux qui la pratiquent. Néanmoins, ces tribus vagabondes, qui appartiennent à des races très-diverses, et dont les plus connues sont des Mongols, des Tartares, des Turcomans, des Usbecks, des Kirghis et des Kalmoucks, offrent des caractères différents, tant au moral qu'au physique. Il en est de purement pastorales qui accueillent les étrangers avec joie ; d'autres, au contraire, sont farouches et pillardes, éloignent les voyageurs, et agissent avec dureté envers quiconque n'est pas de leur race ou de leur religion. Enfin beaucoup d'entre elles ont l'humeur sanguinaire, et ne se montrent pas moins féroces que les plus odieux sauvages des autres parties du monde.

Parmi cette dernière classe nous citerons les Turcomans, qui peuvent à bon droit être choisis comme type de ces horbes barbares.

Vous trouverez sans peine leur territoire sur la carte; mais il serait impossible de vous en tracer les frontières, car elles n'existent pas. On irait en Perse, que, dans toute la partie septentrionale, on rencontrerait des bandits turcomans, et l'on pourrait être mis à mort, ou tout au moins dévalisé par cette affreuse engeance.

Et pourtant ce n'est pas là qu'ils habitent; la Turcomanie se trouve plus au nord, entre la mer Caspienne et le Djihoun ou Amou, qui est l'Oxus des Anciens. Non pas que cette rivière soit la limite du Turkestan des géographes; celui-ci est beaucoup plus étendu, mais s'il y a des familles turcomanes de l'autre côté du fleuve, si, d'autre part, une division de la race parcourt l'Arménie, c'est entre l'Amou et la mer Caspienne que vagabondent les plus pillardes et les plus cruelles de ces tribus.

On a beaucoup discuté sur l'origine des Turcomans; c'est une question à laquelle nous ne nous arrêterons pas; quand je vous aurai dit que suivant les uns ils descendent des Tartares, suivant les autres des Mongols, ou qu'une troisième opinion les rallie aux Usbecks, je ne vous aurai pas appris grand'chose; d'autant plus que ces noms de Tartares et de Mongols n'ont pas un sens bien net, même pour ceux qui les emploient.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le Tur-

coman ressemble beaucoup au Tartare; il a les pommettes saillantes, le nez plat, les yeux obliques. Ces caractères sont d'ailleurs plus prononcés dans certaines tribus que dans les autres, et se remarquent principalement chez les femmes. Beaucoup d'hommes sont de grande taille, et ont les traits réguliers des Persans.

Peut-être serait-il plus sage de voir dans ces tribus un mélange de plusieurs races; dans tous les cas on y observe, comme partout, des figures très-variées, et des nuances de peau très-diverses, bien que toujours dans les tons bruns.

Ainsi que la plupart des costumes orientaux, celui des Turcomans est riche et pittoresque. Les pauvres n'ont, il est vrai, qu'une sorte de chemise en laine, avec un pantalon de même étoffe; quelques-uns remplacent cette chemise par une espèce de robe de chambre en poil de chameau, qui n'est pas plus élégante; mais les pauvres s'habillent comme ils peuvent et ne règlent pas la mode.

Le véritable costume, celui des classes opulentes, est composé d'un *baronni*, vêtement qui descend au-dessous du genou, et qui, boutonné sur la poitrine, est ouvert dans sa partie inférieure; il laisse voir une large culotte; et s'égaye par une ceinture de couleur tranchante. D'une belle étoffe en soie et coton, rayée ou quadrillée de rouge, de

bleu, de violet ou de vert, le baronni est toujours d'un grand effet.

On y ajoute pour coiffure un bonnet, qui présente un cône tronqué; il est en agneau d'Astracan, et se porte rouge, gris ou noir. Ce bonnet est souvent remplacé par une espèce de casque ouaté et piqué; mais c'est plutôt la coiffure des Kourdes chez qui elle est d'un usage universel.

Enfin une grande houppelande en laine, ou en camelot, pourvue de grandes manches attachées au poignet, se jette sur le baronni, et se croise sur la poitrine; ce pardessus, qui s'appelle *joubba*, est essentiellement nécessaire.

Quant à la toilette des femmes, elle se distingue par une coiffure exceptionnelle : c'est tout un édifice. Recouverte d'étoffe, montée sur une carcasse en bois, cette coiffure présente un large fond carré, comme celui d'un shako ; elle se place très-en arrière, et l'on y jette en guise de voile, un mouchoir de soie aux vives couleurs, qui vient masquer la bouche et retombe sur la poitrine.

Le devant de ce monstrueux bonnet est décoré de pendeloques en or et en argent, de clochettes, de rangées de sequins, et de boutons, de grelots, de chaînes, de cœurs sertis de pierres précieuses, en un mot d'une foule d'ornements qui semblent plutôt appartenir aux harnais d'un cheval qu'à la

parure d'une femme. Celles qui n'ont pas le moyen de se procurer un pareil bonnet, se drapent sur la tête un morceau d'étoffe qui prend assez bien la forme de l'édifice regretté, et sur lequel se jette un mouchôir qui voile le bas de la figure.

Les cheveux sont divisés de manière à former quatre nattes, deux de chaque côté : l'une retombant sur la poitrine, l'autre derrière l'épaule ; et toutes les quatre sont ornées d'une profusion de bijoux, soit en or, en cornaline, en pierres plus ou moins rares, suivant la fortune et la position de celle qui les porte.

Le reste du costume est formé d'une ample tunique descendant jusqu'aux pieds, ouverte sur la poitrine, mais boutonnée sous le menton ; la couleur en est toujours voyante, et la soie en est souvent la matière. Sous cette tunique, on porte un large pantalon, et quelquefois une chemise de même étoffe. En hiver ces dames ajoutent à leur costume un pardessus de la même forme que celui de l'autre sexe, mais d'un tissu rayé de soie et coton, au lieu d'être en laine.

Hommes et femmes ont en général des babouches pareilles à celles des Persans.

J'oubliais de vous dire que les premiers s'entourent la jambe d'un bandage, faisant l'office de guêtres et qu'ils mettent des chaussons de cuir dans leurs babouches.

La tente, ou plutôt la maison portative des Turcomans diffère de tout ce que l'on connaît en ce genre. Elle est composée d'un treillage, dont les lattes d'environ trois centimètres de large, sur une épaisseur de dix-huit millimètres, se croisent à angle droit, bien qu'elles décrivent une diagonale (au lieu d'être clouées, c'est une lanière de peau qui les retient à leur place). Il résulte de leur ensemble un châssis, dont les pièces diverses peuvent se rétrécir ou s'allonger, comme ces parquets où l'on plante de petits soldats qu'on fait avancer en colonne, ou qu'on forme en carré, suivant qu'on rapproche ou qu'on écarte les branches du joujou. Ce châssis, lorsqu'il est déployé, entoure un espace de quinze à dix-huit mètres de circonférence, et forme la carcasse de la muraille; de sa partie supérieure s'élèvent de grandes perches, qui, se rapprochant par leur extrémité, constituent la charpente. On recouvre le tout d'un épais tissu noir, fait en poil de chameau, et qui s'appelle *numud;* un second treillage en bois léger, dont cette fois les brins sont perpendiculaires, se pose sur le numud, et consolide l'édifice.

En haut de la toiture est un large espace découvert qui permet à la fumée de sortir, et au jour de pénétrer; s'il fait froid, ou s'il vient à pleuvoir, on ferme cette issue au moyen d'un rideau;

en cas de tempête, l'édifice est étayé au moyen d'une forte perche.

Dans la plupart des familles, l'aire de la tente n'est couverte que dans les grandes occasions mais chez les personnes riches elle est toujours revêtue d'un numud coupé en fer à cheval. Le foyer est au centre, et l'espace dégarni qui se trouve aux deux bouts forme une espèce d'antichambre où s'asseyent les gens du commun et ceux qui ne veulent pas se déchausser ; dans l'autre partie sont au contraire plusieurs morceaux de numud, formant coussin, et où prennent place les hôtes de distinction.

Quand il y a des femmes sous la tente, celle-ci est divisée par des claies en roseaux, de manière à leur former une chambre à part. Les familles riches leur consacrent des tentes séparées.

Des sacs en velours de laine, à riche dessin, renferment tout ce que nous mettons dans nos armoires : objets de toilette ou de consommation, ouvrage, matière première, etc., et sont accrochés aux perches de la toiture, ainsi que les sabres, les lances, les arcs, les flèches, les outils, les pipes, les ustensiles de ménage. Dans quelques tribus ces derniers se font en bois ; dans les autres ils sont en terre ou en métal.

On voit souvent sur la noire couverture des tentes de grosses mottes de lait caillé, placées là

pour sécher; plus tard, quand le besoin s'en fera sentir, on en brisera un fragment qui, mêlé avec de l'eau, composera un breuvage acidulé fort agréable, et qui pourra devenir la base d'une liqueur enivrante que l'on appelle *koumis*.

En général, le camp de la tribu est disposé de manière à former un carré, ou tout au moins une rue spacieuse dont les tentes se regardent, comme les maisons d'une ville; et près de l'ouverture qui sert de porte à chacune d'elles, sont des groupes pittoresques où les uns fument, tandis que les autres se livrent à quelque ouvrage domestique. Une palissade entoure les plus riches de ces bourgades volantes, et protége les bestiaux contre les petits voleurs.

Mais à quoi s'occupent les Turcomans? ils ne fument pas toujours?

Assurément non; ils ont leurs troupeaux à garder et à traire, surtout à changer de place. En quelques semaines, parfois en quelques jours, l'herbe qui environne le camp est tondue; il faut partir, lever les tentes, charger les bagages, dresser de nouveau les habitations, faire le beurre, le caillé, le koumis; soigner les chevaux, les chameaux; filer le poil et la laine, faire les cordes, entretenir les armes, tisser le numud, tresser les nattes, fabriquer divers ustensiles, et confectionner les habits dont l'étoffe s'achète au dehors,

ainsi que les bijoux et tout ce qui est d'ornement. Enfin le pillage est l'une des occupations normales de la tribu, et demande quelques soins préparatoires, tels que l'entraînement des chevaux.

Ceux-ci forment la portion la plus précieuse de l'avoir des Turcomans, celle du moins à laquelle ils attachent le plus de valeur. La race en est célèbre dans toute l'Asie orientale, comme le sont les chevaux arabes dans les provinces de l'Ouest. On ne peut pas dire qu'elle soit belle; mais les Turcomans préfèrent le fond à la forme, et il n'existe pas de chevaux plus rapides et plus robustes que les leurs.

De la taille d'un cheval anglais ordinaire, celui de race turcomane est plus long et paraît décousu; il a les jambes hautes, décharnées, l'encolure grêle, la tête lourde, le coffre étroit. A vrai dire, l'embonpoint fait disparaître ces défauts qui tiennent à sa maigreur; mais il est rare qu'on lui permette d'engraisser. Huit ou dix jours avant de se mettre en campagne, on le charge des vivres qu'il devra porter; son maître le monte et le fait courir pendant un nombre d'heures qui va toujours croissant; à mesure que la course allonge, sa provende diminue. On l'accable en outre pendant la nuit d'une pile de couvertures qui lui fait suer jusqu'à son dernier atome de graisse; et, quand, sur le garrot et les hanches, ses muscles

ont acquis, suivant l'expression turcomane, la fermeté du marbre, il est prêt pour le service qu'on veut en obtenir. Sa vigueur est alors incroyable; quelle que soit la durée de l'expédition, il soutiendra sans faiblir des marches de cent à cent soixante kilomètres par jour, fera des temps de galop de soixante à quatre-vingts kilomètres, et cela au milieu de privations réelles.

Ce n'est pas seulement par leur rapidité et leur fond que ces chevaux servent leur maître; ils prennent une part effective à la lutte, soit en lançant des ruades contre l'ennemi, soit en saisissant avec les dents l'homme ou l'animal qui se trouve devant eux. Cette pratique, à laquelle on a eu soin de les dresser, et qui est avantageuse pour le combat, la chasse ou le pillage, a néanmoins l'inconvénient de les rendre fort vicieux.

Outre les chevaux de prix, il y a chez les Turcomans une race de grands poneys, bien râblés, qui portent le nom d'*yabous*, et qui, bien moins chers que les bêtes fines, sont à la portée des petites bourses, par conséquent beaucoup plus nombreux que les autres.

Comme bêtes de somme, la tribu a des chameaux dont elle possède trois espèces : le dromadaire, qui n'a qu'une bosse, et qui est le plus rapide des trois, mais aussi le moins fort; le chameau commun, à deux bosses, qui porte aisément

des charges de six à sept cents livres; enfin une sorte de mulet, issu des deux races précédentes, et qui est à la fois plus vigoureux et plus doux que ses parents. Moins haut que ceux-ci relativement à sa grosseur, il a les jambes osseuses, un poil épais, variant du gris au brun, quelquefois presque noir, et qui, ébouriffé sur les hanches, les épaules, le cou et le sommet de la tête, lui donne un aspect fantastique. Le pauvre animal n'en est pas moins précieux; il est sobre, infatigable, et porte jusqu'à cinq cents kilogrammes.

Aux chameaux, aux poneys, aux chevaux, aux bœufs et aux vaches de la tribu, se joignent de nombreux moutons, dont la queue est énorme. Destinés à vivre au désert, où ils sont exposés à des jeûnes plus ou moins fréquents, ces moutons, lorsque l'herbe est abondante, emmagasinent dans cet appendice une provision de graisse qui les nourrit dans les jours de disette; bref, cette queue volumineuse est, comme la bosse du chameau, un vrai garde-manger.

Avec des troupeaux il faut bien avoir des chiens; aussi les Turcomans en ont-ils de plusieurs espèces: grands chiens de garde qui veillent à la fois sur le bétail et sur les tentes, et défendent bêtes et gens contre les attaques des pillards; chiens à poil ras, demi-pointeurs, demi-limiers (car ces nomades aiment la chasse), et des lévriers à long

poil, d'une vitesse prodigieuse, qui forcent le lièvre et l'antilope.

Les gens riches ont encore un autre auxiliaire qui leur vient des Persans, un faucon nommé *gourk*, dont ils se servent non-seulement pour chasser la perdrix et l'outarde, mais les antilopes et les ânes sauvages, qui abondent dans les plaines de la Turcomanie.

Est-il possible, direz-vous, qu'un oiseau de taille médiocre puisse capturer un aussi gros animal? Rien n'est plus vrai cependant, et vous allez le comprendre. Le gourk est dressé à fondre sur la tête de l'âne et à s'y accrocher de ses terribles serres, juste entre les deux yeux; une fois cramponné de la sorte, il aveugle l'âne en battant des ailes avec force, et le malheureux quadrupède, qui ne sait plus où aller, tombe sous les flèches ou sous la lance du chasseur.

Les Turcomans vont même jusqu'à tuer le sanglier, mais cette fois avec une aide plus puissante; leurs flèches auraient peu de prise sur le cuir de cet animal, qui n'est rien moins que le sanglier d'Hircanie.

Vous pensez bien qu'un aussi bon cavalier ne chasse pas autrement qu'à cheval. Notre homme part donc avec ses chiens, les suit au galop dans tous leurs détours, et au moment où la bête se trouve acculée par la meute, il fait faire volte-face



Gazelle forcée par le gourk.

à sa monture, qui, d'une ruade bien appliquée, abat l'animal, et souvent le tue du coup.

Ceci nous ramène à ces expéditions où le Turcoman trouve chez son cheval un si puissant allié. Meurtre et rapine que ces razzias, dont cependant il s'honore! ses occupations pastorales ne sont pour lui que secondaires. Elles lui assurent l'existence, la nourriture et l'abri; mais il a d'autres besoins; il veut augmenter son troupeau, avoir de riches harnais pour son cheval, des bijoux, des étoffes, des ornements coûteux, pour sa toilette et celle de ses femmes; et pour lui des mousquets, des dagues, des pistolets, surtout des sabres et des lances.

Donc, tous les hommes se rassemblent; si l'expédition est lointaine ou dangereuse, plusieurs tribus se réunissent, et la bande compte parfois un millier d'individus.

Où vont-ils? demandez-vous. Cela dépend de l'ennemi actuel; car à la soif du pillage se mêle presque toujours un sentiment de haine. En général, c'est vers la Perse qu'ils se dirigent, surtout vers le Korassan : les villes et les villages y sont habités par des gens faciles à dépouiller, et l'on y rencontre souvent de riches caravanes, allant de Téhéran à Mushed, à Balk, à Hérat, à Bokhara ou à Kélat.

Tout remplis de votre histoire ancienne, vous

ne comprenez pas que la Perse, une nation si puissante, permette à ces bandits de dévaster ses villages et de piller ses marchands. Mais les jours de gloire sont passés pour la Perse; l'ordre y est à peine maintenu dans les provinces du centre, et c'est à qui en menacera les frontières. Déjà les khans tartares portent plus loin leur convoitise, et jettent un regard d'envie sur le trône de Nadir-Shah. Ceci explique la préférence des Turcomans pour ces provinces. Rien pourtant ne serait plus facile que de leur résister, car ils sont loin d'être braves. Leur passage a plutôt le caractère de la fuite que celui de l'invasion; ils fondent sur la campagne; tous les bourgs se sont palissadés, et le cultivateur s'est fortifié au milieu de ses champs. A la première alerte chacun se retire derrière ses murs, prend ses armes, et, l'œil au guet, se prépare à la résistance.

Mais il n'y a pas d'attaque; le flot passe hors de la portée des balles, entraînant dans sa course les troupeaux qu'on n'a pas pu faire rentrer, et les hommes qu'il surprend dans la plaine. Pour que les Turcomans s'approchent d'un fort et se décident à l'assaillir, il faut que la part du butin soit bien large et le succès bien assuré. C'est alors un affreux carnage : pas de quartiers pour ces chiens, ces odieux *Kouzzilbashes*, comme ils nomment les Persans. Quiconque leur résiste est mis à mort, et



Il faut courir aussi vite que le cheval ou tomber sur le chemin. (Page 211).



souvent avec torture; le reste est fait prisonnier. Tous les captifs ont les mains attachées derrière le dos; une corde leur est passée autour du cou et va se nouer à la queue du cheval des ravisseurs. L'opération terminée, on se met en marche; il faut courir aussi vite que le cheval, ou tomber sur le chemin, dont les cailloux, les épines, les rochers vous mettront en lambeaux. Sous l'impression de cette atroce perspective les malheureux font des efforts inouïs et se précipitent d'eux-mêmes vers l'esclavage.

La nuit vient, on s'arrête, les captifs ont les pieds garrottés, et sont recouverts d'un numud. Ne croyez pas que ce soit pour les préserver du froid: c'est tout bonnement pour qu'ils ne puissent pas s'échapper; deux hommes s'étendront sur les deux bouts de la couverture qui les dépasse; et les ravisseurs pourront dormir tranquilles.

A son arrivée au camp, le prisonnier sait bientôt ce qu'il va devenir; son maître a besoin d'un nouveau sabre, d'un habit neuf, d'un chameau ou d'un bijou; il conduira son esclave au marché le plus voisin, et l'échangera contre l'objet qu'il désire.

Si encore c'était un fait exceptionnel! mais il se reproduit tous les jours; au point que sur les trois cent mille sujets du khan de Khiva, près de la moi-

tié sont des esclaves qui ont été vendus par les Turcomans.

L'organisation politique de ces nomades, à la fois bandits et pasteurs, est la même que celle des Bédouins, c'est-à-dire le patriarcat: une tribu peu nombreuse, composée de quelques familles, presque toujours alliées, et soumise à l'autorité d'un chef que les Arabes appellent cheik.

En fait de religion, ils professent le mahométisme, et appartiennent à la secte des sunnites, la plus féroce de tout l'islam. Les Persans, au contraire, ont choisi les doctrines beaucoup plus douces des chiites; et cela justifie, aux yeux des Turcomans, toutes les horreurs dont ils les rendent victimes.

Somme toute, on peut dire que, malgré leurs habits de soie, ces nomades sont de véritables sauvages.



X

OTTOMACS OU MANGEURS DE TERRE.

Sur les bords de l'Orénoque, un peu en amont du second détour que ce fleuve décrit vers l'est, demeurent des sauvages qu'on appelle Ottomacs. Ce sont des hommes vigoureux, bien musclés, bien membrés, mais fort laids, et qui généralement ont un air farouche et vindicatif.

Il est facile de décrire leur costume, car il se borne pour les deux sexes à un *gouayouco*, ruban de huit à dix centimètres de large, qui, soit en coton, soit en écorce, fait simplement le tour de la taille.

Leur véritable habit est une couche de peinture, à laquelle ils apportent les mêmes soins qu'à une élégante à sa toilette. Ne me parlez pas du temps qu'une beauté sur le retour peut mettre à se farder pour le bal, ou de celui qu'un petit-maître accorde à sa cravate; c'est une plaisanterie en

comparaison de ce qu'exige la parure d'un monsieur ou d'une dame ottomac. Souvent la majeure partie de la journée y passe; et notez bien qu'il ne s'agit pas d'un tatouage qui doit durer toujours; mais d'un costume fragile, qui sera gâté, sinon détruit par la première averse. Ajoutez à cela qu'on n'en trouve pas la matière dans le pays, ou du moins qu'elle y est rare, par conséquent dispendieuse, et qu'il faut plusieurs jours de travail pour acheter les éléments d'un simple cotillon. Aussi l'habillement complet ne se porte-t-il que dans les grandes circonstances; pour tous les jours on se contente d'un voile et d'un chapeau, c'est-à-dire de se peindre la face et les cheveux.

Quant à la grande tenue, elle se compose d'abord d'une couche d'anotto, substance qui provient des fruits pulpeux du *bixa orellana.* Sur ce fond, qui est rouge, on tire des raies noires, formant un quadrillage, et l'on fait un gros pois au centre des carrés ou des losanges. Cette peinture noire, appelée *carouto*, est fournie par le *genipa americana.*

Celui qui est assez riche pour se procurer un peu de *chica* (un rouge de laque superbe, extrait d'un bignonia), éprouve la satisfaction d'un dandy qui se trouve à la tête d'une garde-robe exceptionnelle; et s'il peut y ajouter une calebasse d'huile de tortue, pour en pommader ses longs

cheveux, il se regardera comme le mieux mis du monde. Mais le chica est l'un des ingrédients les plus chers de cette toilette, et il est rare qu'on l'emploie.

L'ottomac se donne beaucoup moins de peine pour son logis que pour sa parure; il ne se fait pas de maison. Une simple cabane en tige de bambous, recouverte avec des feuilles de palmier, l'abrite du soleil et de la pluie.

Du reste il appartient à ces tribus vagabondes que les Espagnols ont appelées *andantès*, ou errantes, ce qui vient probablement de la nature des lieux qu'il habite. Ce n'est pas dans la forêt, où abondent les noix du juvia, les fruits succulents de certains palmiers, que se trouvent les Ottomacs; ils vivent dans les savanes qui bordent certaines parties de l'Orénoque; et l'inondation les contraint chaque année à changer de résidence.

N'ayant pas de séjour fixe, ils ne cultivent pas la terre; d'où il résulte que la pêche, ou plutôt la chasse, car ils tuent le poisson à coups de flèche, constitue leur principale ressource.

Leurs armes se composent de l'arc, de la lance, et de divers engins à l'usage des pêcheurs, surtout du harpon dont ils se servent pour tuer les grands animaux qui fréquentent leur rivière.

Parmi ceux-ci le plus important est sans contre-

dit le *manate*, que vous connaissez peut-être sous le nom de *lamantin*. Ce mammifère aquatique, sur lequel on a écrit tant de fables, est très-commun à l'embouchure des grands fleuves de l'Amérique tropicale, dont il broute les herbages.

On a cru voir dans le manate un de ces tritons dont les anciens nous ont donné le portrait, et l'on a créé pour lui une famille de sirénées. Enfin on lui a trouvé de la ressemblance avec divers quadrupèdes; et tandis que certains Portugais le qualifiaient de *poisson-femme*, les autres le nommaient *poisson-bœuf*, et les Espagnols *vache-marine*.

Le fait est que ce n'est ni un poisson, ni une vache, ni un sphinx; mais tout bonnement un cétacé herbivore, qui habite la portion équatoriale de l'Océan Américain, où il se tient à l'embouchure des grands fleuves qu'il remonte à une assez grande distance. Les savants ont pensé qu'on l'avait appelé *manati*, du substantif espagnol *mano*, qui veut dire main, parce que ses membres antérieurs se terminent par une nageoire, ayant en effet de la ressemblance avec une main enfermée dans une mitaine; cette nageoire a cinq doigts composés de trois phalanges, et se termine par trois ou quatre ongles plats, le pouce n'en ayant jamais, et le petit doigt n'en ayant pas toujours.

Mais le lamantin s'appelait manati bien avant

qu'on eût découvert l'Amérique; et en supposant que les Espagnols aient voulu lui donner un nom qui rappelât cette qualité de *manifère*, ils l'auraient appelé, suivant le génie de leur langue, *manon* ou *manudo*, comme le fait remarquer M. de Humboldt.

D'après les Indiens, pêcheurs de manatis, l'Amazone, et ses nombreux tributaires, en renfermeraient trois espèces, qui diffèrent non-seulement par la taille, mais encore par la nuance de la peau, et la forme de la queue et des nageoires.

Le manati de l'Orénoque a généralement de trois à quatre mètres de longueur, et pèse quatre cents kilogrammes; il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grands et de beaucoup plus lourds. M. de Humbold parle d'un lamantin de quatre mille kilos, et M. d'Orbigny en mentionne un de l'Amazone qui aurait eu six mètres, dimension qu'atteignent souvent les manatis de Cuba et de Saint-Domingue.

Le corps de ces animaux est oblong et se termine par une nageoire simple, qui est horizontale comme la queue des oiseaux; il est entièrement dépourvu des membres postérieurs que l'on trouve chez les phoques, et porte au-dessous des épaules les deux mains dont nous avons parlé, ainsi que les mamelles qui caractérisent les cétacés.

La tête, que l'on a comparée à celle d'un bœuf,

et qui n'y ressemble guère, est légèrement conique ; elle se termine par un museau charnu, dont la lèvre d'en haut se projette en avant de l'inférieure, et possède, comme la trompe de l'éléphant, un tact d'une exquise délicatesse. De grands poils roides surmontent la bouche ; c'est probablement cett moustache qui a fait trouver aux manatis quelque chose d'humain par des observateurs superficiels[1].

La bouche est peu fendue, les narines sont minuscules, les yeux fort petits, et le conduit auriculaire n'est qu'un tout petit trou, sans oreille extérieure.

La peau est nue et ressemble à de la gomme élastique ; elle est d'un gris de plomb sur le dos, quelquefois tachetée de rose sur l'abdomen, quelquefois d'un blanc jaunâtre, et dans certaines parties a jusqu'à cinq centimètres d'épaisseur. Sous cette peau est une couche, également de quatre à cinq centimètres, d'un lard très-pur, que l'on fait fondre, et qui donne un produit bien supérieur à l'huile des cétacés piscivores. Cette couche de graisse recouvre à son tour une chair excellente, qui suivant les uns a le goût du

1. Nous ferons observer que c'est aux sirènes, créatures féminines, que le lamantin et les phoques ont été comparés, et que la moustache n'est pas ordinairement ce qui caractérise les femmes. (*Note du traducteur.*)

bœuf ou du veau, et suivant les autres celui du porc.

Enfin ce grand corps renferme, entre autres organes, des poumons d'un volume énorme (ils ont parfois plus d'un mètre), et qui, excessivement poreux, emmagasinent une quantité d'air suffisante pour que le manati puisse rester longtemps au fond de l'eau, dont nous avons dit qu'il paissait l'herbe, sa nourriture exclusive.

On comprend qu'un animal dont la graisse et la chair se mangent, dont le cuir est exceptionnellement fort, et qui avec cela est peu farouche, soit extrêmement recherché; aussi les Indiens font-ils une chasse active aux manatis, surtout les Ottomacs, et les Guamos que l'on regarde comme étant de la famille.

Lorsque la guerre ne les a pas dispersés, les lamantins, qui ont l'humeur sociable, forment de grands troupeaux : à l'avant-garde sont les mâles, ensuite les jeunes, puis les femelles qui terminent le cortége[1].

C'est ainsi qu'ils remontent les rivières. Lorsque celles-ci débordent, ils se répandent dans les

1. Rien n'égale l'affection et le dévouement que le père et la mère ont l'un pour l'autre, et surtout pour leur petit; le pêcheur ne l'ignore pas, et cherche d'abord à tuer la femelle, sachant bien que le mâle viendra pour la défendre, et que le jeune se fera tuer avec eux.

marais et dans les lacs du voisinage, dont le fond herbacé leur offre une ample pâture. Mais s'ils n'ont pas eu la prévoyance de rentrer à propos dans le lit du fleuve, la retraite leur est coupée lorsque les eaux se retirent, et c'est alors que les Ottomacs se disposent à les prendre.

Quelquefois toute la tribu se réunit, rassemble ses canots qui forment une flottille; et la pêche se fait sous les yeux de tous. On élève les échafaudages pour y faire sécher le cuir et la chair, et l'on dépose sur le sol les grands vases destinés à recevoir l'huile.

Arrivent les petits marchands d'Angusture, et des autres ports du bas Orénoque; ils sont chargés des articles en vogue, surtout des précieuses couleurs qui tiennent lieu de soieries à l'Ottomac, et pour lesquelles celui-ci donnera le cuir, le lard et la viande boucanée de ses lamantins. Pas besoin de dire que c'est une époque de fête pour la tribu, comme l'est en Europe celle des vendanges.

Il arrive aussi à l'Ottomac de pêcher isolément. La saison est favorable, l'heure est propice, il monte dans sa pirogue et se met en quête d'un manati. Au bout de quelques instants, il aperçoit la bête qui se repose à la surface de l'eau; il rame avec la plus grande précaution, car malgré la petitesse de ses yeux et de ses oreilles, le lamantin a la vue et l'ouïe très-fines, et à la moin-

dre alarme a bientôt disparu. Mais le canot approche sans bruit; l'Ottomac, se voyant à belle portée, jette son harpon, qui s'enfonce dans le cuir de l'animal. A ce harpon est une corde, munie d'un flotteur qui indique où va la bête, car vous pensez bien qu'elle a pris la fuite.

L'Ottomac suit le flotteur, ressaisit la corde qu'il a lâchée, se rapproche du lamantin, le frappe de sa lance, le fait échouer sur la rive, et l'achève en lui introduisant une cheville dans les narines.

Il faut maintenant porter la proie au logis; vous savez qu'elle est lourde; il serait difficile de la remorquer, surtout contre le courant. Le meilleur moyen est de mettre la bête dans la pirogue; mais comment s'y prendre pour soulever un poids pareil, et le faire passer par-dessus le bord du canot? celui-ci d'ailleurs est mobile, et fuirait devant la moindre pression.

L'Ottomac saura pourtant y parvenir; il a pour cela un moyen que vous ne devineriez pas, et qui prouve son ingéniosité. Au lieu de faire passer le lamantin par-dessus la pirogue, il coule cette dernière sous le manati, en l'emplissant d'eau juste à point; la vide ensuite avec sa calebasse, transformée en écope; et, son fardeau bien ajusté, il se dirige vers l'endroit où est campée la tribu. Là, il trouve de l'assistance pour décharger la

bête, qui toutefois n'est pas transportée à son propre domicile ; car chez les Ottomacs on est francs communistes : les produits de la chasse et de la pêche de chacun sont propriété publique. Le chef de la tribu, assis devant sa cabane, reçoit tout ce qui s'apporte, et en fait la distribution à chaque père de famille, d'après le nombre de bouches que celui-ci doit nourrir.

Ce n'est pas seulement la pêche des manatis qui fait régner l'abondance parmi les Ottomacs ; ils ont la chasse aux tortues, qui, malgré leur armure, sont néanmoins tuées à coups de flèche ; puis la récolte des œufs de ces chélidiens, véritable manne qui donnera de l'huile à profusion, huile parfaite où petilleront les tranches du manati ; huile fine dont on s'inondera les cheveux et le corps, et dont il restera une quantité suffisante pour en acheter des harpons, des haches, des couteaux, du rouge, du noir, et peut-être du chica, cette ambition des élégants. La récolte des œufs est donc une nouvelle source de jouissances.

Nous avons parlé ailleurs de la ponte miraculeuse des tortues, nous ne reviendrons pas sur les détails que nous en avons donnés [1].

Nous rappellerons seulement que vers le mois

1. Voir *les Exilés dans la forêt*, chap, XLIII.

de mars, toutes les tortues de l'Orénoque et de ses affluents, celles du moins de la grande espèce, connues sous le nom d'*arau*, et pesant cinquante kilogrammes, se rassemblent sur trois ou quatre points, toujours les mêmes, où elles arrivent par centaines de mille.

Ces trois ou quatre stations, placées au bord du fleuve, entre les cataractes et le confluent de l'Apure, sont de grandes plages sablonneuses de quinze à seize cents mètres de longueur sur trente mètres de large. Celle que fréquentent les Ottomacs est dans une île située à l'embouchure de l'Ourouna.

Donc au printemps, un peu plus tôt, un peu plus tard, cela dépend de la durée de l'inondation, on peut voir, en face de l'endroit qu'elles ont choisi, toutes les tortues qui, la tête hors de l'eau, inspectent les lieux d'un air défiant. Elles ont, il est vrai, mille motifs d'inquiétude; le jaguar est prêt à saisir la première qui mettra le pied sur la rive, ou à gober ses œufs; l'alligator n'en est pas moins friand; des grues blanches nommées garzas, et les zamuros qui sont des vautours noirs, aiment également l'œuf à la coque. Enfin, çà et là, des Indiens postés en sentinelles avertissent les pirogues de s'éloigner pour ne pas effrayer les tortues, qui pourraient aller pondre ailleurs.

Il faut cependant en finir; le moment est venu de confier ses œufs à la rive. On attend le soir pour éviter l'œil des ennemis; le soleil se couche, les vautours s'endorment, la légion de tortues rampe sur la grève; chacune d'elles creuse un trou d'un mètre environ de diamètre, sur une profondeur égale, y dépose de cinquante à cent œufs, et les recouvre de sable, qu'elle bat avec soin. La foule est tellement serrée que beaucoup de tortues n'ont pas de place et pondent dans les nids des autres; les carapaces se heurtent, parfois les œufs s'écrasent; il arrive des retardataires, le jour paraît, elles n'en creusent pas moins leurs trous avec ardeur. Mais les Indiens sont là, ils retournent ces *folles*, ainsi qu'ils les appellent; une fois sur le dos, elles ne peuvent pas s'enfuir, et on les tue sans difficulté.

Dès que les pondeuses ont regagné le fleuve, les Indiens procèdent à la récolte. On estime l'espace que peuvent occuper les nids, on le divise en autant de portions qu'il y a de tribus présentes; et chacune d'elles, travaillant en commun, exploite la part qui lui est dévolue. Tous les nids étant découverts, les œufs sont recueillis dans des paniers et portés dans des auges, quelquefois dans les pirogues que l'on a traînées sur la rive. Quand les auges ou les pirogues sont pleines, les œufs qu'elles renferment sont écrasés, puis bat-

tus comme si on voulait en faire une omelette; on y ajoute de l'eau, et ce mélange est versé dans de grands chaudrons qui sont placés sur le feu. L'ébullition commence; la graisse, qui dans les œufs de tortue remplace la matière que nous nommons le blanc d'œuf, surnage peu à peu, on l'enlève à mesure qu'elle monte et on la met dans de grandes jarres de terre que fournissent les marchands.

L'opération dure à peu près quinze jours; c'est pendant tout ce temps-là un mouvement incroyable; tandis que les marmites bouillotent, que les Indiens écument ou fouettent l'omelette, que les marchands font remplir leurs jarres, de petites tortues larges comme une pièce de cinq francs émergent du sable où le soleil les a couvées (car il est impossible de ne pas y laisser d'œufs), et deviennent la proie des gamins qui, se précipitant sur elles, les croquent avec délices. Les vautours, les grues, les petits alligators prennent part à cette croquade; et cependant il reste encore assez d'araus pour que l'année suivante il y ait un million de pondeuses sur les bords de l'Orénoque.

C'est la bonne saison pour l'Ottomac; le poisson alterne avec les grillades de lamantin, le bifteck de tortue, et les tranches de queue d'alligator. Les vivres sont tellement abondants qu'ils semblent ne

devoir jamais s'épuiser. Les colporteurs déploient leurs marchandises, ils ont gardé pour la fin ce qu'ils avaient de plus séduisant; c'est d'une cherté exorbitante; mais l'huile est si copieuse! L'acheteur se laisse tenter, le marchand remplit ses cruches, et l'Ottomac ne rapporte chez lui qu'une bien petite provision de beurre et de viande.

Il se rejette sur l'alligator, dont la chair musquée est détestable; beaucoup d'Indiens la dédaignent, mais l'Ottomac n'est pas délicat; d'ailleurs les eaux grandissent, l'inondation commence, la pêche est de plus en plus difficile. Arrive le jour où les eaux atteignent leur maximum, et où il n'y a même plus d'alligator. Il faut cependant manger, avoir quelque chose dans l'estomac; et notre homme en est réduit à tromper sa faim avec une terre onctueuse, dont il avale un demi-kilo par jour; non pas que ce soit une substance nourrissante, mais elle calme l'appétit; l'Ottomac d'ailleurs ne paraît pas en souffrir; il est au contraire l'un des Indiens les mieux portants.

Ce singulier comestible, nommé *poya* par ses consommateurs, est une argile particulière. Elle se trouve au bord des eaux du pays des Ottomacs, est douce au toucher, et ressemble à du mastic; elle est d'un gris jaunâtre, et devient rouge quand on la fait cuire, ce qui est une preuve qu'elle contient de l'oxyde de fer. On a dit pendant longtemps

qu'on y ajoutait de l'huile de tortue et de la cassave; personne ne voulait croire qu'un morceau d'argile pût être mangé tout sec. Mais Vauquelin en a fait l'analyse, et n'y a trouvé que de la terre, contenant de la silice, et trois ou quatre pour cent de chaux.

Les Ottomacs en composent des boules de plusieurs pouces de diamètre, qu'ils font légèrement durcir au feu, et dont ils forment des pyramides pareilles aux tas de boulets qu'on voit dans un arsenal. Lorsqu'ils veulent manger de cette terre, ils l'amolissent avec un peu d'eau, en râpent la quantité suffisante pour un repas, et remettent la boule à sa place. Apparemment qu'ils s'arrangent de cette argile, puisqu'ils continuent d'en faire usage quand la disette a cessé.

Du reste les Ottomacs ne sont pas les seuls qui mangent de la terre, bien que ce soit eux qui en consomment le plus; on retrouve cette coutume chez les sauvages de la Nouvelle-Calédonie et de l'archipel Indien; elle n'est pas rare en Afrique, et se rencontre sur les bords de la rivière de Mackensie.

Aux plaisirs de la toilette et de la table que se donnent les Ottomacs, pendant leur abondance, ils joignent le tort de s'enivrer. La liqueur dont ils font usage est extraite du maïs ou de la racine de manioc; mais leur ivresse est plus souvent pro-

duite par le niopo, cette poudre de feuilles de mimosa à laquelle on ajoute un peu de chaux tirée de la coquille d'un gros limaçon, et que prisent les Mondroucous avec tant de cérémonie.

L'Ottomac a l'ivresse mauvaise; qu'elle soit produite par l'eau-de-vie ou par le niopo, elle le rend querelleur, et va jusqu'à lui faire trouer l'habit, c'est-à-dire la peau de son voisin. Si le malheur veut qu'il ait quelque rival, c'est alors qu'il montre sa colère, et il n'est pas rare que l'affaire se termine par la mort de l'un des combattants, quelquefois de tous les deux. Ce n'est pourtant pas à l'épée ni au pistolet qu'ils se battent; les couteaux et les massues ne figurent pas même dans ces duels? une simple égratignure suffit pour tuer les deux champions. Il est vrai que chacun des adversaires avait l'ongle barbouillé de curare, qui, chez les Ottomacs, est d'une force toute spéciale.

Puissiez-vous ne jamais tomber sous la griffe de ces ivrognes!

XI

INDIENS COMANCHES.

Vous savez tous qu'à l'époque où l'Amérique fut découverte on n'y trouva pas un seul cheval. Des os fossiles appartenant à ce noble quadrupède ont bien prouvé qu'il y existait jadis; mais il en avait disparu lorsqu'y arriva Christophe Colomb. Aujourd'hui, non-seulement le cheval y est commun à l'état domestique, mais il parcourt à l'état sauvage les immenses plaines des deux continents américains. Bien que toutes les races connues en Europe soient représentées dans le nouveau monde, la plupart des chevaux qu'on y rencontre appartiennent à deux espèces bien tranchées; on ne voit guère que le cheval anglais dans toute la partie boisée des États de l'Union, tandis que le cheval andalous, beaucoup plus petit, mais non moins précieux, est répandu dans toute l'Amérique espagnole. C'est lui qui s'est multiplié d'une manière si prodigieuse, et

dont les bandes sauvages couvrent les prairies et les pampas. Il faut qu'il ait trouvé dans ces immenses savanes un milieu qui convenait bien à sa nature; car peu de temps après la conquête qui l'introduisit en Amérique, nous le voyons fuir la civilisation, et se propager au désert avec tant de rapidité qu'une foule de tribus indigènes en sont déjà pourvues.

Ce serait une curieuse étude à faire que celle de l'influence du cheval sur ces tribus américaines. Les cavaliers des prairies ne ressemblent pas à ces hommes graves et stoïques dont ils descendent, et cela devait être. L'introduction du cheval a fait naître de nouvelles habitudes, et, en modifiant le genre de vie, a nécessairement influé sur le moral de l'homme.

Que pouvaient être ces Indiens à l'époque où ils allaient à pied? On se l'imagine difficilement, car aujourd'hui ils ne quittent leurs montures que pour dormir; jeunes ou vieux, riches ou pauvres, ils ont tous leur mustang[1]. Et il en est de même chez tous les Indiens de la Prairie; chez les Cris, les Corneilles et les Pieds-Noirs, les Sioux, les Cheyennes et les Arapahoès, les Paunis, les Kansas et les Osages, les Apaches, les Outahs, les Navajos et quelques-uns des Serpents. Mais le vrai type du cavalier de cette région, c'est le Comanche, dont le parcours

1. Cheval des prairies.

s'étend de l'Arkansas aux bords du rio Grande; le forban qui écume la frontière du Texas, et ravage les établissements du Nouveau-Mexique, l'audacieux bandit qui pousse ses razzias jusqu'au centre de la Nouvelle-Espagne.

Dire que le Comanche est le premier écuyer de la terre serait commettre une injustice; il n'est pas meilleur homme de cheval que le Pauni, son voisin et son ennemi mortel, que le vaquéro de Californie, le ranchéro du Mexique, le llanéro du Vénézuéla, le gaucho de Buenos-Ayres, que les centaures du Grand-Chaco, du Paraguay, des Pampas et de la Patagonie; mais il leur est égal, et c'est le classer parmi les plus fins cavaliers du monde. Le Comanche ne quitte les bras maternels que pour le garrot du mustang de son père; c'est à peine si on lui permet de marcher; ses moindres courses se font à cheval. Il ne viendrait pas plus à l'esprit d'un Comanche de faire à pied quelques centaines de mètres, qu'à un autre de les franchir à quatre pattes; son cheval est toujours là, bridé ou non, peu lui importe; il lui saute sur le cou, sur le dos, sur la croupe, est suspendu à l'un de ses flancs, et n'a pas besoin de rênes pour le diriger avec certitude; l'animal est toujours au galop, et quelque rapide que soit la bête, le Comanche ne l'arrête pas ni pour en descendre, ni pour y remonter.

Tous les Indiens cavaliers sont nomades; dès

que la tribu a des chevaux, il lui est facile de transporter les tentes; et le besoin de chercher de nouveaux pâturages, non moins que l'amour du changement et la poursuite du gibier, la force à changer de place. Néanmoins quelques tribus, même parmi les Comanches, ont des villages où, à certaines époques de l'année les femmes cultivent du maïs, des citrouilles, des melons, des gourdes, et quelques autres plantes, qui sont toutes indigènes. Il n'est pas douteux qu'avant la conquête ces cultures ne fussent plus répandues; mais la possession du cheval a permis aux Indiens de se livrer à tout leur mépris pour les travaux des champs.

Pas un de ces cavaliers ne consentirait à manier une pioche, un outil quelconque. Tout ce qui est labeur est le lot des femmes et des esclaves; car le Comanche possède non pas des nègres, mais des Indiens de tribus ennemies, et beaucoup de métis de race espagnole, même des blancs, qu'il va capturer au Mexique.

Il serait facile de démontrer que cette haine pour l'agriculture a été plus nuisible à la race indienne que toutes les persécutions qu'elle a subies; c'est elle qui la décime par la famine, elle qui la pousse à la guerre, et qui oblige les civilisés à l'emploi des moyens héroïques pour se délivrer d'un odieux voisinage. Nous en avons la preuve : toutes les tribus qui ont désarmé pour se livrer au travail,

telles que les Criques, les Chérokis, les Choctaus, conservent leur territoire, et leur population augmente avec rapidité.

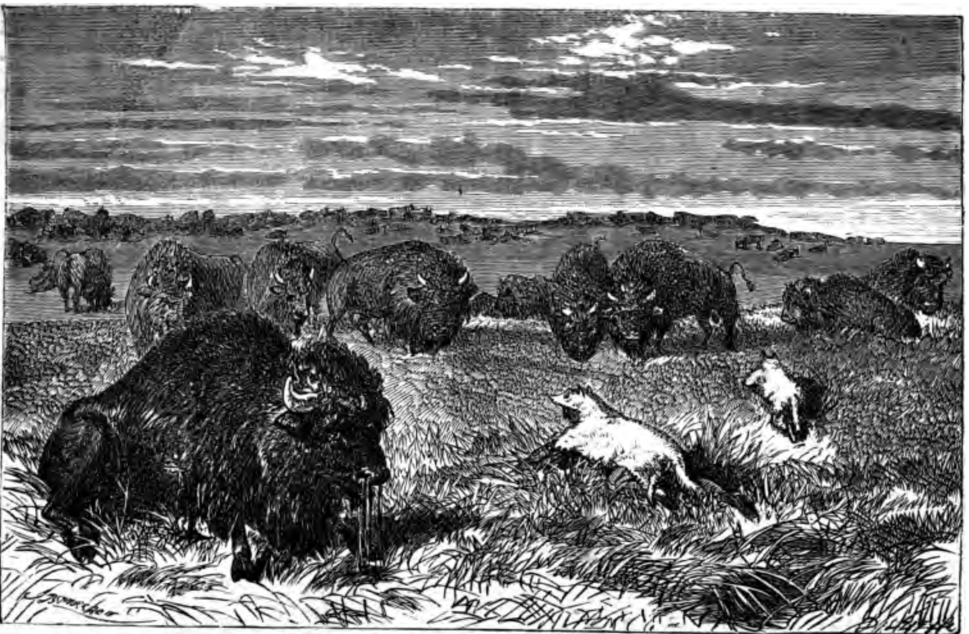
Mais, dites-vous, comment le cheval permet-il aux Indiens de se passer de l'agriculture? La réponse est bien simple: en mettant à leur portée des moyens d'existence qu'ils n'avaient pas autrefois, ou qui à cette époque étaient moins abondants. Les prairies de l'Amérique du Nord sont assez pauvres en gibier; quelques espèces de daims, maigrement distribuées, à la fois rapides et farouches, l'antilope furcifère plus farouche et plus rapide encore, et le bison, le plus sauvage de tous les ruminants, y composent toute la chasse des Indiens.

Certes, le bison y était autrefois comme aujourd'hui, et même en plus grand nombre; mais bien qu'il ne coure pas très-vite, il est difficile à un homme à pied de le rejoindre, encore plus de le suivre dans ses migrations lointaines. Avec le cheval le cas est différent: le chasseur peut non-seulement s'approcher du troupeau, mais en faire le tour, se mettre à sa poursuite, le gagner de vitesse, et lui échapper quand les circonstances l'exigent. Sans compter qu'il peut toujours se fourrer dans la peau d'un bison ou même d'un loup, comme le Bushman dans celle de l'autruche, ou l'Esquimau dans celle du phoque, et se

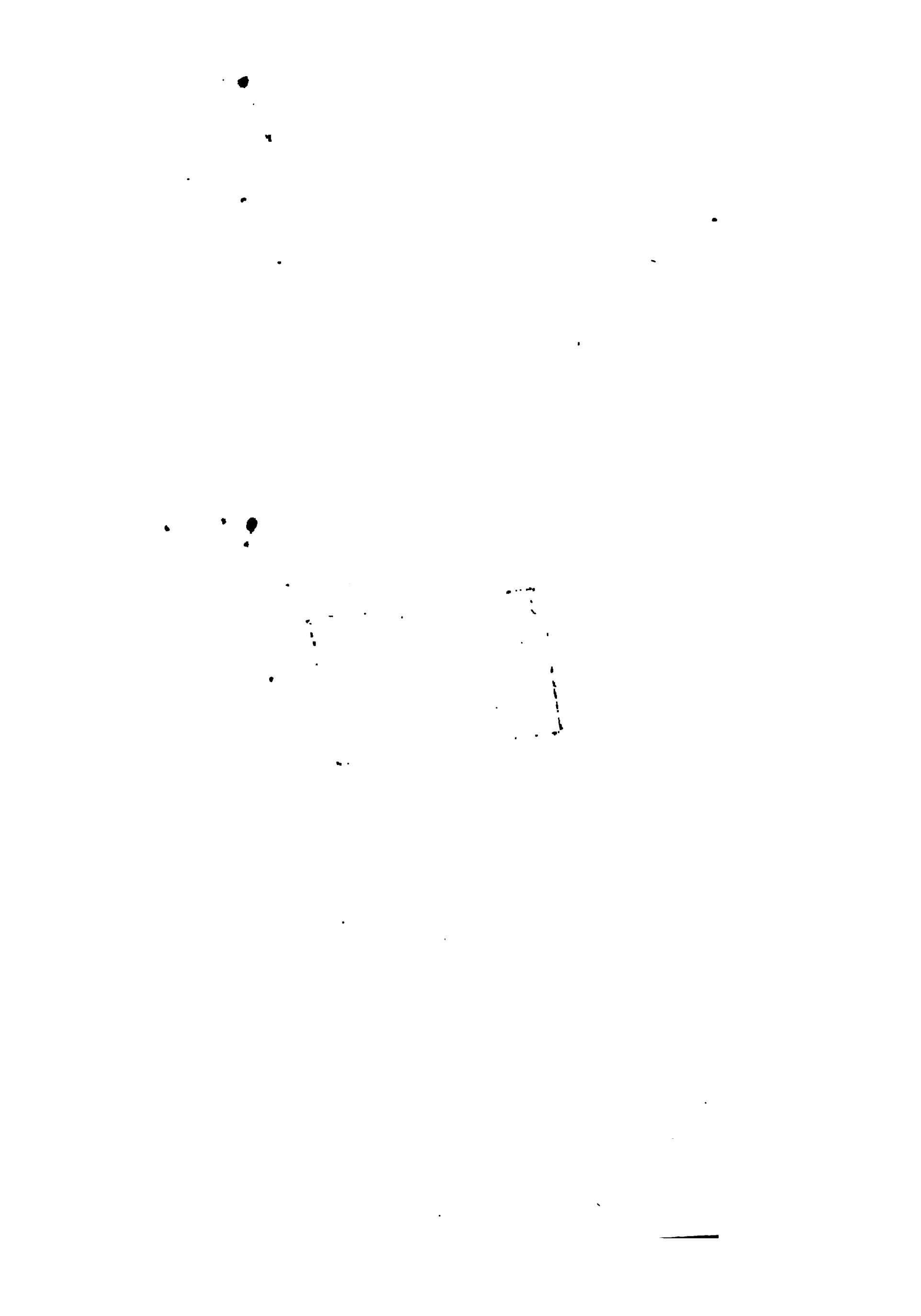
servir de son arc et de ses flèches, ainsi qu'il le faisait jadis.

Néanmoins ce stratagème qui réussit parfois au delà de toute espérance, car on a vu le faux bison, ayant lancé toutes ses flèches, aller les retirer du corps de ses victimes, et s'en servir pour continuer le massacre, ce stratagème n'est pas toujours heureux; pour qu'il ait de bons résultats, il faut que le troupeau soit dans un moment de calme et dans une certaine disposition; la plupart du temps il s'aperçoit de la ruse, et prend la fuite. Actuellement, peu importe ; le chasseur a bientôt fait de quitter sa peau d'emprunt, de sauter sur son cheval qui est dans le voisinage; et il faudrait qu'il eût bien du malheur pour que, soit avec son arc, soit à la lance, il ne tuât pas deux ou trois bêtes quand il a rejoint les fugitifs.

Mais il est rare que le Comanche aille seul à la chasse du bison; ordinairement toute la tribu se réunit pour cet objet; les cavaliers suivent le troupeau, le rejoignent, l'entourent en poussant de grands cris, et le resserrent de plus en plus. Les bisons effrayés présentent alors une masse confuse, et tombent frappés par les chasseurs. Quelquefois cependant ils leur échappent, grâce au nuage de poussière qu'ils soulèvent; ou bien les taureaux se précipitent sur les assaillants, dont



Il peut toujours se fourrer dans la peau d'un bison ou même d'un loup. (Page 233.)



ils déchirent la monture. C'est le moment pour l'Indien de faire preuve d'agilité : il s'élance sur la croupe du cheval d'un camarade, ou même sur le dos des bisons, lorsque ceux-ci l'enveloppent; et courant sur cette bande pressée et mouvante, il arrive à en sortir sain et sauf; mais aussi quelquefois il est saisi par la bête furieuse avant d'avoir pu se relever, et il est tué en même temps que son cheval.

Le bison ne se prend jamais au moyen de ces parcs, aboutissant à des piéges, que nous avons vus ailleurs. Il faudrait pour l'emprisonner lui opposer une barrière extrêmement forte, et la Prairie, qui est dépourvue d'arbres, n'en fournit pas les matériaux. Quelque chose d'analogue est cependant employé à son égard par diverses tribus; quand celles ci ont découvert qu'une troupe de bisons est fixée dans une partie de la plaine, où il y a de ces tranchées profondes qui s'appellent *barrancas*, elles réunissent toutes les bêtes du troupeau, les chassent de manière que, d'elles-mêmes, elles aillent se jeter dans le précipice, et ont pour les y conduire un moyen assez bizarre. Ce moyen consiste à remplacer la palissade africaine par deux rangs de machines (nous ne pouvons pas dire de statues), que le bison prend pour des hommes. Les deux lignes, d'abord très-écartées, se rapprochent graduellement, et abou-

tissent à l'abîme où l'on veut conduire le troupeau.

Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que la matière du piége a été fournie par les bisons eux-mêmes; en d'autres termes, les machines que ceux-ci prennent pour des hommes, et qui effectivement en rappellent la figure, sont modelées avec la bouse de ces pauvres animaux; c'est également avec la même matière, appelée bois de vache, que le trappeur canadien fait souvent cuire leur viande.

Les chasseurs se répandent dans la prairie où les bisons paissent tranquillement; ils s'en approchent sans bruit, les dirigent avec précaution vers la double rangée de bonshommes, comme en temps de neige les gamins conduisent les alouettes dans leurs filets. Dès que le troupeau est engagé dans la passe, tous les cavaliers fondent sur lui, en poussant d'atroces clameurs; et les pauvres bêtes, se croyant prises entre deux files d'ennemis, se sauvent en courant droit devant elles.

Le bison est peu clairvoyant; la tignasse ébouriffée qui lui retombe sur la figure ne lui permet pas de bien voir; c'est plutôt à son nez qu'à ses yeux qu'il s'en rapporte; et bien qu'il ait le flair délicat, il ne se doute de l'abîme, où il court tête baissée, que lorsqu'il est trop tard. Il cherche bien

à retourner sur ses pas, mais il est poussé par une foule compacte, et n'a d'autre alternative que de sauter dans le ravin, où d'y être jeté par le flot qui le presse. Il s'élance donc; toute la colonne en fait autant, et la plupart de ceux qui la composent trouvent la mort dans le précipice.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'avec de pareilles chasses le nombre des bisons diminue chaque année. Vous pourriez faire trois cents milles au couchant du Mississipi, en aval de l'embouchure du Missouri, sans en trouver un seul; et bien qu'autrefois ce bœuf sauvage couvrît la plaine au sud et à l'ouest du rio Grande, les Comanches, qui habitent près de cette rivière, ne le connaissent plus que par leurs excursions vers le nord.

Le parcours du bison a pour limite septentrionale le grand lac de l'Esclave, et il y a peu de temps encore, il était borné à l'occident par les montagnes Rocheuses; mais depuis quelques années plusieurs troupeaux ont émigré à l'ouest de ces montagnes.

On a expliqué la diminution croissante de ces animaux par des théories plus ou moins ingénieuses; elle n'a qu'une seule et véritable cause: la possession du cheval par les tribus indiennes.

Si la chasse au bison a permis à l'Indien de né-

gliger l'agriculture, peut-être lorsque le dernier troupeau aura disparu, le Comanche en viendra-t-il à labourer la terre. Malheureusement il lui restera le cheval, qui entre déjà pour une part énorme dans l'alimentation de plusieurs tribus de l'ouest. Il est vrai que cette ressource elle-même sera bientôt épuisée; imprévoyant par nature, l'Indien n'élèvera pas assez de chevaux pour se nourrir; et les caballadas, c'est-à-dire les bandes de chevaux sauvages, ne se laissent pas atteindre aussi aisément que les troupeaux de race bovine.

En attendant cette époque, où la faim le mettra en demeure de changer d'existence, le Comanche fait la guerre à ses voisins ou plutôt les pille, les vole, les rançonne, enlève leur bétail, leurs femmes et leurs enfants. Par leur dernier traité avec le Mexique, les États-Unis s'étaient engagés à faire rendre à leurs familles les prisonniers mexicains qui se trouvaient chez les Comanches : on estimait que leur nombre se montait à quatre mille. Mais les États de l'Union avaient assez de leurs affaires; ils ne tinrent pas leur engagement; les captifs attendent toujours qu'on les délivre; et l'audace des Comanches s'est accrue de l'impunité. Ils enlevèrent, il y a dix ans, le fils du gouverneur de la province de Chihouahoua; celui-ci, l'un des soldats les plus braves des États mexicains, malgré son courage et sa position, n'osa

pas faire appel aux armes, et racheta son fils au prix qui lui fut imposé. Un pareil fait en dit plus qu'un volume sur la situation du Mexique.

L'Indien n'a pas si bon marché des colons du Texas; la guerre entre eux et lui est active, et d'affreuses cruautés la signalent de part et d'autre. Mais en dépit des sanglantes représailles auxquelles il s'expose, le Comanche n'en mène pas moins une vie joyeuse. Ce n'est pas l'enfant taciturne des grands bois, dont Cooper nous a légué le portrait; il est vif, il aime à causer, il est toujours prêt à rire. Si le bison lui manque, il tue l un de ses chevaux, qui sont nombreux, et part pour la chasse ou pour la guerre, sans se soucier d'autre chose: il a des femmes et des esclaves qui font le reste de la besogne.

Dans ses instants de loisir il s'occupe de sa toilette, dont il est parfois très-soigneux. Comme celle de tous les Indiens de la Prairie, elle se compose d'une tunique en peau de daim, d'une paire de bottines appelées mocassins, et de grandes guêtres à l'écuyère qui sont décorées de franges. Pour manteau, il se jette sur les épaules une dépouille de Bison qu'il porte avec autant de dignité que les Romains portaient la toge. Quant à sa coiffure, c'est tantôt une couronne de plumes, tantôt la peau d'un bison, y compris les deux cornes.

Mais va-t-il faire quelque razzia, il se débarrasse de toute cette friperie, ne conserve que ses mocassins, ses grandes guêtres, un chiffon en guise de culotte, et remplace sa tunique par une couche de peinture écarlate, destinée à le rendre plus effrayant. Ce n'était pas nécessaire; il lui suffisait de se montrer pour faire trembler l'ennemi; son apparition pure et simple signifiait *sang et pillage.*

XII

INDIENS DES PAMPAS.

Le mot Pampas signifie *plaines*, et désigne un territoire qui s'étend, de l'est à l'ouest, depuis l'embouchure du rio de la Plata jusqu'à la chaîne des Andes. Il est borné, au nord, par une série de montagnes, qui du pied des Cordillères se rendent au Paraguay, et forment les Sierras de Mendoza, de San-Luis et de Cordova. Au sud, la limite en est moins distincte, bien qu'on puisse lui donner pour frontière le rio Negro, qui le sépare des plaines désertes de la Patagonie.

Géologiquement, les Pampas sont de formation alluvienne[1]; elles représentent le lit d'une ancienne mer, soulevé par une force intérieure, et

1. Les terrains d'alluvion ou de sédiment sont formés de la vase, de la terre, du sable, des détritus de toute espèce, déposés par les eaux, et qu'en se retirant elles ont laissés à découvert; c'est la plus récente des formations géologiques.

(*Note du traducteur.*)

amené, par cette force, à un niveau peu élevé au-dessus de l'Océan. Le sol, qui en est argileux et rouge, renferme partout des coquilles marines, et d'autres témoignages non moins incontestables du séjour de la mer. Jadis il a porté des animaux bizarres, d'une race éteinte et dont il a conservé les ossements; c'est dans les Pampas que l'on a trouvé le *mégathérium*, qui avait la taille d'un grand rhinocéros, le *mylodon* colossal, et un armadille géant, qui fut nommé *glyptodon*.

Aujourd'hui cet immense territoire, bien qu'il ne forme qu'une seule et même plaine, offre dans ses diverses parties des caractères éminemment distincts. En certains endroits, il est revêtu de grandes herbes qui ressemblent à des joncs et à des roseaux; ailleurs il est couvert de petits arbres peu épais, et dégagés de sous-bois, comme les plantations d'un verger. On y trouve de vastes marais, de grands lacs plus ou moins saumâtres, des salines formées d'une couche de sel pur de trente centimètres d'épaisseur, sur une étendue de plusieurs lieues carrées, ou de grandes nappes caillouteuses comme en Patagonie.

Mais la section la plus remarquable des Pampas est pour nous celle qui porte le nom de *cardonales*. Figurez-vous des chardons à perte de vue, tellement près à près qu'ils forment un fourré impénétrable, et d'une si belle taille qu'ils arri-

vent au front d'un cavalier. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'il paraîtrait que ces chardons ne seraient pas venus là naturellement; au dire de certaines personnes, ils y auraient été semés par les premiers colons des établissements voisins.

Toujours est-il qu'exotique ou spontané, le chardon a prospéré dans les Pampas d'une façon miraculeuse, et qu'il en forme aujourd'hui l'un des traits les plus frappants. C'est à l'est de la plaine, sur les bords de la Plata, que se trouve cette chardonneraie qui, en certains endroits, n'a pas moins de trois cents kilomètres de large. On ne peut la traverser qu'à certaines places, où des sentiers sont pratiqués depuis longtemps, et conduisent à d'étroites clairières, qui, par un motif inconnu, sont dédaignées des chardons. Pas un animal domestique ne veut y pénétrer; et si par hasard un troupeau de bœufs s'y jette sous l'influence de la peur, il est rare d'en recouvrer une seule tête; ils ne savent plus en sortir, et y meurent de soif, ou sont dévorés par les pumas et les jaguars qui se trouvent chez eux dans ce piquant labyrinthe, ainsi que la viscache, petit rongeur qui parvient à y creuser son terrier.

Les autres plantes sont exclues de ces chardonneraies, tout aussi bien que les animaux, et plus encore : l'herbe même y serait complétement étouffée. Remarquons néanmoins que deux espèces

différentes composent les cardonales : l'une est un véritable chardon, l'autre est bien de la même famille, mais du genre artichaut, et nous l'appelons cardon d'Espagne. Ces deux plantes forment des halliers d'une égale étendue, croissent dans le même lieu, très-souvent côte à côte, et pourtant ne se mêlent jamais. Moins élevés, et surtout sans épines, les massifs de cardons n'opposent pas la même résistance que les autres ; mais on n'y reconnaît pas mieux son chemin ; et s'il est plus aisé d'y entrer, il n'est guère moins difficile d'en sortir.

Disons que ces labyrinthes ne durent pas constamment; vous savez tous que le chardon est annuel; une fois la graine envolée, la tige se flétrit, s'incline, se couche et se décompose; la plaine est libre, et les chevaux, les vaches et les moutons la parcourent dans tous les sens. Bientôt les chardons reparaissent, on dirait un champ de navets; c'est pour les bestiaux un excellent pâturage. Cela dure ainsi tout l'hiver; au printemps les épines se montrent, le hallier grandit, se hérisse de plus en plus, et présente sur tous ses points une masse de chevaux de frise qui en défendent de nouveau l'accès.

A l'ouest des chardons est la patrie herbeuse des Pampas, une vaste prairie, qui, allant des Sierras au rio Negro, se déploie sur une largeur de près de cinq cents kilomètres. Elle est remplie d'une

herbe grossière, courte d'abord, ensuite très-grande, et qui est verte, brune ou jaune suivant son degré de maturité. A l'époque où cette herbe est sèche, il n'est pas rare qu'elle soit détruite par le feu, soit qu'il y ait pris par négligence, soit qu'on l'y ait mis exprès. La plaine offre alors un tableau saisissant; toute la prairie s'embrase, les chardons, à leur tour, deviennent la proie des flammes, et le feu ne s'arrête que lorsqu'il n'a plus rien à dévorer.

Mais qui donc a pu allumer l'incendie? A qui appartiennent les bestiaux qui mangent les petits chardons? Qui est-ce qui habite les Pampas?

On vous dira qu'elles appartiennent à la république de Buenos-Ayres, ou à la confédération Argentine; qu'elles sont habitées par les Gauchos, colons de race espagnole, dont la seule occupation est de soigner les troupeaux, et qui, fort habiles cavaliers, font usage du lasso et des bolas avec une adresse qui les a rendus célèbres. Tout cela n'est vrai qu'en partie; jamais la république de Buenos-Ayres, jamais les Espagnols n'ont possédé les Pampas; ils y ont fait des incursions plus ou moins heureuses; mais après leur départ le sol retournait à ses anciens maîtres. Excepté quelques bandes de terrain sur la frontière, maigrement peuplées de Gauchos, les Pampas appartiennent aux Indiens.

Si tous ceux qui habitent ces vastes plaines étaient réunis en un seul corps, ils pourraient former une nation; mais ils se partagent en plusieurs groupes qui, à leur tour, se divisent en tribus fractionnées à l'infini, comme chez les Indiens de l'Amérique du Nord. On peut néanmoins rapporter toutes ces fractions à quatre grandes nationalités : les *Puelches*, ou peuple du Levant : le mot *puel* désignant l'est dans la langue indienne, et *che* voulant dire peuple; les *Picunches*, dont le nom signifie peuple du Nord; les *Pehuenches*, peuples des pignadas : le célèbre pin du Chili (*Araucaria*) se nommant chez eux *pehuen;* et les *Ranqueles*, de *ranquel*, chardon, qui habitent, non pas les chardonneraies, ce qui serait peu agréable, mais à la lisière de ces fourrés épineux.

Les Puelches occupaient autrefois toute la partie orientale des Pampas, jusqu'aux rives de la Plata; et ce sont eux, bien certainement, qui soutinrent le choc des Espagnols; naguère encore ils poussaient leurs razzias jusqu'aux environs de Buenos-Ayres; mais Rosas leur ayant infligé la plus rude correction qu'ils aient subie depuis Mendoza, ils se sont retirés vers l'ouest, à une grande distance de la frontière argentine; reste à savoir combien ils y resteront.

Il est naturel de s'enquérir de l'origine des peuples, et l'on s'est demandé d'où étaient venus les

Indiens des Pampas. La question est facile à résoudre : ils descendent de ces braves habitants de l'Araucanie, dont les Espagnols ne purent jamais triompher, même à l'époque de leur puissance.

Nous employons ici le mot *braves* dans son acception toute littérale; car, en dépit des éloges qui lui ont été donnés par les auteurs épiques, l'Araucanien a peu de vertus en dehors de sa bravoure; il est cruel, insolent, égoïste et paresseux, d'une malpropreté insigne, et polygame dans toute la force du terme. Notez bien que ce n'est pas tout à fait un sauvage, qu'il est vêtu d'étoffe de sa propre fabrique (c'est-à-dire fabriquée par ses femmes), qu'il loge dans une belle et bonne case que celles-ci lui ont faite; qu'il a des champs, des troupeaux dont il ne s'occupe pas, mais dont il profite; enfin des loisirs sur une terre féconde, dont il est possesseur.

Vous demandez à quoi il passe son temps? Il boit du chica et tyrannise ses épouses.

Vous voulez savoir où il demeure? Il habite les plaines et les vallées du Chili méridional.

Malheureusement il ne s'est pas amélioré en franchissant les montagnes; il y a perdu sa bravoure et les germes de civilisation qu'il avait acquis de l'autre côté des Andes. Nous le retrouvons dans les Pampas à l'état de simple sauvage,

vivant de chasse et de rapine, et troquant son butin pour des objets de parure. En un mot, Puelches et Picunches, Ranqueles et Pehuenches sont de vils pillards, sans courage et sans foi.

Prenons ces derniers, qui, dit-on, sont les plus proches parents des Araucaniens, et entrons dans quelques détails au sujet de leurs personnes et de leurs coutumes. Ces hommes des pignadas sont de la même taille que les Indiens de l'Amérique du Nord, qui est celle des peuples d'Europe. Il est rare que l'on voie la couleur de leur peau ; car, ainsi que la plupart des tribus indiennes, ils se badigeonnent avec passion ; elle est d'une teinte de cuivre foncée, mais elle disparaît sous toutes sortes de nuances, que leur fournissent différentes pierres, ramassées dans les eaux de leurs montagnes, et une espèce d'argile dont ils font usage pour se teindre en jaune. Ils broient ces pierres, en mélangent la poudre avec du suif, et n'ont plus qu'à s'en servir.

Ces Indiens ne suivent aucune règle à cet égard : chacun se peinture d'après sa fantaisie, ou les caprices de la mode. On voit souvent parmi eux des masques noirs à côté de gens barbouillés de rouge, tandis que les voisins n'ont qu'une bande de cinq centimètres de large, une raie qui prend d'une oreille à l'autre, et passe sur le nez, absolument comme une bride. Mais c'est quand il faut

s'équiper en guerre, que l'imagination du peintre est fertile en horreurs. Il se fait, sur le corps et sur le visage, les dessins les plus atroces; son cheval même reçoit un badigeon le plus horripilant possible. En pareil cas, le Pehuenche a pour unique vêtement cette peinture terrifiante; mais en temps ordinaire, il est vêtu, et même fort bien pour un sauvage. Ses femmes lui tissent de l'étoffe, et plus qu'il n'en use; à ce point qu'il en trafique.

Ce tissu est une espèce de gros drap, ou de molleton de laine, très-épais, très-solide, et fort en vogue auprès des Espagnols, qui l'achètent sous forme de couvertures et de ponchos[1]. Il se troque pour de longs couteaux pointus, des fers de lances, des éperons d'argent, des perles, des bracelets, des anneaux, des épingles et autres objets de parure, en bel et bon métal, et non pas en clinquant, attendu que le Pehuenche est, à cet égard, aussi expert qu'un essayeur. Il n'est pas de juif qui parvienne à lui vendre du plaqué pour de l'argent massif.

Ainsi donc, la grande tenue de l'Indien des Pampas se compose d'un manteau de laine. En

1. Vêtement en usage dans les États hispano-américains; il est formé d'un long morceau d'étoffe, ayant au milieu une ouverture où l'on passe la tête, et qui retombe par devant et par derrière comme une chasuble. (*Note du traducteur.*)

général, ce manteau est de plusieurs teintes, et d'une forme analogue au poncho de Buenos-Ayres, ou au sérapé du Mexique. Une grande écharpe, également en laine de couleur, est drapée autour des hanches, et descend jusqu'aux genoux. Il s'y ajoute une ceinture, quelquefois très-ornée, et de grandes bottes, d'une fabrication à la fois simple et bizarre. Pour faire ces bottes, on dépouille tout bonnement les deux jambes d'un cheval, et on chausse la peau toute fraîche ; le talon se met à la place où la bête avait le jarret ; l'excédant du cuir est arrangé de manière à former une empeigne, et la botte est non-seulement finie, mais à demeure pour tout le temps de sa durée. Elle paraît d'abord un peu large ; mais le soleil, le grand air, la chaleur de la jambe ne tardent pas à la rétrécir, et à la faire coller comme un gant ; une fois mise, on ne l'ôtera plus, si ce n'est pour la remplacer.

Quant à la coiffure, beaucoup de Pehuenches vont tête nue ; beaucoup d'autres ont des casques en peau de cheval, ou de grands chapeaux pointus en fibres de palmier. Ce dernier article est d'importation étrangère, ainsi que les boucles d'oreilles, que l'on voit sous ces grands chapeaux, et qui sont composées d'énormes anneaux de laiton.

Coiffé, vêtu, chaussé de la sorte, monté sur son



Razzia chez les Indiens des Pampas.



cheval, et sa grande lance à la main, l'Indien des Pampas est vraiment pittoresque, et d'une assez belle mine, quand, par hasard, il est propre. Malheureusement, la chose est rare ; il faut, pour cela, qu'il ait des habits neufs. Dans toute autre occasion, non-seulement sa figure et son corps, mais tout ce qu'il porte est couvert de graisse et de crasse.

Les femmes des Pehuenches ne sont pas vêtues comme leurs maris, mais leur toilette n'a pas moins d'importance ; ce qui est exceptionnel chez les sauvages, où les hommes sont, en général, les plus pomponnés de la tribu. Elles ont d'abord une robe qui leur couvre les pieds, et leur monte jusqu'au cou. Cette robe, qui est en laine rouge ou bleue, est filée, tissée, cousue par celle qui la porte, et s'appelle *quédéto*. On la serre à la taille par une ceinture brodée de perles, qui a pour fermoir une grande boucle d'argent. Cette ceinture est de la dernière élégance dans le monde des Pehuenches, où elle porte le nom de *quépiqué*. Une espèce de manteau, formé d'un carré de même étoffe que la robe, mais de couleur différente, et qui se nomme *iquilla*, vient s'attacher sur la poitrine avec un *toupo*, grande épingle en argent, pareille à celles qui attachent la coiffure des Européennes.

Les cheveux noirs de ces dames, imbibés de

graisse de jument (la pommade fine du pays), sont recouverts d'un chapeau ou d'un bonnet, ayant la forme d'un plat renversé, et qui est garni de perles sur toutes les coutures. Une petite clochette y est suspendue, et l'on s'en met deux autres en guise de boucles d'oreilles. Le tintement de ce bijou a tant de charme pour l'élégante ornée de ce carillon, qu'elle ne se donne pas un instant de repos, et joue de la tête comme une Espagnole de l'éventail. A ces brillants atours, la coquette des Pampas ajoute des colliers, des pendeloques, des bracelets, des anneaux qui lui couvrent les bras, les doigts et les chevilles. Elle parvient à faire de l'effet, jamais à s'embellir. La nature lui a donné un vilain minois ; et tous les bijoux de la terre ne sauraient cacher sa laideur.

Le Pehuenche n'a pas d'habitation fixe ; il est nomade, et la tente où il se réfugie est tout ce qu'il y a de plus simple. Des roseaux qui ressemblent au bambou, et croissent en fourrés épais au bord des lacs marécageux, en forment la charpente. A défaut de roseaux, on emploie quelques baguettes flexibles. Les matériaux réunis, cannes ou branches, on courbe l'un des brins, et on l'enfonce dans la terre par ses deux extrémités, de façon à produire un arc d'un mètre de hauteur. Sur cet arc viennent s'appuyer les au-

tres branches, qui, légèrement incurvées, sont plantées par l'autre bout, et forment ainsi la carcasse d'une espèce de capote. Enfin, cette charpente est recouverte de peaux de cheval, assemblées avec des nerfs de cheval ou de bœuf, que les couturières ont mâchés pour en séparer les fibres ; elles ont tordu cette filasse, et ont pu faire ensuite des coutures très-solides.

La tente des Pehuenches est donc trop basse pour qu'un homme s'y tienne debout; mais le propriétaire ne s'y blottit dans la journée que par la neige, la pluie, ou les grands vents. Des peaux de mouton y constituent la literie, et servent de siége ; tout cela est tellement sale, qu'à part les temps d'hiver, mieux vaudrait coucher à la belle étoile que dans cet odieux four. Jamais le Pehuenche n'a balayé sa tente; quand elle devient inhabitable, il la démonte et va la planter ailleurs; mais pour qu'il en vienne là, il faut que les ordures se soient accumulées au point de le géner par leur volume.

L'Indien des Pampas est moins chasseur que la plupart des autres sauvages; il est vrai qu'il peut s'en dispenser : il a maintenant des chevaux, des bœufs et des moutons; et s'il chasse, c'est par plaisir, ou pour varier sa nourriture. Il lui prend fantaisie de manger une aile de nandou, qui est l'autruche du pays, une gigue de cerf ou de gua-

naco ; il saisit ses bolas, monte à cheval et part pour la chasse. A vrai dire, s'il tue un cerf il n'y a pas de quoi le régaler. C'est un animal de grande taille que le cerf des Pampas ; il pèse plus de cent cinquante kilogrammes, et si la chair en était bonne ce serait une fort belle prise. Mais jamais bête puante n'a senti plus mauvais ; les chiens en sont rebutés et se détournent de la piste. Cette odeur s'exhale d'un liquide sécrété par deux glandes placées auprès des yeux, liquide que l'animal peut lancer à volonté, et dont il se sert pour éloigner ses ennemis, absolument comme la moufette. Si l'on n'a pas soin d'enlever ces glandes, aussitôt la mort de l'animal, il est impossible de manger de la bête ; non-seulement l'Indien n'y manque pas, mais il enterre sa venaison pendant plusieurs jours, ce qui l'attendrit et lui enlève une partie de son odeur.

Quelquefois le Pehuenche se donne un filet de cheval, ou pour mieux dire de jument ; car c'est toujours cette dernière qu'il prend pour la boucherie ; la raison en est simple : dans toute la région des Pampas, on ne monte pas les juments. Le Gaucho lui-même croirait déroger en commettant un pareil fait ; et comme l'Indien n'est pas éleveur de sa nature, il sacrifie ses poulinières.

C'est par le vol qu'il entretient ses troupeaux. On ne peut pas même dire qu'il dérobe le bétail ;

il le prend en plein jour, à la barbe des colons ou des Gauchos : et ne se contente pas des chevaux, des moutons et des vaches ; il lui arrive de capturer des femmes et des enfants. Lorsque Rosas fondit sur les Indiens qui pillaient les environs de Buenos-Ayres, il délivra quinze cents malheureux dont les Puelches avaient fait leurs esclaves.

XIII

YAMPARICOS OU FOUILLEURS

Au centre de l'Amérique du Nord, à partir des frontières mexicaines, jusqu'à la mer Glaciale, est une série de déserts non moins inhospitaliers que le Gobi, ou le Sahara. Quelques vallées fertiles séparent ces territoires désolés; mais en maint endroit la plaine inféconde présente à peine une oasis sur une aire plus grande que la France; et en certains lieux pas un brin d'herbe n'y révèle le bord des eaux, qui circulent dans un lit de roche. Toutefois ces déserts n'ont de commun que la désolation; leur nature est variée. Il en est dont la surface est couverte de sable et de cailloux; d'autres sont revêtus d'une couche de soude d'un blanc de neige; ailleurs c'est un manteau de sel ordinaire, et cela sur une étendue de plusieurs centaines de milles carrés. Plus loin ce sont des nappes de scories, de morceaux de lave et de

pierre ponce, dont la teinte foncée contraste avec la blancheur des salines; toutes ces plaines sont naturellement sans végétation.

Dans le midi apparaissent bien l'agave; et des cactus de différentes espèces; mais ces végétaux du désert ne sont qu'une preuve de l'aridité du sol. Vers le sud-ouest on aperçoit des yuccas, disséminés sur des terrains immenses, dont ils attristent l'aspect par leur feuillage morne et déchiqueté. Il y a encore des landes épineuses, les tapis d'*armoise*, les interminables fourrés de mimosas, d'acacias, de *kœberlinias* (une pittosporée qui sent la créosote), d'*obione canescens* et de *prosopis*, où de loin en loin s'élève, comme pour reposer l'œil du voyageur, le bel épi de la *fouquiera* ponceau.

Enfin la topographie de ces déserts ne varie pas moins que leur nature; les uns forment une plaine, que ne brise pas même une colline; tantôt cette plaine est dans un fond, tantôt elle forme un plateau, comme le llano Estacado [1], par exem-

1. Une fois engagées sur ce plateau, dont l'étendue est de plusieurs milliers de milles carrés, les caravanes qui se rendaient autrefois de Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique, à San Antonio dans le Texas, ne pouvaient plus se reconnaître et sortir de ce désert, où elles périssaient de faim et de soif. Pour prévenir de pareilles catastrophes, on eut l'idée d'y élever, de loin en loin, des poteaux qui pussent guider les voyageurs, d'où la désignation de *llano Estacado* ou plaine de l'Estacade, qui s'est conservée jusqu'à présent, bien que les poteaux n'existent plus.

ple, qui est au nord-ouest du Texas, et s'élève à trois cents mètres au-dessus des terrains environnants. Ailleurs c'est un val accidenté, un creux immense, arrosé de manière à faire croire qu'il devrait être fertile, et n'ayant aucun rapport avec les zones qui l'environnent. Tel est le Grand-Bassin, l'une des régions les plus curieuses de l'Amérique du Nord. On y trouve des eaux abondantes, mais qui n'ont pas de communication avec la mer ; elles dorment ou circulent dans cette enceinte, et y conservent leur équilibre en s'évaporant, comme cela arrive dans certaines parties de l'Asie et de l'Afrique.

Le plus vaste des réservoirs de ce bassin est le lac Salé, devenu célèbre dans ces derniers temps par les Mormons, qui ont bâti leur métropole à sa pointe méridionale. Mais ce n'est pas le seul grand lac de cette région ; les lacs d'Utah, de Humboldt, de Walker, des Pyramides, ont une importance réelle, sans parler de ceux qu'ont fait découvrir les explorations récentes. Tous ces lacs, dont les uns sont d'eau douce, les autres d'eau saumâtre, sont alimentés par de nombreuses rivières, qui sillonnent le Grand-Bassin. Parmi ces cours d'eau il en est de considérables, tels que la rivière de l'Ours, le Weber et l'Utah, qui vont se jeter dans le lac Salé ; le Timpanogos, affluent du lac Utah ; le Humboldt. qui a son embouchure

dans le lac du même nom ; le Carson et beaucoup d'autres.

Il est facile de déterminer les frontières du Grand-Bassin ; borné à l'est par les montagnes Rocheuses, il a pour limite occidentale la sierra Névada de Californie ; et les chaînons transversaux, qui la séparent de la vallée de l'Orégon, le ferment du côté du nord. Quant à la partie du sud, elle est beaucoup moins bien définie ; le bassin y est ébréché en plusieurs endroits, et va rejoindre le désert du Colorado, avec lequel il se confond.

A en juger par le nom qu'il porte, vous pourriez croire que le Grand-Bassin est d'un niveau beaucoup moins élevé que celui des régions voisines ; ce serait une grave erreur ; il est au contraire, dans sa partie la plus basse, à plus de mille mètres au-dessus de l'océan. Figurez-vous un compotier qui a de grands bords, et qui par conséquent est très-creux, mais dont le fond, supporté par un pied très-haut, n'en est pas moins fort au-dessus de la nappe.

Outre les montagnes qui constituent son enceinte, ce compotier gigantesque en renferme à son tour qui le traversent dans tous les sens. Éperons des chaînes voisines, ou composant elles-mêmes de ces rampes que les Espagnols appellent sierras, ces montagnes intérieures présen-

tent toutes les formes et tous les degrés d'altitude. Les unes composent de petites crêtes dont le sommet est à peine à quelques mètres au-dessus du sol, tandis que les autres s'élèvent à plus de trois mille mètres. On voit parmi elles des dômes trapus, des pics élancés, des aiguilles, des masses confuses entassées comme par le bras des Titans : enfin cette disposition particulière qui a fait donner à l'une des montagnes de la colonie du Cap le nom de *la Table*, c'est-à-dire un pic isolé, aux flancs droits, et tranché carrément au sommet, de telle façon qu'il représente un plateau.

Malgré l'abondance de ses lacs et de ses rivières, le Grand-Bassin n'en est pas moins aride ; ce n'est qu'au bord de l'eau douce qu'on y trouve un peu de fertilité ; encore le bois y est-il rare et chétif. On y rencontre, il est vrai, quelques oasis, telles que le pays des Mormons sur les bords de l'Utah, leurs établissements des vallées de Tuilla et d'Ogden, ceux de la rivière de l'Ours, et quelques bandes isolées, près des ruisseaux et des lacs moins importants, qui sont restés au pouvoir des indigènes.

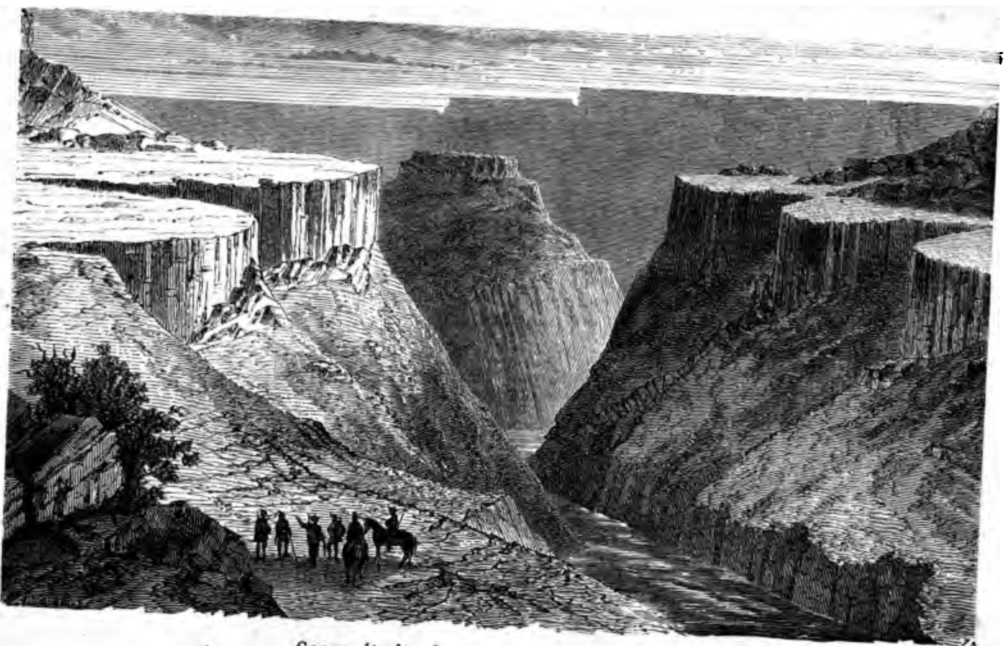
Diverses espèces de peupliers de l'Ontario, dont l'une ou l'autre borde toutes les rivières, depuis le Mississipi jusqu'aux montagnes de la Californie, se remarquent dans ces oasis ; on y trouve également différents saules. L'orme, le chêne, le syco-

môre et l'érable y apparaissent çà et là ; mais ils n'y prospèrent pas. Sur les montagnes, particulièrement dans les gorges, il y a des pins d'espèces variées, dont quelques-uns portent des amandes comestibles. Au milieu de ces pignadas, assez vastes pour mériter le nom de forêts, de grands genévriers, connus sous le nom de cèdres rouges[1], forment des groupes à part, que l'on distingue à leur feuillage plus sombre.

Dans la plaine aride, lorsqu'il y pousse quelque chose, ce sont, comme dans les landes et dans les fourrés dont nous avons parlé plus haut, des acacias, des mimosas, des cactus, parmi lesquels se trouve le géant des cierges, et le nopal en arbre.

Mais la végétation caractéristique du Grand-Bassin, végétation des lieux stériles, est une armoise d'un blanc grisâtre; elle y forme des steppes dont le regard n'atteint pas les limites, et ajoute à la tristesse du paysage, car sa présence annonce à la fois le manque de vivres et le manque d'eau. Non-seulement elle couvre la plaine, mais le flanc des montagnes, dont elle fait grisonner la roche volcanique, et où elle paraît plutôt former une lèpre qu'un tapis animé d'une force végétative. Il y en a de différents genres : l'une dépasse la tête

1. Cette espèce diffère du genévrier de Virginie des États de l'Union



Gorge étroite des montagnes Rocheuses.

du cavalier, l'autre arrive à peine au genou du piéton. En certains lieux ses branches tortues s'enlacent de manière à former un clayonnage impénétrable. Ailleurs, elle prend les proportions d'un arbrisseau, et le plant se dissémine comme les arbres d'un verger.

Le cheval ne mange pas l'armoise; le mulet n'en veut pas; elle est même refusée par l'âne, qui est si peu difficile. Plusieurs animaux cependant en font leur nourriture, et en dévorent non-seulement les feuilles, mais les graines et les tiges.

Malgré le peu de ressources qu'il présente, le Grand-Bassin n'en est pas moins habité; je ne parle pas des Mormons et des trappeurs, qui appartiennent à la race blanche; mais des Peaux-Rouges, c'est-à-dire des indigènes. Ces derniers se partagent en deux grandes familles : les *Utahs* et les *Serpents* ou *Chocnokies;* et ce n'est pas même à ces deux familles que nous devons nous arrêter; disons seulement qu'elles sont distinctes, qu'elles se subdivisent en beaucoup de tribus, prétendant chacune à la possession d'un large territoire, dont le Grand-Bassin ne forme pas la limite; que toutes deux ont des chevaux, et qu'elles sont errantes, pillardes et guerrières comme la plupart des gens de leur race. L'étude de leurs mœurs n'aurait donc pas pour nous l'attrait de la nouveauté; il est d'autant plus inutile de nous occuper d'elles, que

nous avons dans leur voisinage un petit peuple infiniment plus curieux : ce sont les *Yamparicos*, autrement dit Fouilleurs.

On a depuis quelque temps appelé Fouilleurs tous les Indiens du désert, dont l'existence a paru d'un misérable exceptionnel ; et un savant anglais a cru pouvoir expliquer cette dénomination, en la faisant dériver des fouilles qui s'accomplissent en Californie. Mais le petit peuple dont nous nous occupons n'a rien de commun avec l'or, et portait ce nom de Fouilleurs bien avant qu'on eût songé aux fouilles californiennes. Ce sont les trappeurs qui le lui ont donné, parce qu'il cherche continuellement des racines. Le nom de Yamparicos a tout à fait le même sens ; il signifie en espagnol : *déracineurs d'yampah ;* la racine de cette plante, qui est le fenouil, étant préférée à toute autre par le petit peuple en question.

Il n'y a pas même de vrais Fouilleurs à l'ouest de la sierra Névada ; c'est entre celle-ci et les montagnes Rocheuses qu'ils se rencontrent ; et ils ont à peu près les mêmes limites que les Serpents et les Utahs.

On a supposé qu'ils étaient des parias de ces deux tribus puissantes ; mais rien n'est moins certain ; la seule preuve que l'on ait donnée de cette commune origine est la ressemblance qui existe entre les deux idiomes, ressemblance qui n'a rien

de concluant chez deux peuplades qui habitent le même territoire.

Et d'abord les Fouilleurs ont-ils bien un idiome? Leur langage est une sorte de bredouillement pareil à celui d'un chien qui grogne; il en surgit, il est vrai, quelques mots de chochoni ou d'utah; mais les signes nombreux dont ils accompagnent ce grognement sont la partie la plus nette de leur vocabulaire.

Dans l'ouest et dans le midi du Grand-Bassin, les Fouilleurs sont nommés *Paiutès*, ou plus correctement *Pah-Utahs* en raison des liens de famille qu'on leur suppose avec la tribu des Utahs. Placés autrefois sur la route des caravanes espagnoles qui faisaient le commerce de chevaux et de mulets, ces Pah-Utahs ont pris des habitudes de rapine, et sont restés plus audacieux que les Fouilleurs-Serpents, désignés sous le nom spécial de Chochokies; à cela près ils leur ressemblent assez pour qu'on leur applique tout ce que nous allons dire de ces derniers.

Bien qu'ils soient, dit-on, de la même souche, et qu'ils aient les mêmes limites, les Serpents et les Chochokies ne frayent pas du tout ensemble; au contraire, les Fouilleurs ont soin d'éviter leurs prétendus parents, et n'habitent que les gorges étroites, les oasis minuscules, le bord des ruisselets, où une tribu ne pourrait pas vivre. Il en ré-

sulte que les groupes des Fouilleurs ne se composent jamais de plus de deux ou trois familles, quelquefois même d'une seule.

Le Chochokie n'est pas nomade; il ne sort pas du ravin où il se cache : c'est tout son univers; il en connaît les plus petits coins, les moindres trous de souris, et n'est pas moins ignorant du monde que le rat des sables, dont la poursuite l'occupe la plus grande partie du temps. Loin de courir les aventures comme l'Indien Chochokie, qui va chercher la bataille, et rapporte souvent le scalp du Pied-Noir, le Fouilleur rentre au gîte dès qu'il aperçoit une figure humaine.

Si les Pah-Utahs, un peu plus braves, se rassemblent quelquefois pour attaquer les voyageurs, leur audace ne va pas jusqu'à se montrer; ils font leur coup pendant la nuit, et disparaissent comme s'ils rentraient sous terre. Veut-on les châtier, personne ne les découvre : un peu de fumée au-dessus d'une crevasse de la montagne est la seule chose qui témoigne de leur présence; et quand par hasard on peut en approcher, la crevasse est vide, il n'y a pas même de feu.

Au moral comme au physique, le Fouilleur diffère beaucoup des autres Indiens. Il est assez bas dans l'échelle sociale pour disputer au Bushman, au sauvage des îles Andaman ou de la terre de Feu, la place d'ambigu entre le singe et l'homme.

Cette place a été diversement adjugée; moi-même j'ai eu quelque doute à cet égard; mais, après mûre réflexion, le Fouilleur est celui qui me paraît y avoir le plus de droit.

Ce pauvre hère est de la teinte brune et cuivrée qui caractérise les indigènes de l'Amérique; sa taille est d'un mètre cinquante; il est rare qu'il dépasse ce chiffre, mais il lui arrive souvent de ne pas l'atteindre; son corps fluet et décharné rappelle celui d'une grenouille pendue à l'hameçon d'une ligne; sa peau est rugueuse, sillonnée de plis profonds comme celle du rhinocéros d'Asie. Ses pieds, courbés en dedans comme chez tous les Peaux-Rouges, ont quelque ressemblance avec des pieds d'homme; mais ils sont emmanchés d'une jambe qui n'a plus rien d'humain : pas de mollets, et pour genoux d'énormes callosités plus larges que celles du chameau.

La figure est carrée, anguleuse, ornée de pommettes saillantes; les yeux sont noirs, petits, caverneux, et brillent de cette intelligence que l'on remarque chez certains animaux, surtout chez plusieurs espèces de singes.

Dans toute la personne du Fouilleur, la seule chose qu'il y ait de bien ce sont les cheveux. Comme tous les hommes de race indienne, ce petit homme est pourvu d'une chevelure abondante qui lui retombe sur les épaules, ou qu'il relève

sur le sommet de la tête, et qui dans tous les cas est enduite de crasse et de fange.

En été le costume du Fouilleur est excessivement simple et rappelle celui d'Adam; mais le climat de son pays est rigoureux; la neige couvre en hiver la montagne ou la plaine qu'il habite, et un vêtement lui devient indispensable. Il met alors une espèce de casaque en peau de lièvre, qui serait très-chaude si elle était assez longue. Malheureusement, faute d'étoffe, elle se réduit aux proportions d'une veste; et les pauvres jambes qu'elle laisse à découvert sont mordues par le froid.

Entre le Fouilleur et sa femme il y a fort peu de différence, tant pour l'habit que pour les traits. Celle-ci est plus petite que son époux, et c'est là ce qui la distingue, bien plus que sa grâce ou son intelligence. Si le mari n'est pas là pour faire ressortir sa petitesse, on peut néanmoins la reconnaître à ses occupations; car c'est elle qui travaille, qui fait les jaquettes de peau de lièvre, approvisionne la caverne, et fait bouillir la marmite. Si bas qu'il soit placé, le Fouilleur ressemble à cet égard aux Indiens les plus nobles; il considère sa femme comme sa très-humble servante.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les Fouilleurs ne forment pas de tribus; quelquefois un chef domine les deux ou trois familles groupées dans le même ravin; mais son titre et son droit

ne reposent que sur la force. D'ailleurs il est rare que les sujets dudit chef soient autre chose que sa femme et ses enfants; sitôt que leur nombre s'accroît, il faut bien qu'ils se dispersent; comment vivraient-ils sur ces languettes de terre, où les plantes ne viennent qu'à regret, eux qui ne savent pas les cultiver?

Mais, direz-vous, puisqu'ils ne font pas d'agriculture, il faut bien qu'ils aient des troupeaux? Nullement; la plupart n'ont pas même de chiens.

Alors ils sont chasseurs? Pas tout à fait; le gibier proprement dit est rare dans leur désert; le bison ne s'y trouve pas; l'antilope est trop rapide et leur échappe. Le big-horn et deux espèces de daim, l'une à queue noire, l'autre à queue blanche, sont également trop farouches et courent trop vite pour qu'ils puissent les atteindre avec leurs petites armes. Quant à l'ours gris, le Fouilleur en a le frisson, rien que d'y songer.

Pourtant il faut qu'il mange; et s'il n'a pas de culture, pas d'animaux, et qu'il ne soit pas chasseur, comment fait-il pour vivre?

C'est que probablement il pêche? Hélas! non; cette ressource ne lui est pas même offerte; les ruisseaux qui traversent son désert communiquent avec le lac Salé, une vraie mer Morte; et aucun poisson n'en habite les eaux saumâtres.

Peut-être le Fouilleur a-t-il une industrie qui lui permet d'acheter des vivres?

Pas le moins du monde; sa jaquette de peau de lièvre, son méchant petit arc, ses flèches à pointe de silex, voilà tout ce qu'il a jamais su faire.

Mais quelquefois il est armé d'un grand bâton, ainsi que sa femme; seulement le sien est crochu, tandis que celui de la Fouilleuse est terminé en pointe. Suivons-les, et nous allons enfin savoir de quoi ils se nourrissent. Il y a sur le bord de leur ruisseau une plante ombellifère, précisément l'*yampah*, qui les a fait nommer Yamparicos; la femme en déterre la racine avec son bâton pointu; elle arrache également celle du kamas (*camassia esculenta*), et quand sa provision est faite, elle retourne au logis. Épluche-t-elle ses racines avec soin, c'est ce que je n'ai pu savoir; mais la manière dont elle les fait cuire est extrêmement curieuse: sa marmite est en bois; mieux que cela, c'est un simple panier. Il est vrai que le mérite de l'invention appartient aux Serpents, peut-être aux Assiniboins, qui font leur pot-au-feu dans un vase en écorce de bouleau. Si vous ne connaissez pas leur méthode, cela doit bien vous surprendre.

Il faut d'abord que le panier soit d'une trame assez serrée pour que l'eau ne s'en aille point. Si la Fouilleuse a le bonheur, ce qui n'arrive pas toujours, de posséder un pareil ustensile, vous

pensez bien qu'elle ne s'expose pas à le brûler Elle y met ses racines de yampah, le remplit d'eau et y ajoute des pierres qu'elle a fait chauffer; l'eau commence à bouillir; elle ôte ses pierres qui se sont refroidies, en remet d'autres et continue jusqu'à ce que les racines soient bien cuites.

Pour celles de kamas, la Fouilleuse fait un trou dans la terre, toujours avec son bâton qui, cette fois, lui sert de bêche; elle a rempli son trou avec des pierres sortant du feu, y a placé les racines et les a soigneusement recouvertes. Il faut près de quarante-huit heures pour la cuisson du kamas; mais aussi, quand on le retire, il est réduit en une sorte de pulpe d'un goût sucré, analogue à celui des poires ou des coings que l'on a fait cuire au four.

En place de pain, notre petite ménagère s'est pourvue de graines d'*algarobia*, dont nous avons vu l'emploi chez les Indiens de l'Amazone. L'algarobia est, vous vous le rappelez, une espèce de mimosa, dont la gousse renferme, en même temps que la semence, une pulpe acidulée ayant de l'analogie avec celle de la caroube. La Fouilleuse recueille ces gousses, les serre dans des paniers, ou les entasse dans un coin de sa caverne ou de sa hutte, qui est tout simplement une niche faite avec des brins d'armoise, recouverte et calfeutrée avec de l'herbe.

Mais tout cela est précaire, et ne suffit pas à nourrir une famille; la saison peut être défavorable aux algarobias; et les ours, qui de leur côté sont des fouilleurs très-habiles, mangent quelquefois toutes les racines. Avec quoi les remplacer?

Avec des criquets. Ces insectes, du genre des sauterelles, fondent sur la plaine à certaines époques de l'année et s'y abattent en si grand nombre qu'ils couvrent littéralement le sol d'une nappe vivante. Ils attirent quelquefois de beaux oiseaux blancs, qui visitent les rivières et les lacs de la Prairie, et sont de la famille des mouettes. C'est ainsi que la chose se passa, il y a quelques années, lors d'une émigration de criquets, dont les Mormons eurent beaucoup à souffrir.

On cite à ce propos un trait assez plaisant: tous les champs de la colonie étaient inondés de ces insectes, et la famine devait en résulter pour les saints[1]. Or les criquets étant plus nombreux qu'on ne les avait jamais vus, les oiseaux blancs, qui se trouvaient dans le voisinage, accoururent en foule pour profiter de cette manne : rien n'était plus naturel. Mais, à son tour, le grand prêtre de la sainte colonie ne pouvait pas perdre cette occasion de prouver sa céleste influence; il déclara donc que les oiseaux étaient venus du ciel et que Dieu

1. Les Mormons se donnent le titre de saints du dernier jour.

les avait envoyés, à sa prière, pour délivrer son peuple de cette nouvelle plaie d'Égypte.

Quoi qu'il en soit, malgré leur nombre et leur appétit, les mouettes ne dévorent pas tous les criquets; il en reste encore assez pour que les Fouilleurs en aient leur part.

Singulière nourriture pour un estomac humain, vous écriez-vous. Je ne dis pas non; mais on mange bien des crevettes. Les Chochokies ne sont pas du reste les seuls qui se repaissent de sauterelles; le criquet voyageur entre dans le menu de beaucoup d'habitants du désert; il y a même, dans le nord de l'Afrique, des peuples d'un rang assez élevé, qui, à l'occasion, ne les dédaignent pas; et saint Jean, malgré tout ce qu'on a pu écrire, s'est bel et bien nourri de sauterelles, comme on s'en nourrit encore dans les lieux où il prêchait.

Lors donc que les criquets s'abattent sur le pays des Fouilleurs, tous les groupes du voisinage se réunissent; on fait dans la terre un grand trou d'environ un mètre de profondeur; puis tous les assistants s'éloignent, forment un cercle et se rapprochent du trou, en chassant les criquets avec de grandes baguettes. Ceux-ci, au lieu de s'envoler, sautent devant eux; le cercle se rétrécit, les criquets vont toujours, et finalement s'amoncellent dans la fosse qui leur a été préparée.

Des fagots d'herbe sont jetés sur les insectes; on y forme un bûcher de brins d'armoise, on l'allume; les sauterelles cuisent, et l'on peut, ou les manger tout de suite, où les conserver pour l'époque où les vivres sont rares. On les fait aussi bouillir comme les racines de yampah; quelquefois on les mange avec la pulpe et la graine d'algarobia, et l'on a de la sorte un poudding, ou un pâté aux criquets.

Mais ce n'est pas à la sauterelle que le Fouilleur se borne en fait de nourriture animale. Puisqu'il tue des lièvres pour avoir une casaque, il en mange la chair après en avoir pris la peau. Malheureusement son lièvre est bien petit; d'où la casaque est étriquée, et la gibelotte peu copieuse. Les trappeurs donnent à la chétive créature le nom de lapin; et ce serait encore un lapin de fort petite taille. C'est néanmoins un vrai lièvre, le *lepus artemisia*. Son poil est argenté, d'un blanc grisâtre, précisément comme l'armoise, dont il ronge les graines, les tiges et les feuilles. Il en résulte qu'il est très-difficile de le découvrir au milieu de ces touffes qui l'abritent, et avec lesquelles il se confond.

Un autre inconvénient de sa prédilection pour l'armoise, c'est qu'en mangeant cette plante, qui est de la famille de l'absinthe, il contracte une saveur détestable. Jamais sa chair, même avec un

oignon, ne pourrait être avalée par un Européen, tant elle a d'amertume. C'est cependant un régal pour le pauvre Fouilleur; il passe une partie de ses jours à convoiter cette proie; et la capture de ce petit quadrupède est pour lui ce que la prise d'un sanglier, d'un cerf ou d'un éléphant est pour un chasseur plus ambitieux. Il lui arrive bien d'en tuer quelquefois avec son arc et ses flèches; mais comme tous les lièvres, celui de l'armoise a l'oreille fine; il est craintif, se tapit sous le feuillage, au plus épais du fourré. L'hiver pourrait venir avant que le Fouilleur eût assez d'étoffe pour refaire sa jaquette; aussi a-t-il recours à un autre moyen : comme la plupart des sauvages dont la chasse est la principale ressource, il élève une double palissade ayant la forme d'un V, réunit ses voisins, comme à propos des criquets, et la battue commence.

C'est tout simplement un clayonnage en armoise que l'estacade du Fouilleur; mais il ne s'agit pas d'y faire entrer des bisons, ni même des rennes, comme chez les Indiens du Nord; le petit lièvre ne pensera pas même à sauter par-dessus, bien qu'elle n'ait pas un mètre de haut. Le pauvre animal est ahuri, perd la tête, va se heurter contre la barrière, qu'il lui serait si aisé de franchir, et il est assommé à coups de bâton, ou percé par une flèche.

Les marmottes, les écureuils de terre, qui abondent dans les rochers du Grand-Bassin, les rats, qui pullulent dans la plaine, fournissent encore des aliments au Fouilleur. Quelquefois il les tue avec des flèches émoussées; mais le fait est rare; presque toujours il les piége, et il est si bon trappeur qu'il lui arrive de prendre jusqu'à soixante rats en un jour. C'est le trébuchet, dit en 4 de chiffre, qui lui sert en pareille occasion.

Mais pour donner dans le panneau, il faut que le rat sorte de chez lui; et quand il fait froid, il s'acoquine dans son trou. Le Fouilleur prend alors son bâton et déterre la petite bête, ni plus ni moins que si c'était une racine.

Il y a bien encore un animal superbe qui fréquente les champs d'armoise, et qui de loin en loin procure au Fouilleur un magnifique rôti; c'est un oiseau, le tétras à queue de faisan, le plus gros de toute la famille. Quand il a toute sa taille, il est bien aussi grand qu'un aigle, dont il n'a cependant ni la forme ni le plumage. Il porte sur la poitrine deux grosseurs pareilles à deux goîtres, et qui, au lieu d'avoir des plumes comme le reste du corps, sont revêtues de crins. Sa robe, tachetée de blanc et de noir, offre dans son ensemble une teinte grise, à reflets d'argent, que la nature lui a donnée, sans aucun doute, pour qu'on ne le dis-

tingue pas des plantes, également argentées, où il se trouve d'ordinaire.

Toutefois, s'il est de belle taille ou d'une belle apparence, il est d'un goût exécrable; il a encore plus d'amertume que le petit lièvre, dont il partage la nourriture. Mais notre chasseur ne l'en trouve pas moins bon et ne regrette qu'une chose, c'est qu'il soit rare et d'une capture difficile.

Joignez à tout cela quelques baies sauvages, qui, mêlées avec des criquets, font un gâteau fort apprécié des petits Fouilleurs; la racine d'une espèce de chardon (le *cirsium de Virginie*). racine de la grosseur d'une carotte ordinaire, d'un goût très-prononcé, et qui, étant fort dure, a besoin de cuire pendant longtemps. Celle de la valériane comestible, qui est d'un beau jaune, d'un volume considérable, et qui a l'odeur caractéristique de la plante qui s'en élève; elle croît seulement au bord des ruisseaux, des lacs, des marécages, dans les terrains fertiles où n'habitent pas les Fouilleurs; mais son arome est tellement estimé des gourmets chochokies, qu'ils se hasardent à sortir de leur retraite pour aller chercher cette friandise. Le menu des Yamparicos ne pèche donc pas, quant à la variété; mais les plats ne sont pas toujours assez forts, ni les vivres assez constants. Très-copieux durant la belle saison, où les racines abondent, les criquets arrivent, les fruits mûris-

sent, où les lièvres sont moins prudents, où les rats ne demandent qu'à se laisser prendre, il n'en est plus de même à l'époque des frimas, époque de misère pour tous les malheureux. Il y a bien les graines de plusieurs espèces de pins que les Espagnols ont confondues sous le nom général de *pignons;* quelques-unes de ces amandes sont de la grosseur d'une aveline, ont une odeur agréable, quand on les a fait griller, et se conservent longtemps. Mais les pignons ne viennent pas partout; et d'ailleurs on ne peut pas ne manger que du pain.

Une certaine punaise, que les savants n'ont pas encore classée, participe également à la nourriture des Fouilleurs. Elle construit sur les tablettes des rochers, principalement au bord des eaux, un nid fort curieux, de la forme et de la dimension d'un petit ananas. Personnellement elle est d'un brun foncé et de la taille de la blatte commune. Un plat de ces punaises bouillies est assez agréable au Fouilleur, et mêmes aux tribus d'une classe plus élevée, dont le goût est plus délicat.

Mais comme tous les insectes, la punaise disparaît en hiver. C'est alors que le Chochokie prend son bâton crochu, et que, fouillant toujours, il fait sauter adroitement de leur cachette les lézards que renferment les crevasses du rocher. Enfin il se rabat sur la grenouille à cornes, sur

les larves qu'il trouve en fouillant la terre, sur les racines les plus coriaces, les graines les plus dures, les plus sèches, les moins mangeables.

Les Yamparicos pourraient encore nous fournir plus d'un détail curieux ; mais nous en avons assez dit pour faire voir qu'ils ont le droit de figurer parmi les peuples étranges.



XIV

GOUARANIS OU HABITANTS DES PALMIERS.

Vous connaissez tous l'Orénoque ; vous savez que c'est l'un des plus grands fleuves de l'Amérique méridionale. En partant de son embouchure, si vous le remontiez jusqu'à sa source, vous auriez fait deux mille cinq cents kilomètres. A vrai dire, ce ne serait pas en ligne droite ; celle que vous auriez décrite ressemblerait à un 6, dont la pointe représenterait l'embouchure de la rivière. L'Orénoque prend sa source dans les montagnes du Vénézuéla, coule d'abord vers l'orient, s'en éloigne, passe par tous les points de la boussole, retourne à l'est, et continue dans cette direction jusqu'à l'Atlantique.

Ce n'est pas non plus par une seule bouche qu'il se déverse dans l'Océan. Longtemps avant de le rejoindre, il se divise en une cinquantaine de branches, qui forment de longs détours, et

embrassent un delta presque aussi grand que la moitié de l'Angleterre. Bien que toutes ces branches aient un nom particulier, trois ou quatre seulement sont assez importantes pour que les navires puissent en sillonner les eaux ; et personne, à l'exception des quelques pilotes qui conduisent ces bâtiments, n'a exploré le labyrinthe qu'elles composent.

Le cours de la rivière nous serait lui-même inconnu, sans l'œuvre magnifique de M. de Humboldt, la plus belle relation de voyage qui ait jamais été écrite. Il y a aujourd'hui plus de cinquante ans que nous possédons cette œuvre précieuse, et depuis lors nous n'avons presque rien appris de neuf sur la région qu'elle nous dépeint. Il est vrai qu'il s'y est opéré peu de changements ; le commerce y languit toujours ; les ruines des missions espagnoles s'y multiplient ; la religion et la civilisation, au lieu de s'y implanter semblent au contraire s'en éloigner de jour en jour.

Mais ce n'est pas de cela que je veux vous entretenir. C'est d'une peuplade singulière qui habite l'un des points du delta de l'Orénoque ; je veux parler des Gouaraunos, ou Gouaranis. Ils passent pour appartenir à la famille des Caraïbes ; mais ils font bande à part, composent une tribu toute spéciale de sept à huit mille âmes, et tel-

lement caractérisée par sa manière de vivre qu'on peut lui accorder une autonomie complète.

Ainsi que beaucoup d'autres grands fleuves, l'Orénoque est soumis à des crues périodiques; ses eaux s'élèvent chaque année bien au-dessus de leur niveau ordinaire, et le reprennent ensuite, après avoir couvert un espace plus ou moins étendu. On avait d'abord attribué ces crues à la fonte des neiges, plusieurs des affluents de l'Orénoque prenant leur source dans les Andes; mais on a vu qu'on s'était trompé : la véritable cause de ces inondations est la quantité d'eau versée, tous les ans par les pluies tropicales. Ces pluies sont occasionnées par la position de la terre à l'égard du soleil, et c'est pour cela qu'elles sont périodiques. Le fleuve commence à grandir vers les premiers jours d'avril; c'est au mois d'août qu'il atteint son maximum, et en décembre que les eaux sont le plus bas.

L'élévation que l'Orénoque peut atteindre a été diversement estimée. Quelques voyageurs l'ont évaluée à trente mètres; il en est d'autres qui ne l'ont pas même portée à quinze. Chacun d'eux peut avoir raison; cela dépend de l'endroit où la mesure a été prise. Mais si le niveau diffère, suivant les lieux, il est toujours à peu près le même pour la place où il a été relevé. Nous en avons la

preuve dans les observations qui ont été faites à Angusture, le dernier établissement de quelque importance qu'il y ait sur l'Orénoque. En face de la ville, précisément au milieu du fleuve, il se trouve un îlot rocheux dont le sommet est juste à quinze mètres au-dessus de l'étiage [1]. Cet îlot est surmonté d'un arbre, et tous les ans, quand la crue est à son maximum, on ne voit plus que celui-ci ; l'îlot est submergé [2]. L'Orénoque s'élève donc, en cet endroit, à une hauteur constante de quinze mètres. Il ne s'ensuit pas, comme nous l'avons dit, qu'il atteigne ce niveau dans tout son cours. A Angusture, ainsi que le nom l'indique, il est resserré entre des berges extrêmement hautes, qui le réduisent de moitié. En amont et en aval, c'est-à-dire au-dessus et au-dessous de cette gorge étroite, il est beaucoup plus large, et perd nécessairement en hauteur ce qu'il gagne en étendue. A vrai dire ce n'est plus un fleuve, mais une vaste nappe d'eau de plusieurs centaines de milles ; ici couvrant des marais et des plaines, ailleurs s'épanchant au milieu des forêts.

C'est naturellement près de l'embouchure que l'inondation est le plus remarquable. Lorsqu'elle

1. Niveau le plus bas auquel descendent les eaux d'une rivière.

2. Cette circonstance a fait appeler cet îlot *Orinocomètre* ou mesure de l'Orinoco, nom espagnol de l'Orénoque.

arrive à son maximum, c'est-à-dire en juillet et en août, le pays tout entier disparaît sous ce déluge. Les cinquante bouches du fleuve ne se distinguent plus au milieu de cette mer; et il serait impossible de naviguer, à travers tous ces écueils, sans les arbres qui servent de bouées indicatrices aux pilotes, et leur permettent de s'orienter. Si alors, suivant l'un de ces pilotes, vous remontez l'un des plus petits canaux situés au bord du delta, vous assisterez, quand viendra le soir, à un spectacle bizarre. Devant vous s'étendra une forêt dont la partie inférieure est noyée comme le reste. Jusque-là rien de bien extraordinaire; mais entre les cimes des arbres vous apercevrez du feu; non pas un incendie; ce sont des flammes régulières, s'élevant comme d'un foyer, et répandant une lueur tranquille sur le feuillage qui est au-dessus d'elles, et sur l'eau qui paraît leur servir de base.

En approchant, vous distinguerez des marmites suspendues au-dessus de la flamme; des hommes des femmes qui les entourent; des ombres qui paraissent voler d'un arbre à l'autre, et à la surface de l'eau une flottille de pirogues, amarrées au tronc des arbres.

Comment? des feux établis dans l'air, des créatures humaines allant et venant à la cime des palmiers, gesticulant, babillant, éclatant de rire

comme des gens qui seraient chez eux? C'est qu'en effet vous aurez sous les yeux un village de Gouaranis.

Approchez encore, et glissez-vous dans une de ces bourgades; tâchez de ne pas y être aperçus, car il est dangereux de s'y introduire; mais regardez comment les choses s'y passent. D'abord, de quoi vivent les habitants? A l'époque où vous les voyez, ils se trouvent à cent milles du rivage; il s'écoulera plusieurs mois avant que les eaux se retirent; et lorsque le fleuve sera rentré dans son lit, toutes les terres qu'il aura découvertes seront à l'état de marais.

Vous avez remarqué, en arrivant, une petite flottille de canots qui permettent d'aller gagner la rive; mais c'est un long voyage; on le fait bien de loin en loin pour une affaire importante; on ne peut pas y songer pour les provisions quotidiennes. Aussi n'est-ce pas pour aller au marché que ces pirogues ont été faites. Elles servent de temps en temps, lorsqu'il s'agit de troquer certains objets contre les ustensiles qui peuvent être nécessaires; mais en dehors de ces circonstances exceptionnelles, le Gouarauno ne s'éloigne pas de sa forêt, où il n'a rien à craindre, et où il trouve à la fois bon souper et bon gîte. L'inondation durerait toujours qu'il n'en serait pas moins tranquille, et n'en souffrirait ni de la faim, ni de la soif.



En approchant vous distinguez des marmites suspendues au-dessus de la flamme, et des hommes des femmes qui les entourent. (Page 291.)

Assurément, dites-vous ; il aurait du poisson, et pourrait boire autant qu'il voudrait.

Certes il pêche quelquefois, et l'eau abonde autour de lui ; mais ce n'est pas là ce que je veux dire. Rappelez-vous d'abord que la pêche devient très-difficile, pour ne pas dire impossible lorsque les eaux sont grandes. Si le Gouarauno ajoute à sa friture un bifteck de manati, ou bien une tranche de tortue, c'est justement après l'inondation ; il mourrait de faim s'il n'avait pour vivre que les produits de sa pêche, car il est imprévoyant comme le sont tous les sauvages. Heureusement que son étrange habitat est pour lui un garde-manger inépuisable.

Vous ne devinez pas? Étudions la forêt où il perche, et vous verrez qu'elle pourvoit non-seulement à sa nourriture, mais à tous ses besoins.

Remarquez d'abord que cette forêt est composée d'une seule et même essence, particularité d'autant plus intéressante que nous sommes dans la zone torride, où généralement toutes les espèces se confondent. N'est-il pas ensuite bien curieux de voir un seul végétal approvisionner l'homme de tout ce qui lui est nécessaire ; lui fournir, sans la moindre culture, des aliments, des ustensiles, du bois (ce qui va sans dire), et par conséquent un bateau, mais des habits, des cordes, une maison et jusqu'à du vin?

Et comment s'appelle cet arbre merveilleux?

Il se nomme *ita* chez les Gouaraunos : *morichi*, *mourichi*, *mouriti* chez les autres Indiens, et chez les Espagnols des bords de l'Orénoque. Son nom scientifique est *Mauritia flexuosa*. Vous pourriez croire que cette appellation est dérivée du mot indigène ; vous seriez dans l'erreur ; la ressemblance est purement accidentelle, *mauritia* ne vient pas de *morichi* : c'est le nom latinisé du prince Maurice de Nassau.

Mais cela ne vous dit pas que les mauritias composent un genre de palmiers, renfermant beaucoup d'espèces. On les trouve dans différentes parties de l'Amérique tropicale ; les uns atteignent une grande hauteur et ont le stipe droit et uni, pendant que les autres ne dépassent guère deux mètres, et sont armés d'épines ou couverts de protubérances coniques. Il en est enfin qui affectionnent les lieux arides, et il y en a qui ne prospèrent que dans les marécages, les endroits inondés, tels que l'*ita*, par exemple, qui a le pied dans l'eau pendant six mois.

Comme tous ses congénères, le morichi est un palmier éventail ; c'est-à-dire que ses feuilles, au lieu d'être pennées[1] ou entières, sont composées de folioles réunies à leur base, et qui vont en s'é-

1. On appelle *pennées* les feuilles dont les folioles sont disposées de chaque côté de la tige, comme les barbes d'une plume

cartant, ainsi que les branches d'un éventail que l'on a déployé. Vers leur partie supérieure, ces folioles se replient extérieurement et sont pendantes; mais à l'endroit où elles se rapprochent elles sont roides et dures. Le pétiole, c'est-à-dire la tige de la feuille, a plus de trois mètres et demi de longueur et forme à son point d'attache au stipe du palmier une auge de trente centimètres de large. La feuille elle-même a un développement de trois mètres; et c'est tout ce qu'un homme peut faire que de porter une de ces feuilles, quand elle est pourvue de sa tige. Groupez une douzaine de ces éventails gigantesques au sommet d'une colonne de trente mètres de hauteur, sur un mètre et demi de tour; placez-les de manière qu'ils s'élèvent dans toutes les directions, en formant avec la tige un angle assez prononcé, et vous aurez l'*ita* des Gouaraunos.

Peut-être en verrez-vous quelques-uns dont la tige sera renflée vers le milieu, ou dans sa partie supérieure; mais la plupart vous offriront une colonne parfaitement cylindrique. Peut-être aussi quelques frondes[1] s'inclineront-elles, comme si elles allaient tomber; il est probable même que plusieurs se seront détachées de l'arbre, et vous pourrez alors juger de leurs dimensions. Mais en

1. On appelle *fronde* l'ensemble des folioles, c'est-à-dire la feuille des palmiers.

levant les yeux, vous apercevrez, au centre du feuillage, un cône épais ou plutôt un énorme bourgeon; c'est une feuille en voie d'accroissement, bientôt le soleil va la faire épanouir; et un nouvel éventail remplacera celui qui gisait à la surface de l'eau, et que l'inondation a entraîné.

Regardez maintenant à l'endroit ou la base du pétiole embrasse la tige du mauritia; vous y verrez comme un grand étui, qu'on appelle une *spathe* et qui est long de plusieurs pieds; il se déchire, et vous découvrez une énorme grappe de fleurs d'un vert blanchâtre, disposées sur la tige par doubles rangs.

Si vous avez de bons yeux et si vous faites attention, vous reconnaîtrez que ces grappes sont de deux espèces, et que le même arbre n'en porte que d'un seul genre; c'est que le morichi est *dioïque*[1], c'est-à-dire que parmi ces arbres, les uns portent des grappes qui renferment la semence et les autres des grappes qui n'en renferment pas. En revenant un peu plus tard, vous en verriez parmi eux dont les grappes seraient complétement desséchées, tandis que les fleurs des autres seraient remplacées par des fruits. Vous prendriez ces fruits pour des pommes de pin, si au lieu d'être ronds comme une boule, ils avaient la forme d'un cône;

1. De *di*, qui signifie deux, et d'*oikia*, qui veut dire maison.

c'est vous dire qu'ils sont couverts d'écailles brunes. Enlevez ces écailles, et vous trouverez une enveloppe charnue assez mince, au milieu de laquelle est un noyau. Une seule grappe donne de ces fruits par centaines, quelquefois par milliers, et fait la charge de deux hommes. Tel est le mauritia des Guaraunos; voyons maintenant à quels usages ils l'emploient.

Quand un de ces indiens veut se bâtir une cabane, ce n'est pas dans la terre qu'il en pose les fondations; il serait impossible de prendre pour base un terrain spongieux, qui d'ailleurs est sous l'eau pendant six mois de l'année. C'est au contraire assez loin du sol que le Guarauno va s'établir. Il examine l'endroit où la crue a marqué les arbres à l'époque de sa plus grande élévation; et le plancher de sa case sera encore à deux ou trois mètres au-dessus du point que les eaux auront indiqué. La place de sa demeure étant choisie, le Guarauno abat quelques mauritias et les débite en poutrelles de la longueur voulue. La distance qui sépare quatre beaux arbres formant un carré, beaux arbres qui seront les colonnes angulaires de l'édifice, donne la mesure de ces poutrelles.

Une profonde entaille est faite dans chacun des piliers, juste à l'endroit où le constructeur veut établir sa maison. Les poutrelles sont placées dans ces entailles et retenues par des cordes; une fois

liées solidement, elles reçoivent à leur tour des solives transversales, que l'on y attache par le même procédé. C'est presque toujours la tige des frondes qui remplit cet office. Vous vous rappelez que ces tiges ont plus de trois mètres et demi de longueur, sur une largeur de quinze à vingt centimètres, quelquefois davantage; l'expérience a prouvé qu'elles suffisaient amplement. Sur cette charpente est posé un lattis, dont les folioles des grands éventails constituent les matériaux; et sur ce lattis une couche épaisse de vase est soigneusement étendue. Il n'est pas difficile d'obtenir cette dernière, on n'a qu'à se baisser pour en prendre. Le soleil a bientôt desséché cette boue, et la case est munie d'une aire excellente, où l'on peut faire du feu, sans crainte de brûler le plancher qui la soutient.

Pour arriver à cette plate-forme une échelle est nécessaire; rien de plus simple que d'en faire une; il suffit d'entailler l'une des colonnes qui soutiennent la maison pour avoir un escalier un peu roide il est vrai, mais dont s'accommodent les Guaraunos.

Notre homme a fini son plancher; c'est là le point important; il ne tient pas aux murailles et ne s'inquiète guère d'avoir pignon sur rue. Il est dans la zone torride, et la neige ne fouettera jamais dans sa cabane; pas même la pluie, qui, dans ce pays-là, tombe presque toujours verticalement. Toutefois, comme elle est copieuse, il cherche à s'en préser-

ver, et surtout à se mettre à l'abri du soleil, qui est son plus grand souci. Il construit donc une nouvelle charpente, à quelques mètres au-dessus de la première, et la couvre de nattes, fabriquées à l'avance avec les folioles du mauritia. Dès qu'elle a un toit, sa maison est terminée; et si vous en exceptez la vase dont il a fait son parquet, c'est l'ita qui lui en a fourni tous les matériaux; poutrelles, solives, cordages, lattis et toiture

Une fois logé, notre homme sent qu'il a faim; peut-être a-t-il du poisson, du manati, ou de l'alligator, car son palais n'est pas assez délicat pour s'offenser d'une tranche de crocodile ; mais si les eaux sont grandes, il n'a pas même un goujon ; et même en temps d'abondance le pain n'est jamais de trop; d'ailleurs il est si près qu'il est inutile de s'en passer. La tige du mauritia renferme une espèce de moelle farineuse qui, broyée ou râpée, mêlée ensuite avec de l'eau, forme un sédiment au fond du vase, sédiment qui a toutes les qualités du sagou. On pétrit cette farine. on fait des gâteaux avec la pâte, et ces gâteaux, grillés sur un feu d'Ita, constituent le *yourouma*, qui est le pain des Guaraunos.

Cette farine, chose singulière, n'est pas fournie par tous les itas de la forêt ; ce sont les mâles qui la produisent, ceux dont les fleurs ne donneront pas de fruits, et ceux-là uniquement. Autre par-

ticularité : ils n'en renferment qu'à l'époque où les fleurs vont sortir de leur enveloppe. On a fait la même remarque à propos du maguey, l'aloès d'Amérique, d'où l'on extrait un breuvage nommé *pulqué*. Pour se procurer la séve, dont cette liqueur se compose, le maguey doit être incisé juste au moment où son épi floral va surgir d'entre les feuilles.

Tout en mangeant son yourouma, notre homme a besoin de boire. Va-t-il puiser au fleuve qui s'épanche au-dessous de lui ? Non. Ce n'est pas qu'il ne boive jamais d'eau ; mais il veut se mettre en gaieté ; c'est encore le mauritia qui lui en donnera le moyen La séve de ce palmier, après avoir été soumise à la fermentation, est transformée en liqueur enivrante ; et si le Guarauno est ivrogne, il peut se griser comme un lord. Mais s'il est plus modeste, et n'a d'autre désir que de se désaltérer, il n'a qu'à mettre infuser dans un peu d'eau quelques noix de morichi, à les battre ensuite avec un pilon pour en détacher les écailles, à filtrer l'infusion à travers un tamis, qui par parenthèse est fait avec des fibres d'ita, et l'opération terminée, il aura un breuvage à la fois sain et agréable.

Qui parle de liqueur dit un vase pour la contenir, un gobelet pour la boire ; gobelets et terrines, c'est l'ita qui en fait les frais ; bols et sou-

coupes, assiettes, cuillers, plats et sébiles, c'est dans son arbre qu'il les a taillés. Quant aux outils nécessaires pour ses différents travaux, il les achète à des négociants européens, qui les lui fournissent en échange de quelque natte, ou de quelque tissu en fibre de palmier ; et c'est encore en fin de compte, avec l'ita qu'il les paye. Mais si par hasard toutes ses relations commerciales étaient rompues, le Guarauno se ferait une hache de silex et un couteau d'obsidienne [1], comme il le faisait jadis avant l'arrivée des Espagnols.

C'est avec la tige des feuilles du mauritia qu'il fabrique son arc et ses flèches, ainsi que la hampe de ses harpons et de sa lance ; dans le stipe du palmier qu'il creuse sa pirogue, tout aussi légère que si elle était en liége ; et ses filets, ses lignes, son hamac, ses vêtements, c'est-à-dire l'écharpe dont il s'entoure les reins, sont faits avec les fibres des folioles qu'il a recueillies avant l'épanouissement de la fronde.

Nous avions donc raison de dire qu'un seul arbre pourvoyait à tous les besoins de cet homme primitif ; et vous comprendrez que les missionnaires aient désigné l'ita sous le nom d'*arbre de vie.*

1. Roche agrégée, d'un éclat vitreux, dont les anciens Péruviens se faisaient des couteaux et des glaces, d'où le nom de miroir des Incas donné à cette pierre qui est très-commune dans les Andes. (*Note du traducteur.*)

Pourquoi, direz-vous, le Guarauno s'astreint-il à une pareille existence, quand il y a autour de lui de vastes régions dont il pourrait faire sa demeure, et où il aurait des ressources plus abondantes?

Il est facile de vous répondre, mais par une autre question. Pourquoi les Esquimaux restent-ils dans leur pays glacé? Pourquoi les tribus des montagnes arides ne descendent-elles pas dans les plaines fécondes? Pourquoi y-t-il des hommes qui vivent au désert, quand des pays fertiles sont encore inhabités? Sans nul doute, les Guaraunos, chassés de leur terre natale par un ennemi puissant cherchèrent un refuge dans cet endroit marécageux; ils y trouvèrent l'indépendance, et sacrifièrent tout le reste pour jouir de la liberté, qui est le premier de tous les biens, le plus précieux de tous les luxes.

Même actuellement, chose triste à dire, le Guarauno aurait à craindre l'esclavage s'il s'éloignait trop de son marais. Dans sa retraite aérienne il est tranquille; personne ne viendra l'y traquer, pas un ennemi, fût-ce un Indien, ne pourrait le suivre sur ce terrain bourbeux, où, par une longue habitude, il glisse avec la légèreté d'un oiseau; et c'est pour cela qu'en dépit de tout ce qui lui manque, il restera longtemps encore au milieu de ses palmiers.

XV

LAPONS.

Depuis l'époque reculée où pour la première fois on a parlé des Lapons, que de sottises n'a-t-on pas débitées sur leur compte! Suivant d'anciens voyageurs, qui probablement n'avaient pas distingué leur habit de leur personne, ils seraient couverts de poils ainsi que les animaux ; et l'un de ces touristes peu clairvoyants, ou d'un esprit inventif, nous les présente avec un seul œil au milieu de la poitrine. Il n'était cependant pas besoin d'imaginer des fables, ou même d'exagérer les faits pour que l'histoire du Lapon fût intéressante; il y a dans sa personne, dans ses mœurs, dans le pays qu'il habite, assez de choses curieuses pour attacher le lecteur.

L'origine de ce bizarre échantillon de l'espèce humaine a été le sujet de nombreux mémoires; à quoi bon nous y arrêter? Ces recherches profondes

regardent les savants, et sont en général plus subtiles qu'instructives. Il y a une chose certaine : le Lapon est venu de quelque part; mais je défie les plus habiles de prouver que c'est de l'Orient plutôt que du Couchant ou du Midi. Si nous avions à nous occuper de ces liens de famille, nous dirions qu'il est frère ou cousin des Esquimaux, des Samoyèdes, des Tchoutskes, enfin des tribus qui bordent la mer Glaciale. Il y a dans la taille, dans les mœurs, jusque dans les traits de ces différents peuples une grande analogie ; et cependant cela ne prouve pas qu'ils soient sortis de la même souche. La similitude qu'ils nous présentent peut être le résultat des lieux et du climat.

Quant à la parité de langage, dont les ethnologues font tant de cas, elle nous semble, en pareille matière, le moins sûr de tous les guides. Le nègre de la Caroline, le Saxon aux yeux bleus, l'Irlandais à la peau rubiconde, parlent tous la même langue; qu'ils se dispersent et conservent leur idiome, sera-ce un motif pour leur assigner la même origine? Un langage, ou seulement des termes communs, révèlent un contact prolongé entre deux peuples, et non leur parenté ; c'est un renseignement précieux pour écrire leur histoire ; mais en matière généalogique, il n'a de valeur que lorsqu'il se joint à des preuves autrement caractérisées.

Pour nous, la grande affaire n'est pas de savoir d'où vient le Lapon ; mais où il est aujourd'hui et ce qu'il fait actuellement.

Si vous prenez la carte d'Europe, et que vous tiriez une ligne allant du golfe de Kandalax (dans la mer Blanche) au milieu des îles de Loffoden (sur la côte de Norvége), vous en aurez détaché la Laponie. Toutefois cette ligne, qui bornerait au sud le pays des Lapons, serait purement imaginaire. Ce pays n'a pas ne limites réelles, et ceux qui le parcourent ne forment pas une nation. On a parlé d'un ancien royaume de Laponie ; mais rien ne prouve qu'il ait jamais existé ; et si l'on y a joui d'une civilisation relative, il n'en reste aucune trace chez les Lapons actuels. La partie de l'Europe que vous avez retranchée de la carte, est donc tout simplement un territoire qu'on appelle Laponie, parce que les Lapons sont les seuls qui l'habitent. Il y a bien encore de vrais Lapons au midi de la ligne que vous avez tracée ; mais là ils sont mêlés à des Finnois, dont la race est différente.

Expliquons d'abord ces deux termes, car on les a tellement confondus, qu'il est difficile de s'y reconnaître. Les habitants de la Laponie sont bien nommés Lapons par les Suédois et les Russes ; mais ils se donnent le nom de *Samlash;* et en Norvége ainsi qu'en Danemarck on les appelle *Fin-*

nois ou *Finlandais*. Or les gens que nous appelons Finlandais ne sont pas du tout Lapons, et n'ont même aucune ressemblance avec les Finnois des Norvégiens ; ils sont agriculteurs, ont par conséquent des habitations fixes; tandis que le Lapon est errant et mène la vie pastorale. Quant aux physique, il y a aussi loin de l'un à l'autre, que du Cafre au Bushman.

Ces Finnois qui s'avancent de plus en plus dans le pays des Lapons, où ils forment des colonies, sont appelés *Quènes* par les Suédois, les Norvégiens, les Danois et les Russes. Et maintenant que la question est vidée, je reviens à mon petit peuple, et je lui conserverai le nom de Lapons, que vous lui avez toujours connu.

Tout à l'heure je vous parlais de son pays; j'avais tort; il n'en a pas; le territoire qu'il parcourt est la propriété des autres. La Russie, la Suède, la Norvége en ont pris chacune un lambeau; elles ont fini par s'entendre sur leurs limites respectives, et il n'en est resté à l'indigène qu'un usufruit, grevé d'un tribut annuel, sous forme d'impôt de capitation. Chacun de ses nouveaux maîtres lui a, en outre, imposé sa manière d'envisager le christianisme; le Russe a fait du Lapon un chrétien grec, et le Suédois un luthérien. Ses croyances, toutefois, ne sont pas bien pures, et quand il est loin de la frontière, il y mêle toujours

pas mal de sorcellerie, en d'autres termes grattez le Lapon, et vous trouverez l'idolâtre.

Il est vrai que la vie qu'il mène est peu favorable aux conversions; et que le pays qu'il habite est bien fait dans son esprit pour entretenir toutes les terreurs superstitieuses. La Laponie est un amas confus de roches effrayantes, de montagnes bouleversées, coiffées de neige, entrecoupées de vallons arrosés d'une foule de ruisseaux, qui vont grossir des rivières et des lacs. Ceux-ci ont parfois une très-grande étendue, et renferment des îles sans nombre; le lac d'Enaro, par exemple, en est tellement rempli, qu'un homme, au dire des Lapons, ne vivrait jamais assez pour les parcourir toutes. Il en résute un paysage qui serait varié sans le cachet de désolation que lui imprime le climat; ici la montagne est nue jusqu'à sa calotte neigeuse; là-bas le flanc des collines est revêtu de sapins et de bouleaux; ailleurs de sombres forêts de pins sont déchirées par d'immenses fondrières; et vous trouvez partout de vastes plaines, couvertes d'un manteau blanc que vous prendriez pour de la neige, et qui est formé du lichen des rennes. Dans la belle saison maint endroit se pare de verdure, s'émaille de fleurs; l'églantier même y épanouit ses roses, et une quantité d'arbrisseaux fournissent des baies en abondance. Mais, l'été est bien court; et dans les

lieux dont le charme vous attire, les cousins et les taons rendent le pays inhabitable. L'hiver revient, et pendant neuf mois tout est couvert de neige.

Maintenant que vous connaissez le pays, voyons celui qui l'habite. Le Lapon n'est pas grand; à peine a-t-il un mètre cinquante; néanmoins il est vigoureux, bien qu'il soit rarement gras. Vous comprenez qu'il y a des exceptions, l'habitant de la partie norvégienne est en général d'une taille plus élevée que celui des autres provinces.

Les traits du Lapon sont petits, ses yeux sont allongés: une simple fente, comme chez les tribus de race mongole; il a les pommettes saillantes, une grande bouche, un menton des plus pointus, des cheveux noirs, quelquefois bruns; et sur la côte les blonds ne sont pas très-rares. De même que l'Esquimau, le Lapon a très-peu de barbe, quand toutefois il en a. Son corps est trapu, anguleux, mal bâti, mais bien musclé; et sa force est plus grande qu'on ne le supposerait. Il est actif, capable de supporter les plus grandes privations; mais beaucoup moins agile qu'on ne l'avait cru d'abord: ce qui avait été pris pour la vitesse de sa course est tout bonnement son habileté de patineur.

Notre petit homme a de petits pieds, de petites

mains, ce qui est encore un point de ressemblance avec les Esquimaux. Sa voix n'a rien de mâle ; bien au contraire, elle est faible, criarde et peu étendue. Quant à la couleur de son teint, il paraît avoir la peau très-brune ; mais cela peut venir de la fumée qui l'entoure et où il passe plus de la moitié du temps.

Au moral c'est un être égoïste, insensible et d'un caractère morose. Pour lui, le mariage n'est qu'une affaire d'intérêt : une femme ou une autre, peu lui importe ; la plus riche, à ses yeux, est la meilleure ; et il n'est pas de charme qui vaille, pour lui, une demi-douzaine de rennes. L'hospitalité lui est complétement inconnue. La seule pensée que lui inspire un voyageur, ce n'est pas de le recevoir, mais de se demander ce que celui-ci vient faire au milieu de ses neiges ; il le soupçonne et lui ferme sa porte, à moins que ce ne soit un Russe ou un Norvégien qui vienne lui acheter ses pelleteries.

Les affaires s'engagent ; le Lapon y met beaucoup plus de ruse que ne le ferait croire son peu d'intelligence. Ne lui offrez que des valeurs, et de celles dont il est sûr ; il ne fait jamais crédit, et n'accepte pas de papier. Disons, pour expliquer sa défiance, que les émetteurs de billets l'ont exploité cruellement, et que c'est bien le moins qu'il ne s'y laisse plus prendre.

Il est lâche en face de l'oppression: l'étranger, Russe ou Norvégien, peut le battre, lui donner des soufflets, des coups de pieds; il versera des larmes et ne se défendra pas. En certaines circonstances il a pourtant du courage. Il lutte avec sang-froid contre les éléments, affronte sans peur les ours et les loups, et supporte des fatigues inouïes. Autrefois il n'a pas craint de faire la guerre. Mais c'est maintenant l'homme le plus pacifique. Il est rare qu'il se dispute, et n'a jamais blessé personne. Quand, par hasard, deux Lapons se battent, ils s'égratignent, se poussent, se tirent les oreilles, ou les cheveux, mais ne se font pas grand mal, et ne prennent jamais leurs couteaux. Nous n'aurions, à cet égard, que des louanges à leur donner, si tout cela venait d'un bon cœur; mais c'est par crainte qu'ils ne cognent pas plus fort; et la couardise ne mérite jamais d'éloges.

Peu sensible, ainsi que nous l'avons dit, le Lapon n'a guère d'amour filial, et a peu de tendresse paternelle. Le fils déserte la maison dès qu'il en a la force; les parents ne s'inquiètent pas de ce qu'il devient, et cèdent leur fille à qui leur donne le plus d'eau-de-vie. C'est là le côté faible du Lapon. Il aime à boire, et y dépense le plus clair de son gain. Les marchands le savent et en profitent: c'est en mauvaise eau-de-vie qu'ils le

payent ; et comme ils y trouvent du bénéfice, il est probable qu'en dépit des missionnaires, la tempérance ne sera pas de sitôt la vertu du Lapon.

Mais que peut-il vendre au marchand?

Nous vous le dirons plus tard. Occupons-nous maintenant du costume de notre ivrogne. Il est coiffé d'un grand bonnet pointu, fait généralement d'une étoffe appelée *wadmal*, ou d'une grosse serge double qu'il achète. La pointe de ce bonnet est ornée d'un gland ; et le bord en est composé d'une bande de peau de renne, ou de peau de loutre, qui forme retroussis. Uue ample tunique en peau de renne, dont le poil est extérieur, et qui n'est pas ajustée, se fixe à la taille au moyen d'une large ceinture en cuir. Un grand couteau est passé dans cette ceinture, qui soutient en outre une blague à tabac, et un petit sac renfermant une pipe et une cuiller. Le pantalon, fait également en peau de renne, mais avec celle des jeunes, descend jusqu'à la cheville ; il est recouvert, dans sa partie inférieure, par les bottines qui s'attachent au bas de la jambe. Enfin, des gants, toujours en peau de renne, comme le sont les bottines, complètent le costume, d'où la chemise et les bas sont absents.

La toilette des femmes est exactement pareille. S'il y a quelque différence, c'est dans la forme du

bonnet; mais la tunique, le pantalon, les gants et les bottines sont absolument les mêmes; et la dame a, pour le linge, un mépris égal à celui de son mari. Toutefois, ceci est le costume d'hiver, et, qui plus est, l'habit de tous les jours. Celui d'été en diffère un peu; surtout dans les grandes occasions. La forme n'est guère changée; mais la peau de renne est remplacée par le wadmal, pour le commun des martyrs; et, chez les gens riches, par du drap d'une couleur plus ou moins vive, quelquefois même écarlate.

Ce n'est pas l'étoffe, du reste, qui est le point important; elle est souvent grossière, mais toujours ornée avec soin par les femmes, qui sont les tailleurs du pays : ce sont des bandes, ou des lisérés de couleur tranchante, au bord de la tunique et des revers; un collet et des parements piqués avec goût; enfin, la ceinture est chargée de petites plaques de formes variées, soit en laiton, soit en argent.

Le bonnet des grands jours est aussi de plus belle étoffe; il est mieux fait, la nuance en est plus vive, le retroussis plus large, et le gland plus historié.

Quelquefois, surtout dans la montagne, le Lapon garde sa tunique de renne toute l'année; mais à l'époque des chaleurs, il en détache la ceinture et en laisse flotter les basques. L'hiver,

principalement pour aller en traîneau, il ajoute à son costume une grande palatine qui lui couvre les épaules et descend jusqu'au coude; cette palatine est en peau d'ours; et les griffes de l'animal, qu'on y a laissées comme ornement, retombent sur la poitrine.

Avant de parler de la manière de vivre des Lapons, il est nécessaire d'établir qu'ils n'ont pas tous les mêmes travaux. Ils se divisent en Lapons de la côte, Lapons des bois et Lapons des montagnes. Les premiers habitent la partie norvégienne; ils s'étendent jusqu'au delà du cap Nord, et forment de petits hameaux autour des baies nombreuses qui découpent le rivage. Naturellement pêcheurs, ils vivent de poisson, et vendent le surplus de leur pêche à des Russes qui viennent le leur acheter. La plupart possèdent quelques moutons, parfois une maigre vache; mais il en est peu qui aient des rennes. Leurs habitudes n'offrent rien de remarquable.

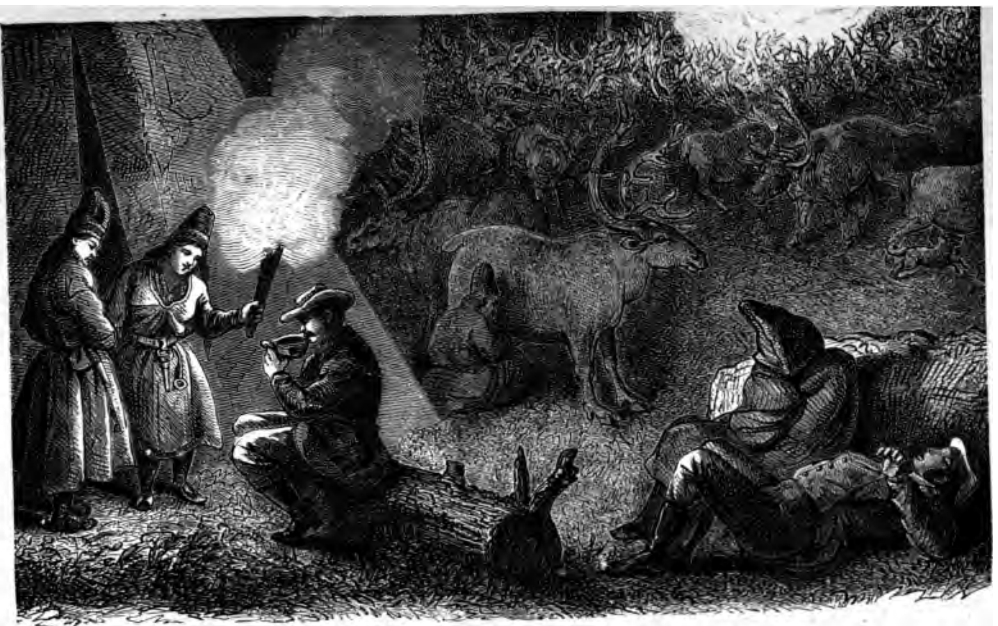
Le Lapon des bois est moins connu que les deux autres; il occupe les forêts de pins de la Laponie russe, y élève des cases pareilles à celles du Lapon norvégien, et possède quelques rennes. Aux produits de son troupeau, il ajoute le poisson qu'il pêche dans les lacs et les rivières, la venaison de l'élan et celle du renne sauvage. Mais c'est surtout la chasse des animaux à fourrure, tels que

l'hermine, le petit gris, le blaireau, la marthe, le glouton, le renard et le loup, qui constitue sa principale ressource. Le genre de vie qu'il mène est celui de tous les chasseurs.

Nous arrivons enfin au Lapon des montagnes, dont l'existence diffère essentiellement de celle des deux autres. Il pêche bien quelquefois, et se donne à l'occasion le plaisir d'une partie de chasse, mais pour varier sa nourriture ou simplement pour se distraire. C'est son troupeau qui le fait vivre, qui l'habille et lui fournit le moyen d'aller et de venir.

Sa vie est toute pastorale, et chacun sait qu'elle est errante; mais ce qu'on ignore généralement, c'est le motif qui pousse le Lapon à quitter sa résidence. On a écrit, et vous le supposez vous-même. que c'est pour aller à la recherche de nouveaux pâturages; tous les nomades en sont là; nous l'avons dit au sujet des Turcomans. Toutefois, à l'égard du Lapon, c'est une erreur; il déserte ses vallées et ses plaines juste au moment où les saules commencent à verdoyer, où l'herbe pousse, où les fleurs vont s'épanouir, et il se hâte de gagner les parties les plus sèches, les plus arides de la montagne; s'il courait après l'herbe tendre, il serait bien maladroit, car il lui tourne le dos.

Mais suivons-le dans sa course, et nous découvrirons peut-être le motif de ses voyages.



Camp de Lapons.

D'abord, pour que son troupeau le fasse vivre, il faut qu'il ait au moins cent rennes; s'il n'en a que cinquante, la seule chose qui lui reste à faire est de les vendre et d'aller travailler dans une ferme, ou s'établir sur la côte pour faire le métier de pêcheur ; cruelle alternative qui lui répugne également. Suivant lui, c'est déroger; mais s'il a été peu soigneux, s'il a bu trop d'eau-de-vie ou s'il a eu des malheurs, il n'a pas à choisir. Avec cent bêtes, il peut se tirer d'affaires, en y mettant de l'économie ; trois cents lui donneront de l'aisance; avec cinq cents il vivra bien ; s'il en a mille, ce sera un homme riche, quinze cents un millionnaire, et deux mille un grand seigneur. Mais il y a peu de millionnaires chez les Lapons; les gens riches y sont même rares, et les troupeaux les plus nombreux sont de trois cents à cinq cents bêtes.

Remarquons à ce sujet qu'il n'y a pas de gouvernement, pas même de tribu organisée dans les montagnes de Laponie; chaque propriétaire de troupeau y est le chef de famille, et ce patriarche a peu d'autorité, quand il y a sous la tente quelques fils déjà grands. Sous la tente! direz-vous; camper sous une toile, même sous une peau, dans un pays aussi froid!

Certainement, la chose peut vous surprendre; mais il en est ainsi. Malgré la rigueur du climat,

le Lapon des montagnes ne construit pas de maison, et sa tente est l'une des plus grossières que l'on connaisse. Quelques brins de bouleau, enfoncés dans la neige et se rapprochant à leur extrémité supérieure, en composent la carcasse. Celle-ci est recouverte de wadmal, acheté au marchand russe ou norvégien, et l'édifice est terminé. C'est tout au plus s'il a deux mètres de hauteur ; le diamètre n'en est pas beaucoup plus grand. Le père, la mère, les filles et les garçons, quelquefois un ou deux domestiques, plus une douzaine de chiens, sont enfermés dans cette petite rotonde, où ils gisent pêle-mêle, respirant comme ils peuvent. Il faut en outre la place d'un fourneau en pierre, sur lequel est une grande marmite de fer ou d'airain, sans parler du foyer qui se trouve au milieu de la tente, et d'un dressoir chargé de fromages, de morceaux de renne, de bols remplis de lait, de vessies pleines de sang, etc., etc.

L'hiver touche à sa fin; la glace qui couvre les arbres, car on est au milieu de la forêt, commence à fondre. La neige a disparu; un tapis de verdure la remplace : il va bientôt s'émailler de fleurs. C'est le signal du départ.

Quelle folie! s'en aller au moment où l'herbe arrive, quand on a un troupeau à nourrir. Votre surprise est naturelle; mais si le Lapon voulait

jouir du printemps qui sourit dans la forêt, il pourrait bien être réduit, avant deux mois, au triste métier de pêcheur. Encore quelques jours, et le soleil va ramener les insectes; des nuées de moustiques se jetteront sur les rennes, et l'*œstre tarandi*, une affreuse mouche, déposera ses œufs jusque dans leurs narines; il en sortira des larves qui infligeront mille tortures aux pauvres bêtes, et pourront les faire mourir. Les rennes ne l'ignorent pas; et si leur maître les faisait attendre, ils partiraient d'un commun accord.

Pas moyen de se servir du traîneau; le dégel a fait du pays un bourbier; aussi le Lapon n'emporte-t-il que les choses indispensables; il met à la hâte, sur le plus fort de ses rennes, la grande marmite de fer, quelques terrines, un petit nombre de plats, la couverture de sa tente, et les peaux qui lui servent de literie. On emballe les petits objets dans des paniers, on attache ceux-ci à des courroies, on les place sur le dos des rennes de bât, un petit berceau d'un côté, un enfant dans le berceau, faisant équilibre à un paquet; et la famille se met en marche. La route sera longue. Il y a bien des montagnes dans le voisinage; mais il faut gagner la grande chaîne qui domine la côte de Norvége; là seulement, et mieux encore dans l'un des îlots rocheux qui bordent cette côte, les rennes seront en sûreté.

Leur maître est convaincu, d'ailleurs, qu'il leur faut boire de d'eau de mer au moins une fois par an. Il est certain qu'en arrivant les rennes se précipitent dans l'eau salée, et boivent à longs traits de cette eau amère; chose d'autant plus bizarre, qu'il est ensuite impossible de leur en faire goûter. On suppose que ce breuvage a pour effet de détruire les larves qui se sont développées chez le renne; et que celui-ci, l'opération faite, ne veut plus de sa médecine.

Arrivé au terme de sa course, le Lapon choisit un pâturage; quelquefois il s'établit dans la montagne; mais il préfère l'un des nombreux îlots qui avoisinent la côte; ses rennes y seront plus à l'abri des mouches, et en outre il n'aura pas besoin de les garder. Cet îlot sera peut-être à deux milles du rivage; peu importe; les rennes se jettent à la mer, ils nagent comme des canards, la traversée est bientôt faite. On dresse la tente, et les travaux commencent. Ils consistent dans la fabrication du fromage, dans les soins à donner aux jeunes rennes, et dans la pêche qui est devenue nécessaire.

L'été, pour les Lapons des montagnes, est une mauvaise saison, une époque de fatigue et de gêne; son troupeau est maigre; tuer une des bêtes qui le composent serait gaspiller son bien; on se permet à peine un peu de lait; non pas

qu'on en fasse du beurre, mais le fromage est l'un des profits les plus clairs du Lapon; il l'échange pour du wadmal, des outils, des ustensiles, et surtout pour son affreuse liqueur. Les marchands sont voisins, la tentation est vive; il y a sur la côte de Norvége de petits comptoirs alimentés par le commerce des fourrures, du poisson fumé, des huiles de phoque, du fromage et des peaux de renne, et qui pour le Lapon sont d'immenses cabarets. Mais l'été s'écoule rapidement, et le propriétaire de rennes songe à retourner dans ses montagnes; les moustiques, les mouches, tous les insectes ont disparu; il peut en toute sécurité revenir à sa demeure d'hiver, qui est son véritable domicile.

Rentré chez lui, réinstallé sous sa tente, le Lapon n'a qu'à surveiller son troupeau, sans s'inquiéter de le nourrir. Ses rennes sauront bien trouver le lichen; ils écarteront la neige avec leurs grands sabots, et verront leur plante favorite. C'est le moment où ils sont gras, juste à point pour la boucherie; le moment où leur maître vit dans l'abondance; s'il est riche, il aura de la viande fraîche tous les jours; s'il est seulement à l'aise, il tuera encore deux ou trois fois la semaine.

Le Lapon égorge le renne, et laisse son couteau dans la plaie jusqu'à ce que l'animal soit

mort; s'il l'arrachait immédiatement, le sang jaillirait de la blessure; et il tient à ne pas en perdre une goutte. Vous vous rappelez que sur son dressoir nous avons trouvé des vessies pleines de ce précieux liquide; c'est en effet le genre de vase où il recueille le sang du renne, qui est l'un des mets qu'il préfère.

Le froid est excessif, et vous croyez que le Lapon reste acoquiné dans son coin; c'est pour lui au contraire la saison du plaisir; il va et vient, change de place; et non-seulement emporte sa tente, mais encore tout son ménage. Il avise un endroit abrité, enlève la neige sur l'espace qu'il pourra couvrir, et en forme un rempart dans lequel il enfonce les pieux qui doivent soutenir sa tente. Des branches de pin sont posées sur le sol; et sur ces branches sont étendues les peaux de rennes qui servent de tapis, de matelas, de chaises, de table et de couvertures.

Nous avons dit que le foyer se trouve au milieu de la tente; une marmite est sur un fourneau, un seau en métal est près du feu, on l'a rempli de neige; celle-ci va fondre, et la famille aura de l'eau. Un trou est percé dans la toiture: il fait l'office de cheminée, mais il s'en acquitte fort mal; la fumée est si épaisse dans la tente que l'on ne voit pas ce qui s'y trouve. Il n'y a qu'un Lapon qui puisse supporter une pareille

atmosphère; les voyageurs aiment mieux braver le froid, et s'établir sous un arbre que d'être ainsi enfumés. Le Lapon lui-même en souffre bien un peu; si l'habitude, qui est une seconde nature, lui permet de respirer dans ce milieu suffoquant, ses yeux n'ont pas eu l'avantage de s'y accoutumer, ils sont rouges, éraillés et larmoient sans cesse.

La science culinaire des Lapons se réduit à fort peu de chose : un morceau de renne est mis dans la marmite avec de l'eau, et bouillotte jusqu'à ce que la chair soit tendre; c'est le pot-au-feu, moins les légumes et les épices; il n'y a pas même de sel. Quand la viande est cuite à point, et le bouillon dégraissé, on la retire de la marmite, et on la sert sur un plat d'écorce de bouleau. Chacun des membres de la famille reçoit une tranche de bouilli, la mange sans pain, après l'avoir saucée dans la graisse que l'on a retirée du pot, et se désaltère avec le bouillon qui reste dans la marmite. Tout cela n'est guère appétissant; mais le renne ayant beaucoup de fumet, le repas est moins fade que vous vous l'imaginez.

Pour légume, le lapon a de l'angélique; il en fait usage de temps en temps, et sans aucune préparation. Peut-être connaît-il les propriétés de cette plante, qui est un antiscorbutique.

Il est un peu moins pauvre à l'égard du des-

sert; tous les buissons qui ont fleuri en son absence se sont couverts de baies; et celles-ci, au lieu de tomber, ont mûri sous la neige. A la fin de l'hiver, elles ont été mises à nu par le dégel, et recueillies par les Laponnes. On s'est donné le plaisir d'en manger crues quelques-unes; mais le plus grand nombre a été converti en une espèce de flan; on les a mêlées avec du lait caillé; ce mélange a été placé dans des vessies, et mis en réserve pour une future occasion. Lorsqu'on veut se régaler, on coupe une tranche de cette pâte, qui a la consistance du fromage à la crème, et on y mord à belles dents.

Une autre friandise du pays est une glace au lait de renne, ou pour mieux dire un bol de lait, transformé en glaçon. Rien n'est plus facile à obtenir: il suffit de mettre dehors sa tasse de lait pour qu'elle gèle immédiatement; et quand on veut la boire, on n'a qu'à l'approcher du feu.

Mais, direz-vous, pourquoi la faire geler pour qu'elle se fonde ensuite? Il est facile de le comprendre: une fois glacé, le lait se conserve tout l'hiver; et comme on ne trait pas les rennes à l'époque des grands froids, on peut faire sa provision dès les premières gelées. C'est même un objet de commerce très-apprécié des marchands.

L'époque des frimas, avons-nous dit, est pour le Lapon celle de la promenade et des voyages;

il ne se borne pas en effet à parcourir les vingt milles qui le séparent de l'église ; il va jusqu'à la côte. Avec son traîneau, et même à pied, une centaine de milles ne l'effrayent pas : monté sur ses patins, il en a pour deux jours, alors même qu'il y aurait sur sa route des montagnes, des lacs et des rivières. Il ne s'en inquiète pas : marais et rocailles, étangs et vallées, tout a disparu sous la neige ; l'hiver a jeté des ponts sur les fleuves ; et le versant des montagnes, uni comme un miroir, est facilement franchi.

Le Lapon a trois espèces de *pulkas*, c'est-à-dire de traîneaux : deux pour lui et sa famille, l'autre pour les bagages. Les deux premiers ne diffèrent que par une couverture dont l'un d'eux est muni ; ils sont du reste pareils quant aux dimensions, à la forme et à l'attelage. Pour vous en faire une idée, représentez-vous un petit bateau d'un mètre quatre-vingts à deux mètres de long, sur quarante centimètres dans la plus grande largeur, c'est-à-dire à l'arrière. Il se termine presque en pointe, et pose sur une quille large de dix centimètres. Le siége est fixé au dossier ; et le prolongement du batelet contient les jambes du voyageur.

Dans les traîneaux confortables, ce prolongement est recouvert en cuir, ou avec des fourrures, ce qui fait comme un bateau à demi ponté. Les

marchands n'en ont pas d'autres; mais cette couverture ne plaît pas au Lapon, qui la trouve embarrassante; elle le gêne pour monter dans son traîneau, surtout pour en descendre lorsque la machine se renverse, ce qui arrive fréquemment.

L'attelage est composé d'un seul renne, et le harnais est d'une simplicité primitive. Une bande de cuir, entourant le cou de l'animal, fait l'office de collier; à la partie inférieure de ce sautoir, est fixé un petit plastron où vient aboutir une courroie, qui passe entre les jambes du renne et va s'attacher à un anneau en fer, placé à l'avant du traîneau. Cette courroie est maintenue par une large ceinture piquée et richement décorée. Enfin les guides se composent d'une simple lanière en cuir, nouée à la perche gauche du bois de l'animal.

Le renne est assez bien dressé pour que la voix de son maître, jointe aux mouvements que celui-ci imprime à cette guide, suffise à le conduire; mais il n'est pas toujours de bonne humeur, il a des accès de colère et tourne quelquefois sa ramure contre celui qui le dirige. En pareille occurrence le Lapon saisit son traîneau et s'en fait un bouclier, dont il pare les coups du renne, jusqu'à ce qu'il ait réussi à calmer l'animal.

Aux colères de la bête, il faut ajouter le versement de l'équipage, que son manque d'assiette fait

souvent chavirer ; mais c'est peu de chose : l'esquif est relevé dans un clin d'œil, et le voyageur glisse de nouveau, avec la rapidité de la flèche.

Un Lapon franchit avec son renne trente-deux kilomètres à l'heure et peut en faire six cent quarante en un jour, lorsque des relais sont préparés sur sa route.

Le traîneau des bagages ne diffère des autres que par ses dimensions ; il est plus grand, dans tous les sens, de manière à contenir le plus d'objets possible.

Quant à la chaussure des patineurs, elle mérite que nous la décrivions ; établie sur le même principe que la *raquette* américaine, elle présente néanmoins avec celle-ci des différences marquées. Ce sont tout bonnement deux planches de quelques pouces de large, dont les bouts sont légèrement courbés, ainsi que la pointe d'un sabot. L'une de ces planches, celle qui forme le patin droit, a près de deux mètres de long ; celle du patin gauche est plus courte d'environ trente centimètres. Une forte bride attache solidement cette planche au pied du patineur ; et muni de cette chaussure, le Lapon voyage sur la glace avec une extrême rapidité. Il a, pour se diriger dans sa course, une perche terminée par un disque, ou par une boule, afin qu'elle n'enfonce pas dans la neige.

Il est toujours difficile de gravir une pente escarpée ; la difficulté est bien plus grande lorsque le versant de la montagne est uni comme un miroir ; et cependant au moyen de sa longue perche qui lui sert de point d'appui, le Lapon, s'élançant en zigzag, escalade les pentes les plus roides, beaucoup plus aisément qu'on ne l'aurait imaginé. Pour la descente, elle s'exécute avec la rapidité de l'éclair ; c'est encore au moyen de son bâton que le voyageur évite les rochers et les précipices, et il le fait avec une adresse incroyable.

En somme, le Lapon, entraîné par son renne qui disparaît avec la légèreté du cerf, ou monté sur ses patins, et glissant, rapide comme un trait, par monts et par vaux, éveille cet intérêt profond qui s'attache à l'homme, dès qu'aux prises avec la nature il triomphe de ses rigueurs.

XVI

HABITANTS DES ILES ANDAMAN.

Il existe dans le golfe du Bengale un petit archipel connu sous le nom d'îles Andaman; sa direction est du sud au nord; et joint aux îles de Nicobar, situées plus au midi, il forme une série d'échelons entre l'île de Sumatra et le pays des Birmans. On a cru, jusqu'à la fin du siècle dernier, que la grande Andaman, portion principale de ce petit groupe, ne formait qu'une seule île; mais on découvrit en 1792 qu'elle est divisée en deux parties distinctes, par un canal qui la traverse dans sa largeur. Cette découverte fut purement accidentelle.

Un vaisseau, parti de Madras, allait ravitailler Port-Cornwallis, où les Anglais avaient formé l'année précédente une colonie pénitentiaire. Le capitaine savait bien que Port-Cornwallis est à l'est de la grande Andaman; mais il en ignorait la

position exacte. Arrivé entre cette dernière et le pays des Birmans, il vit une baie profonde qui entamait la côte de l'île, et s'imagina que c'était la rade qu'il cherchait. Il fit mettre une chaloupe à la mer et envoya quelques hommes pour explorer l'entrée du port. L'équipage de cette chaloupe était composé de deux Européens et de six lascars[1]; le soir approchait lorsqu'ils atteignirent la rade; ils s'égarèrent et furent entraînés par un courant vers le golfe du Bengale. Le vent du nord-est soufflait avec violence, et les malheureux arrivèrent dans l'océan Indien : ce qui avait été pris pour l'ouverture de la rade était le canal qui partage la grande Andaman.

La chaloupe était alors en pleine mer; elle y resta dix-huit jours, livrée à tous les caprices des flots, et se trouvait près de l'équateur lorsqu'elle fut abordée par un vaisseau français. Il n'y restait plus que cinq personnes; trois lascars avaient disparu : leurs compagnons les avaient mangés.

L'établissement de Port-Cornwallis fut bientôt abandonné, en raison de l'insalubrité du climat; non-seulement les Européens, mais les cipahis, natifs de l'Inde, y mouraient en si grand nombre, qu'il fallut renoncer à y entretenir une garnison.

1. Qualification donnée aux matelots indous, principalement à *ceux qui* montent les navires européens.

Malgré ce climat perfide, la vue des îles Andaman n'en est pas moins séduisante; une chaîne de montagnes, ayant parfois neuf cents mètres de hauteur, les parcourt dans toute leur étendue; et les flancs en disparaissent sous un manteau de verdure. On peut dire que toutes les forêts en sont vierges; car, à l'exception de Port-Cornwallis, il n'y a jamais eu de défrichement sur la terre andamane. C'est une végétation exubérante et variée, où les lianes et les fleurs des tropiques se mêlent à des arbres de toute espèce : des mangliers bordent le rivage; des rotins et des fougères couvrent les pentes de fourrés impénétrables; des bambous s'y inclinent au souffle du vent. On y remarque le *gambir*, qui donne la terre japonaise du commerce, divers bois de teinture, et une espèce curieuse de *pandanus*, connue sous le nom d'arbre à pain de Nicobar.

Une chose singulière est le peu d'animaux qui habitent ces îles plantureuses. Il y a des singes dans l'intérieur; mais, en fait de quadrupèdes, on n'y trouve que des chiens, des rats et des cochons sauvages. Les oiseaux, bien qu'un peu plus variés, sont encore peu nombreux; ce sont des pigeons, des tourterelles et de petits perroquets. De temps à autre, on voit des oiseaux de proie planer au-dessus des arbres; on observe la corneille indoue; et une espèce de colibri voltige le soir en profé-

rant une plainte analogue au gémissement des colombes. La famille des hibous, il est vrai, y compte plusieurs espèces, et l'on trouve dans les rochers de la côte ces nids d'hirondelles qui font les délices des Chinois. Enfin les martins-pêcheurs, les mouettes, les oiseaux de mer ne sont pas rares sur le rivage.

Quant aux reptiles, on y rencontre des lézards, qui sont assez communs, entre autres une espèce d'iguane ; et un serpent vert, du genre le plus venimeux, habite les jungles et les fourrés.

Il n'y aurait dans tout cela rien de bien remarquable, si les îles dont nous parlons n'étaient pas dans le voisinage du pays des Birmans, dont la faune est d'une richesse particulière. C'est d'autant plus bizarre que jamais pays ne fût mieux disposé pour servir de retraite aux animaux sauvages; ils pourraient vivre sans crainte, et bien vivre, dans ces forêts impénétrables ou ces vallées luxuriantes; et l'on est tout surpris de ne voir que des chiens, des rats et des cochons pour occuper un aussi beau domaine; les savants eux-mêmes en sont fort intrigués.

Mais si la rareté des animaux dans le petit groupe des Andaman est une énigme pour les zoologistes, les hommes que l'on y trouve ont bien autrement préoccupé les ethnologues. Il n'y a pas sur terre de sauvages plus primitifs; ils sont

au niveau des Yamparicos et des Bushmen. Ce n'est pas une déchéance; on les y a toujours vus, et il y a longtemps qu'on les connaît : Ptolémée les accusait d'anthropophagie ; les Arabes leur ont fait le même reproche, ainsi que Marco Polo, et jusqu'au docteur Latham, un savant de notre époque.

Néanmoins, c'est une erreur ; ils ont pu manger de la chair humaine quand ils avaient trop faim; mais ce fait exceptionnel ne constitue pas le cannibalisme. Les Anglais, les Allemands, les Américains, les Français, toutes les nations de la terre ont fait de même en pareille circonstance ; il y avait deux Européens dans la chaloupe, qui, la première, traversa le canal de la grande Andaman ; ces deux Européens ont mangé des lascars, et il n'en résulte pas qu'ils soient anthropophages. Ce sont les Chinois qui ont fait courir ce bruit avec le plus d'autorité. Ils vont aux îles Andaman chercher des nids d'hirondelles et des *tripangs*, une espèce de grande limace dont les gens riches du Céleste Empire sont très-avides. Plus d'une jonque a échoué sur les rivages ; et les Chinois qui la montaient furent victimes des indigènes; mais cela ne prouve pas qu'ils aient été mangés.

Des pêcheurs ayant aperçu une femme sur la côte, l'attirèrent en lui montrant quelque chose qui pouvait la séduire. Lorsqu'elle fut auprès d'eux,

ils la brutalisèrent; la pauvre femme se mit à crier; ses compatriotes accoururent, tombèrent sur les étrangers, en tuèrent deux à coups de lance, et les autres s'enfuirent. L'occasion était belle pour des anthropophages; et cependant, lorsque les pêcheurs revinrent en force pour venger leurs camarades, ils en retrouvèrent les corps où ils les avaient laissés. On y voyait de profondes blessures, mais il n'y manquait pas un lambeau de chair.

Pendant la dernière révolte de l'Inde, on avait déporté dans la grande Andaman une foule de prisonniers, entre autres le roi de Delhi. Beaucoup de ces détenus profitèrent de l'insufisance de leurs gardiens pour s'enfuir dans les bois; on considéra leur perte comme assurée, et l'on s'abstint de les poursuivre. Mais les malheureux, après avoir joui de quelques jours de liberté, vinrent reprendre leurs chaînes; ils préféraient la prison où l'on mange aux forêts où l'on jeûne et où l'on risque à chaque instant d'être embroché par la lance d'un sauvage. Plusieurs de leurs compagnons avaient en effet péri sous les coups des indigènes, mais pas un n'avait été dévoré.

Les Andamans ne sont donc pas anthropophages. Les Arabes ont probablement répété ce qu'avait dit Ptolémée, Marco Polo ce qu'avaient écrit les Arabes, et le docteur Latham ce qu'a publié Marco

Polo. Qu'est-ce que Ptolémée d'ailleurs pouvait savoir à cet égard? A peine avait-il quelques notions à cet égard sur ces îles, peu connues à son époque; et il est possible qu'il ne nous ait transmis qu'une hypothèse. Nous accueillons trop vite les erreurs des anciens, comme si les hommes étaient plus infaillibles dans ce temps-là qu'aujourd'hui, et nous repoussons leur témoignage avec la même promptitude, lorsqu'il pourrait nous être utile.

Mais s'il est faux que les Andamans soient cannibales, ils n'en sont pas moins tout ce qu'il y a de plus sauvage : la tribu n'existe pas chez eux, même à l'état primitif; ils composent des bandes comme les singes et autres animaux portés à se réunir; mais les premiers éléments de la vie sociale leur sont inconnus.

Fort mal de sa personne, l'Andaman n'a guère plus d'un mètre cinquante, sa femme a la tête de moins que lui; et tous les deux seraient aussi noirs que la cheminée, si leur peau n'était pas couverte par un barbouillage qui nous occupera plus tard.

Le corps de l'Andaman indique une certaine vigueur; il est trapu, fortement constitué, a les bras musculeux; mais ses jambes sont tout ce qu'il y a de plus grêle : absence complète de mollet, même chez les individus qui ont de l'embonpoint. Joignez à cela des pieds difformes d'une

longueur monstrueuse, et dont le talon se projette en arrière, comme le pouce d'une alouette.



Type Andaman.

Il est possible que l'habitude de courir sur la vase pour y chercher des coquillages ait donné aux extrémités pédales de ce malheureux petit

homme un développement exceptionnel; ce ne serait pas le seul exemple d'un pareil effet produit par la même cause,

Un ventre énorme, ainsi qu'on le voit chez les sauvages qui subissent de longs jeûnes, fait ressortir la gracilité des jambes ; et une physionomie, où la faim se joint à la cruauté, ajoute encore à la laideur des traits. Disons toutefois que l'espèce est moins affreuse dans les petites Andamanes; on y a même trouvé des hommes de belle taille et d'une vigueur proportionnée à leur stature ; mais en dépit de cette différence, qui doit provenir d'une alimentation plus copieuse, ils sont bien tous de la même famille. Petits et grands ont la même figure, le même type ; c'est la même race, il n'y a pas à s'y tromper ; et cela nous ramène à l'un des traits les plus bizarres de l'histoire de ces insulaires.

Au lieu du visage d'un malais, d'un Chinois ou d'un Indou, ainsi qu'on pourrait s'y attendre chez un indigène de la baie du Bengale, on trouve chez l'Andaman la face d'un nègre, et de la plus vilaine espèce ; car au nez épaté, aux lèvres saillantes, au grand talon des peuplades inférieures de la race noire, il joint de petits yeux rouges, prondément enfoncés dans son énorme tête.

Comme vous voyez, les Andamans ne sont pas beaux ; et cependant ils constituent, pour l'ethno-

logue, une tribu des plus intéressantes. Peut-être n'y a-t-il pas sur terre deux autres milliers d'hommes (car ils ne sont pas davantage) qui aient été l'objet de discussions plus nombreuses.

Vous demandez d'où ils viennent ?

C'est précisément la question. Les uns les font sortir d'Afrique ; et, pour expliquer leur présence dans le golfe du Bengale, racontent l'histoire suivante : « Un négrier portugais faisait voile pour les Indes ; comme il arrivait à sa destination, il fut assailli par une tempête, et fit naufrage sur la côte des Andamans ; les Africains profitèrent de la circontance pour égorger les Portuguais, et se fixèrent dans les îles désertés où la mer les avait jetés. Le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts à bord du négrier s'est transmis, dit-on, jusqu'à nos jours ; et la férocité des Andamans ne serait autre qu'un sentiment de vengeance, augmenté de la crainte de retomber en esclavage. » Cette histoire, par elle-même n'a rien d'invraisemblable, et nous pourrions l'admettre si nous étions ignorants ; mais il faudrait ne pas savoir que Ptolémée est du deuxième siècle après Jésus-Christ ; et ne tenir compte ni du voyage des Arabes, ni de celui de Marco Polo, puisqu'ils ont parlé des Andamans bien avant que les Portugais eussent pénétré dans les Indes.

Suivant une autre version le navire chargé d'esclaves était arabe, et non pas portugais ; cela permettrait d'assigner une époque plus ancienne au peuplement de nos îles ; mais le fait n'est pas prouvé, et nous ajouterons qu'il repose sur une erreur.

Les Andamans ne sont point originaires d'Afrique ; je ne conteste pas que ce soient des nègres ; mais ils appartiennent à la race des Papous, non à celle des Éthiopiens ; leur chevelure est crépue au lieu d'être laineuse, et nous trouvons dans leur caractère et dans leurs habitudes plus d'un point qui les rattache aux noirs de l'océan Pacifique.

Très-bien, nous dit-on ; mais comment sont-ils venus dans leurs îles ? Comment les trouvons-nous, seuls de leur race, au milieu de peuplades si différentes ? Il n'y a pas de nègres chez les Birmans, non plus qu'à Sumatra, ou dans les îles Nicobar.

C'est possible ; mais nous connaissons dans la partie montagneuse de la presqu'île de Malacca une tribu de négroïdes, appelés *Samangs*, qui pourrait établir une connexion entre les îles Andaman et celles de la mer de Chine. Qui peut dire que cette tribu n'a pas occupé toute la péninsule ? Comment se fait-il que Bouddha, le Guadma des Birmans et des Siamois, soit fréquemment re-

présenté dans l'Inde transgangétique avec les cheveux frisés et les traits qui caractérisent le nègre ?

Si les Samangs furent autrefois les maîtres de la presqu'île de Malacca, le fait n'a plus rien d'extraordinaire ; et s'ils ont pu venir des îles Mélanaisiennes, entraînés qu'ils étaient par les vents alizés, il n'y a pas de raison pour que les Andamans n'en soient pas venus à leur tour, ou pour qu'ils n'aient pas émigré de la péninsule voisine. Supposez que les Malais que nous voyons aujourd'hui dans la presqu'île de Malacca, y soient arrivés également sous l'influence des courants aériens, qui les chassaient des rives de l'Amérique, et vous aurez l'explication de deux énigmes qui embarrassent depuis longtemps les ethnologues, à savoir : la présence d'une famille nègre aux îles Andaman, et celle des Malais au sud-est de l'Asie.

De ce que l'Andaman est un nègre papou, quelques auteurs y ont vu la preuve de cette accusation d'anthropophagie dont nous avons parlé plus haut ; ils se sont trompés. Le cannibalisme n'est pas un instinct de la race papoue ; c'est plutôt chez elle un raffinement ; il ne se rencontre à l'état régulier, comme fait normal pour ainsi dire, que chez les Fidjiens, auxquels nous sommes forcés de reconnaître une certaine dose de civili-

sation : nous pouvons les appeler des monstres, mais ce ne sont plus des sauvages.

Les Andamans ne sont donc pas cannibales, j'espère vous l'avoir démontré. Malheureusement ce qui me reste à vous dire sur leur compte n'est pas avantageux. Leur habitation n'est guère supérieure à la tanière des animaux sauvages, et révèle bien moins d'intelligence que la hutte des castors. Quelques baguettes fichées en terre, rapprochées par le haut, couvertes de roseaux et de feuilles de rotin, constituent la cabane ; un lit de feuilles sèches forme la couche, ou plutôt la bauge du constructeur ; et l'on ne voit dans cet abri, qui est le même que celui des Fouilleurs et des Bushmen, aucun ustensile de cuisine : tout le ménage se compose d'une coquille de nautile qui sert de coupe. En revanche on y trouve des armes nombreuses, à côté d'engins de pêche. Ce sont des arcs très-longs, fabriqués avec du bambou, des javelines de même matière, et des flèches dont la pointe est formée de la défense de petits cochons sauvages. Des crânes de ces animaux sont suspendus à l'intérieur des huttes où ils servent de décoration : parfois on en prend les dents pour en faire des colliers ; mais en général l'Andaman est peu coquet.

Au milieu des armes on découvre par hasard quelques morceaux de fer, des clous aplatis, for-

mant des lames de couteau, ou bien le tranchant d'une hache, et qui proviennent de bâtiments naufragés; car ces insulaires n'ont pas le moindre commerce; les trafiquants malais, qui vont partout, s'éloignent des Andamans, dont ils connaissent l'humeur féroce.

En divers endroits où la population est moins abrutie, le ménage est un peu mieux monté; on y trouve des corbeilles de différentes grandeurs; les arcs sont bien faits; et l'on y voit des flèches à plusieurs pointes avec lesquelles se tire le poisson. Mais ordinairement l'unique objet de l'industrie indigène est un canot, ou, pour mieux dire, un arbre évidé au moyen du feu et de cette hache primitive dont un clou fait le tranchant. Tout le monde ne possède même pas cette ébauche de pirogue et c'est, la plupart du temps, au moyen d'un radeau de bambou que les pêcheurs traversent les criques et les baies qui découpent le rivage.

La côte est la seule partie habitée des Andamans; il est rare que les indigènes pénètrent dans l'intérieur, où peu de chose les attire; le cochon sauvage, qui est leur principale bête de chasse, ne fréquente lui-même que les bords de la mer, où la forêt est peu épaisse, et où croissent les mangliers, dont les fruits le nourrissent.

Chose singulière! dans les forêts andamanes, où

la végétation n'est pas moins variée que puissante, on ne voit d'arbres à fruits qu'en très-petit nombre. Le cocotier, si abondant sur les terres voisines, ne vient pas dans ce petit groupe montagneux; et les Andamans ne cultivant pas la moindre plante, leurs ressources végétales sont extrêmement restreintes.

Il ont bien un pandanus, l'arbre à pain de Nicobar, dont le fruit conique pèse de quinze à vingt kilos. Mais pour qu'il soit agréable, il faut lui faire subir une certaine préparation, qui est ignorée de nos sauvages; ils se contentent de le faire cuire sous la cendre; et le pain qu'ils en retirent doit être bien amer.

Il y a encore le fruit du manglier; mais il ne dure pas toujours, et quelquefois il est rare. La chasse n'est pas moins incertaine, puisqu'elle roule uniquement sur deux espèces d'animaux, les cochons et les rats; il faut donc se rabattre sur le poisson.

L'Andaman vit surtout de coquillages, recueillis à la marée basse, entre les rochers de la côte. Ce sont les femmes qui se chargent de cette besogne[1]; les maris, pendant ce temps-là, vont à la chasse ou à la pêche; ils frappent le poisson à la lance avec une adresse incroyable, soit qu'ils fas-

1. Les plus communs de ces coquillages sont le *murex tribulus*, le *trochus telescopium*, la *cypræa acaurica* et les moules,

sent usage de leurs radeaux, soit qu'ils le poursuivent à gué, en se mouillant jusqu'aux genoux. Ils le prennent encore à la lueur des torches, c'est-à-dire qu'ils allument des tortillons d'herbe sèche, dont la lumière attire certains poissons dans les endroits où l'eau est basse, et où l'allumeur du fanal va les attendre.

Quand la pêche est mauvaise et que les coquillages viennent à manquer, l'Andaman se rejette sur les lézars, les insectes, les vers; peut-être, dans ce cas-là, mange-t-il de l'homme, si l'occasion le permet : la faim est si dure, et il est soumis parfois à des jeûnes si effroyables !

A l'époque où les Anglais avaient leur établissement de Port-Cornwallis, deux indigènes furent trouvés sur la plage; on les crut évanouis : les malheureux mouraient de faim. C'étaient un vieillard et un enfant, on sauva le petit garçon, mais l'autre expira en arrivant au fort, et ce n'est pas la seule fois que pareille chose est arrivée. Deux jeunes Andamanes furent recueillies par des matelots, qui les amenèrent à leur navire; ces malheureuses avaient tellement faim, qu'il suffit de leur montrer à manger pour triompher de leurs craintes. On leur donna une cabine pour elles deux, où, par parenthèse, elles ne dormaient que tour à tour; l'une faisait le guet pendant le sommeil de l'autre.

Cependant elles comprirent qu'on ne leur voulait que du bien; elles se rassurèrent peu à peu, commencèrent à jaser, et devinrent d'une gaieté folle. C'étaient des chants continuels, tantôt pleins d'allégresse, tantôt mélancoliques, sans pour cela qu'elles en fussent moins joyeuses; elles en arrivèrent à exécuter sur le pont les danses de leur pays, et leur plus grand plaisir était de se regarder dans la glace.

On les habillait tous les jours; elles se laissaient faire, mais ôtaient leurs vêtements dès qu'on ne les voyait pas : c'était pour elles une si grande gêne! Quant à manger, elles s'en donnaient à cœur joie; le vin et tous les spiritueux leur semblaient détestables; mais elles paraissaient aimer le riz, trouvaient le poisson excellent, et l'eau sucrée délicieuse. A ce bon régime, elles engraissèrent au point qu'on ne les reconnaissait plus.

Et cependant elles n'étaient pas satisfaites; la liberté, même avec la faim, leur paraissait préférable aux avantages de leur prison flottante; elles n'en étaient pas moins gaies; mais une nuit elles sortirent de leur cabine, se jetèrent à la mer, et franchirent à la nage la distance qui les séparait de leur île, environ un kilomètre.

On a cherché plusieurs fois à retenir des Andamans à force de bons procédés, dans l'espérance que plus tard ils pourraient vaincre l'humeur fa-

rouche de leurs compatriotes, et détruire la haine que ceux-ci ont vouée au genre humain ; on y a toujours échoué. Quel que soit le motif de leur hostilité envers les hommes, ces sauvages paraissent bien résolus à maintenir leur isolement[1].

Quand la pèche a été fructueuse, lorsque les moules abondent ou qu'ils ont fait bonne chasse, les Andamans, ainsi que tous les affamés, dévorent leurs provisions jusqu'aux dernier morceau. En pareil cas, ils sont d'une gaieté bruyante, et babillent comme des singes. Ils ne cessent de manger que pour se livrer à la danse, et n'interrompent celle-ci que pour continuer le repas.

Gorgés de nouveau, les danseurs reviennent se mettre en rond, font un saut à droite, un saut à gauche, et à divers intervalles se saluent le postérieur d'un coup de pied qu'ils se donnent à eux-mêmes ; les hommes et les femmes exécutent ce pas avec une grande habileté. Au moment où l'on s'y attend le moins, ce salut pédestre est lancé au voisin ou à la voisine, passe de l'un à l'autre, et fait le tour du cercle au milieu des rires et des trépignements de joie des spectateurs.

1. Ce n'est pas seulement contre la race blanche que les Andamans éprouvent de la haine ; ils ne sont pas moins farouches à l'égard des Malais, dont la peau est presque aussi noire que la leur. Il est probable qu'à une époque plus ou moins ancienue ils ont été victimes de quelque perfidie qui les a rendus soupçonneux et vindicatifs.

Nous n'avons rien dit encore du vêtement de nos insulaires, et cependant il est bizarre. Je ne parle pas d'habits : ils se réduisent, pour les femmes, à une frange étroite qui fait le tour de la taille et n'a d'autre but que de servir d'ornement. Les hommes, peu soucieux de leur toilette, se dispensent même de cette parure, qui rappelle le likou des îles Fidji. Et pourtant nous ne pouvons pas dire qu'ils soient tout nus; la première chose qu'ils font, à leur réveil, hommes et femmes, est de se revêtir d'une boue épaisse qui les couvre de la tête aux pieds. Lorsque dans le jour ce barbouillage, dont le soleil a fait une croûte peu solide, vient à craquer, on le raccommode aussitôt en y plâtrant une pièce de même étoffe; ou bien on le renouvelle si la chose est nécessaire. Les cheveux eux-mêmes sont enduits d'une ocre rouge dont la substance est fort commune aux Andamans.

C'est à cette coiffure que se borne la coquetterie de ce pauvre barbouillé, car le crépissage dont il se couvre n'est pas un objet de luxe; il a pour but de préserver la peau contre les atteintes des moustiques et autres insectes piquants ou mordants qui pullulent sur la plage.

Nous trouvons encore dans ce badigeon rouge, dont les Andamans revêtent leur chevelure, un point de ressemblance avec les Fidjiens. Après

tout, quelle que soit l'origine de cette poignée de sauvages, leur présence dans le golfe du Bengale n'est pas plus mystérieuse que celle du loup-renard dans les îles Falkland, ou même d'un insecte dépourvu d'ailes dans l'un de ces îlots perdus au milieu de l'Océan.



XVII

PATAGONS.

Vous savez tous que Patagon est synonyme de géant; le fait est connu depuis la découverte de la Patagonie, découverte qui remonte à plus de trois siècles. D'après les anciens navigateurs, les Patagons n'auraient pas eu moins de huit à neuf pieds; quelques-uns leur en prêtaient douze, et, à les en croire, un homme de taille ordinaire pouvait passer entre les jambes de ces colosses sans même baisser la tête.

On nous a transmis fort peu de chose à l'égard des Patagons, depuis l'époque où Magellan prit possession de leur territoire au nom du roi d'Espagne; mais nous avons acquis, au sujet de leur stature, des renseignements positifs : on les a mesurés. Les hommes de douze pieds n'existent plus que dans les anciens livres de voyages, ainsi que tous les faits attribués à ces Titans modernes;

malgré cela, les Patagons sont encore d'une belle taille; il y en a fort peu au-dessous d'un mètre quatre-vingts; beaucoup ont deux mètres dix, et quelques-uns deux mètres quarante. Vous voyez que s'ils ne rivalisent pas avec le colosse de Rhodes, ils n'en sont pas moins les hommes les plus grands qui existent, et probablement qui aient jamais existé. On remarque, entre la taille des Patagones et celle de leurs maris, la différence qu'il y a partout entre les deux sexes. Peut-être, en Patagonie, les femmes auraient-elles plus d'embonpoint que la partie masculine; dans tous les cas, si les hommes pouvaient être appelés géants, leurs dignes moitiés mériteraient le nom de géantes.

La Patagonie comprend toute la partie méridionale de l'Amérique du Sud, depuis l'État de Buénos-Ayres jusqu'au détroit de Magellan. Ainsi donc, elle a pour limites : au nord, le Rio Négro; à l'est et à l'ouest, les deux Océans; ce qui lui donne près de treize cents kilomètres de longueur sur trois cents de largeur moyenne, étendue plus considérable que celle de la France.

On considère généralement la Patagonie comme la continuation des Pampas, qui s'étendent du Rio de la Plata au versant oriental des Cordillères. C'est une erreur; la Patagonie, à l'exception de a partie des Andes, qui a beaucoup plus de rap-

port avec la Terre de Feu qu'avec la Patagonie proprement dite, est bien un pays de plaines, mais qui diffère essentiellement des Pampas. Au lieu des chardons gigantesques, des bois clair-semés, de l'herbe épaisse que produisent ces dernières, vous n'y trouvez que des galets de porphyre et de basalte; à peine si vous apercevez, çà et là, quelques touffes d'herbe, quelques buissons rabougris près des ruisseaux, mais pas un arbre. Ce territoire désolé est marqueté de salines, de grands lacs saumâtres, et l'eau douce y est rare. En certains endroits, la plaine se tourmente, elle devient onduleuse; mais on n'y voit rien qui mérite le nom de montagne. Il s'en faut de beaucoup, néanmoins, que le pays offre partout le même niveau; il s'élève graduellement, à partir de la côte orientale, jusqu'au pied des Andes, où, sans avoir quitté la plaine, vous vous trouvez à neuf cents mètres au-dessus du point de départ. Mais, quelle que soit l'élévation, c'est toujours à peu près la même aridité.

La Patagonie est donc un véritable désert, ni plus ni moins que celui du Colorado, les steppes de la baie d'Hudson, l'Atacama du Pérou, le Gobi, le Sahara et le Kalahari. De toutes ces régions stériles, c'est peut-être avec celles de l'Afrique australe qu'elle aurait le plus de rapport; et cette similitude s'accroît de la présence de l'autruche.

Deux espèces de cet oiseau du désert parcourent les plaines des Patagons; ce ne sont pas des autruches proprement dites, mais des *nandous* qu'on appelle aussi *rhéas;* l'un est connu sous le nom vulgaire d'autruche d'Amérique, l'autre est *le nandou de Darwin.* Le premier habite surtout les pampas; on ne le trouve que dans la partie septentrionale de la Patagonie; le dernier au contraire ne franchit pas le Rio Négro, et s'étend, vers le sud, jusqu'au détroit de Magellan.

D'autres grands oiseaux fréquentent ces plaines désertes; le condor les traverse et vient percher sur les écueils des rives de l'Atlantique, parfois sur les roches qui dominent les cours d'eau, roches dénudées où il construit son aire. On y rencontre également deux espèces de *polybores*[1] : le *carrancha* et le *chiniango* , plusieurs *catarthes*[2], des aigles, des faucons; et parmi les animaux terrestres, le *puma* et le *renard d'Azara.* Mais toutes ces bêtes, à l'exception du nandou, sont essentiellement carnivores; quelle est donc la proie qui les fait vivre? Est-ce le nandou?

Assurément non; bien qu'il soit beaucoup moins grand que l'autruche africaine, il a encore un

1. Les polybores sont des oiseaux de proie qui tiennent de l'aigle et du vautour.

2. Les catarthes sont des vautours purs et simples.

(*Note du traducteur.*)

mètre soixante de hauteur, et saurait très-bien échapper aux oiseaux de proie.

Il y a, pour les aigles, des perdrix et des pluviers; mais les vautours ne chassent guère; s'ils ramassent parfois une perdrix morte, ou un pluvier agonisant, c'est une aubaine sur laquelle ils ne comptaient pas. En fait de quadrupèdes, ils ont le *teratero* (une espèce de taupe), et des souris très-nombreuses. Ces dernières pullulent dans des endroits tellement stériles qu'on ne devine pas ce qu'elles mangent. Mais si abondantes qu'elles soient, elles ne font jamais qu'une bien petite bouchée : et les vautours n'aiment que les gros morceaux, encore faut-il que, pour en jouir, il n'y ait besoin ni d'adresse ni de courage; ce qu'ils cherchent, c'est une belle et bonne charogne, ou tout au moins un moribond qui ne pourra pas lutter. Il y a donc en Patagonie quelque animal de belle taille, appartenant à ces espèces nourricières dont chacun s'alimente; sans cela nous ne verrions ni vautours, ni pumas dans ses plaines. Comment, d'ailleurs, le Patagon vivrait-il? un homme qui doit si bien manger! un convive qui a plus de deux mètres, sans semelle et sans chapeau; car il va toujours tête nue, laissant flotter ses cheveux noirs, ou en faisant un nœud qui lui couvre le crâne; une petite bandelette de cuir, ou de poil natté, empêche qu'ils ne lui retombent

sur le front ou ne lui viennent dans les yeux. Il pourrait y ajouter des plumes d'autruche, c'est-à-dire de nandou; mais il se trouve assez grand sans plumet, et il est rare qu'il use de cette parure.

Un manteau lui couvre les épaules, et lui descend jusqu'au talon; s'il avait froid, il pourrait le croiser sur sa poitrine; mais il n'est pas frileux de sa nature, et le laisse flotter au vent. Il le rejette même en arrière pour avoir les bras plus libres; ou bien le serre à la taille avec une courroie, en détache la partie supérieure, et s'inquiète peu d'être nu jusqu'à la ceinture. Il joint à ce manteau une espèce de tablier en forme de poche, et des guêtres à talon, ou des bottes sans semelle; on peut dire l'un et l'autre. Quelquefois elles sont faites de la dépouille d'une jambe de cheval, ainsi que nous l'avons vu ailleurs; mais d'ordinaire ce bas de cuir est pareil au manteau. La jambe est enfermée jusqu'au genou dans cette guêtre, ou cette botte, qui s'avance sur le cou-de-pied, emboîte le talon, mais ne va pas plus loin, et laisse les orteils à découvert. Toute réflexion faite, je crois que c'est bien une guêtre: seulement elle est poilue et portée sur la peau, sans bas et sans soulier.

Remarquez bien cette chaussure: elle vous paraît insignifiante, et je suis assez de votre avis; mais il y a un motif pour que je vous la signale:

c'est elle qui a valu aux Indiens qui la portent le nom qui les désigne chez tous les civilisés. Lorsque les matelots, qui accompagnaient Magellan, virent pour la première fois ces hommes qui leur parurent gigantesques, ils remarquèrent la singularité de leur chaussure; le bout de la guêtre, couvert de ses longs poils, et flottant de chaque côté du pied, donnait à celui-ci une étroite ressemblance avec la rame des barbotteurs, dont le pied palmé se dit *patas* en espagnol; d'où le nom de *Patagones*, ou *pied de canard*, infligé par les compagnons de Magellan aux individus qu'ils venaient de découvrir, et celui de Patagonie au pays habité par ces Indiens à *patas*.

Vêtu de son ample manteau, dont la fourrure épaisse exagérait sa corpulence, et monté sur l'un des points culminants de la côte, pour mieux voir ces navires qui lui semblaient monstrueux, le Patagon dut paraître, en effet, doué de proportions colossales.

C'est en 1520 que les Espagnols l'aperçurent ainsi pour la première fois dominant la plaine et découpant sur le ciel sa grande silhouette isolée. A cette époque il n'avait pas de cheval, puisque les Espagnols n'avaient pas encore mis le pied dans l'Amérique du Sud; mais trente ans plus tard ils le revirent à la même place, ayant cette fois pour monture un cheval ardent qu'il manœuvrait

avec autant d'adresse que le plus habile cavalier d'Espagne.

Au nombre des premiers Indiens qui se livrèrent à l'équitation, furent nécessairement les tribus des pampas; car les premiers chevaux qui peuplèrent de leur race les solitudes américaines furent débarqués par Mendoza dans la province où il construisit Buénos-Ayres. Des bords de la Plata, le cheval se répandit rapidement jusqu'à l'extrémité de la Péninsule; et à dater de cette époque, le Patagon n'a presque plus marché. Il en résulta un changement complet dans sa manière de vivre; mais excepté l'épine, ou la petite pointe en bois dont il a muni sa chaussure, et qui lui sert d'éperon, l'acquisition du cheval n'a rien changé à sa toilette. Il se fait toujours, comme avant l'arrivée des Espagnols, un cercle rouge ou noir autour d'un œil, et un blanc autour de l'autre; comme à cette époque il se badigeonne le corps de deux couleurs : une moitié noire et l'autre blanche; celle-ci ornée d'une belle image de la lune peinte en noir, et la première décorée d'un soleil tracé avec du blanc. Il y a du reste beaucoup de diversité dans les ornements et les nuances de ce badigeon, qui néanmoins est toujours mi-parti comme les pourpoints et les haut-de-chausses du moyen âge.

Mais en dépit de ce costume, qui est une livrée



Carousel des Patagons.

de sauvagerie, ce serait une injustice de confondre le Patagon avec les êtres inférieurs dont nous avons décrit l'existence. A part ses goûts de toilette, qui, au demeurant, ne sont peut-être pas plus absurdes qu'une foule de pratiques civilisées, nous ne trouvons rien dans sa nature et dans ses mœurs qui puisse lui valoir l'épithète de sauvage. Il aime un peu trop la viande pas assez cuite, j'en conviens; mais dans tous ses rapports avec la race blanche, il a été l'égal de ses nobles visiteurs; il s'est montré affable, généreux, plein de bravoure. Loin d'être vindicatif, il a oublié les torts de Magellan, qui s'est conduit à son égard beaucoup plus en sauvage qu'en représentant de la civilisation. Jamais aucun naufragé n'a eu à se plaindre du traitement qu'il a reçu en Patagonie; jamais l'habitant de cette terre inféconde ne s'est montré ni cruel, ni perfide, et n'a été soupçonné de cannibalisme.

A propos, nous ignorons toujours de quoi il peut vivre; et nous ne savons pas quelle est cette espèce nourricière qui alimente les pumas et les vautours. Cela ne peut pas être du poisson; le Patagon d'ailleurs ne pêche pas; il n'a aucune espèce de bateau. Il ne s'occupe pas d'agriculture, et habite un pays où les vallées sont à peine couvertes d'herbe. En fait d'animaux domestiques, il ne possède que le chien et le cheval, et ce n'est

pas pour les manger qu'il a ces deux compagnons; il se sert de l'un pour parcourir ses vastes plaines, et de tous les deux comme auxiliaires de chasse.

On comprend qu'il lui soit plus facile de se procurer des nandous, qui ont la vitesse de l'autruche, depuis qu'il est monté; il mange donc de temps en temps un bifteck ou une gigue de cet oiseau. Le fait n'est pas très-rare; mais le Patagon ferait maigre chère s'il n'avait pas autre chose. Il a bien les œufs du nandou, qui sont d'un beau volume et en assez grande abondance; mais cela ne peut être qu'un appoint : les bouches sont nombreuses, les estomacs énormes; et s'il fallait nourrir toute la peuplade rien qu'avec les œufs du nandou, la race de celui-ci aurait bientôt disparu.

Heureusement qu'il y a en Patagonie l'un de ces précieux herbivores qui fournissent à l'homme et leur chair et leur dépouille. Regardez au pied de cette colline, ou bien au fond de ce pli de terrain : vous y voyez de belles créatures; il y en a plusieurs centaines; elles sont revêtues d'un poil laineux, d'un brun fauve; et si elles avaient des bois sur la tête, vous les prendriez pour des cerfs, dont elles ont juste la taille. Mais leur front est nu; et leur grand cou, leur robe laineuse, leur ensemble vous montrent qu'elles n'appar-



Chasse au guanaco.

tiennent pas à la famille cervine. Ce sont des *guanacos*, le gibier des Patagons, l'espèce bienfaisante qui les nourrit, les habille et les abrite.

Je ne vous ferai pas sur le guanaco une leçon d'histoire naturelle; il me suffira de vous dire que c'est l'une des quatre espèces de lamas particulières à l'Amérique du Sud; les trois autres sont la vigogne, le lama proprement dit, et l'alpaca. Ces deux derniers sont domestiqués depuis des siècles; quant à la vigogne, la plus fine, la plus gracieuse de tous, elle n'existe qu'à l'état sauvage, ainsi que le guanaco. Tous les quatre habitent les plateaux des Andes, depuis la Colombie jusqu'au Chili; de plus, le guanaco s'étend jusqu'aux rives de l'Atlantique, franchit la rivière de la Plata, et parcourt les plaines de la Patagonie, jusqu'au détroit de Magellan, qu'il a même traversé. On le rencontre en général par bandes de vingt à trente individus; mais on l'a vu former des troupes de cinq cents bêtes.

Vous savez maintenant qu'est-ce qui attire les polybores et les vautours dans ce désert, où ils se repaissent des restes du puma.

Excessivement farouche, le guanaco serait difficile à capturer pour le chasseur à qui ses habitudes ne seraient pas familières ; mais le Patagon les connaît depuis son enfance; il sait qu'il ne trouvera pas de guanaco en rase campagne, où

l'on est vu de trop loin. C'est dans les endroits où la plaine s'accidente qu'il rencontrera la bande plus ou moins nombreuse, disposée en ligne à la base d'un monticule, broutant l'herbe paisiblement, tandis qu'un vieux mâle, aposté au sommet de la colline, veille à la sécurité du troupeau. Il n'ignore pas qu'à la moindre alarme la sentinelle poussera un cri qui tiendra du hennissement et du coup de sifflet. A ce signal bien connu, toute la bande prenant la fuite, gravira le versant d'une autre colline, et s'y arrêtera pour voir si elle est poursuivie ; mais une fois la confusion mise dans le troupeau, chacun de ses membres perdra la tête ni plus ni moins que des moutons, et se jettera au-devant du péril qu'il cherche à éviter.

Sachant donc tous ces détails, les Patagons se réunissent de manière à former un corps assez nombreux. Armés de leurs *chuzos*, grandes lances de cinq mètres et demi de longueur, et montés sur leur excellents chevaux, ils se rendent à l'endroit où les plis de terrain sont à la fois herbus et dominés par une éminence. Leur intention est d'entourer les guanacos ; mais le tout est de les surprendre ; et la chose est parfois difficile, en raison du vieux mâle qui remplit l'office de guetteur.

La bande est trouvée, ainsi qu'on le supposait, à la base d'un coteau ; elle s'enfuit, comme on l'a-

vait prévu ; mais les chasseurs, en se déployant et en lançant les chiens, conduisent les fugitifs vers une colline qu'ils se sont désignée. Les guanacos se dirigent d'autant plus volontiers vers l'endroit où on les mène que c'est l'un des pâturages qu'ils auraient pu choisir ; ils gravissent la côte, se groupent au sommet, et se retournent pour faire face à l'ennemi.

La meute et les cavaliers cernent la colline, en gravissant les flancs à leur tour ; les chiens aboient, les coups de lance se multiplient ; et les guanacos tombent frappés de mort au milieu des rochers.

Si par hasard il en est qui forcent le cercle des chasseurs, ils s'arrêtent devant la meute ; car les guanacos ont encore avec les moutons cet autre point de ressemblance, qu'il suffit d'un roquet pour les frapper de stupeur ; s'ils engagent parfois la lutte, ce n'est jamais contre les chiens. Leur moyen de défense consiste à lancer des ruades, non pas avec le pied, comme fait le cheval, mais avec les genoux des jambes de derrière, qui se lèvent tous les deux à la fois. Entre eux, les mâles se livrent des combats terribles, où ils se font de cruelles morsures.

Chose étrange ! il est beaucoup plus facile d'approcher du guanaco lorsqu'il est solitaire, ou avec un ou deux autres seulement, que lorsqu'il fait partie d'une bande considérable. La curiosité, en

pareil cas, l'emporte sur la crainte; il suffit alors de faire des cabrioles, d'agiter un morceau d'étoffe, ou un objet voyant, pour arriver à douze ou quinze pas de l'animal, sans que celui-ci prenne la fuite. C'est par cette méthode que les Patagons, avant de posséder le cheval, approchaient du guanaco de manière à ce qu'il fût à portée, non pas de leur arc et de leurs flèches, pas davantage de leur lance, encore moins d'un fusil, car ils n'en avaient jamais vu.

Quelle arme pouvaient-ils donc avoir? Était-ce une javeline, une sarbacane ? Vous n'y êtes pas; l'arme dont ils se servaient alors, et que les Gauchos ont adoptée, est particulière aux Indiens de cette région, et porte le nom de *bolas*. Cette arme est simple et facile à décrire: deux pierres, que les femmes arrondissent en les frottant l'une contre l'autre, sont recouvertes de cuir de guanaco, et ressemblent aux balles de nos jeux de paume; ces deux billes, de dimension très-différente, se fixent chacune à l'extrémité d'une courroie. Les deux lanières, qui présenteront à elles deux une longueur de deux mètres cinquante, sont réunies par le bout opposé à celui qui tient les balles, et l'arme est achevée; il ne reste plus qu'à s'en servir. Une longue pratique est indispensable pour le faire avec succès; mais le Patagon a toujours tenu ses bolas. Elles ont été son joujou quand il

était enfant : et plus tard il a mis son orgueil à les manier avec adresse ; on n'a donc pas lieu d'être surpris de la manière dont il en fait usage. Il peut les lancer à une distance de cinquante mètres avec une telle précision, qu'elles s'enroulent, à coup sûr, autour de l'objet visé; et cela avec tant de force qu'elles y laissent souvent une entaille profonde.

La manière de jeter les bolas a été souvent décrite : le chasseur saisit les deux courroies à leur point de réunion, c'est-à-dire à peu près au milieu ; il imprime aux deux balles un mouvement circulaire, en les faisant tournoyer autour de sa tête ; et quand la force de projection est suffisamment acquise, la courroie est lancée à l'animal que l'on chasse. Au moyen de ce jet, si simple en apparence, mais qui exige un calcul rigoureux de l'esprit, une extrême justesse de coup d'œil et une grande habileté de main, le Patagon abat l'autruche, le guanaco, le cerf, qu'il vise aux jambes et qu'il ne manque jamais.

On a, dans quelques districts, ajouté aux bolas une troisième lanière ; mais le Patagon ne trouve pas que ce soit un progrès. Quelquefois les balles sont en bois dur et lourd, quelquefois en fer; celles-ci portent plus loin, et par conséquent sont préférées, lorsqu'on peut les avoir.

Le Patagon prend les jeunes guanacos et se garde

bien de les tuer; au contraire, il les élève avec soin. On voit toujours de ces petites créatures à l'extérieur des tentes, soit qu'un gamin les tienne à la corde, soit qu'on les ait mises au piquet; mais ce n'est pas pour servir de jouets aux enfants de la tribu, ni même pour être mangés que ces petits guanacos ont été pris; c'est pour attirer leur famille à portée des bolas. On attache l'innocente créature à un buisson; le chasseur, caché par les broussailles, imite le cri d'appel de la mère du petit guanaco; et celui-ci répond à cette voix bien connue avec l'accent douloureux du captif. Il n'en faut pas davantage pour que le père et la mère, les frères, les sœurs, les oncles et les tantes, voire les cousins jusqu'au trentième degré, accourent immédiatement, et viennent d'eux-mêmes s'offrir aux cruelles bolas.

Sans ce moyen perfide, le Patagon, malgré la vitesse de son cheval et l'ardeur de sa meute, pourrait être exposé à de longs jeûnes; car le guanaco, très-défiant, mal armé pour la lutte, cherche son salut dans la fuite, et disparaît avec la rapidité de l'éclair. Il arrive souvent que le chasseur n'est instruit du voisinage d'un troupeau nombreux que par le cri d'alarme du vieux mâle, dont la vue perçante a su le découvrir, au moment où il apparut dans la plaine. En suivant du regard la retraite des fugitifs, le cavalier croit voir d'im-

menses oiseaux s'envoler à tire d'ailes, et prend pour une vision cette nuée fauve qui s'évanouit au loin. Quelquefois même le cri de la sentinelle ne parvient pas jusqu'à lui : et c'est à la brume poudroyante qui s'élève à l'horizon, que le chasseur reconnaît le départ de ceux qu'il se proposait d'atteindre.

Singulière chose ! tandis que chez nous il suffit d'être à cheval pour rassurer la corneille, qui s'enfuirait à la vue d'un piéton, l'habitant de la Patagonie, ou l'Indien des pampas, ne parvient à surprendre le gibier que s'il a quitté sa monture. Et ce n'est pas seulement le guanaco et le nandou qui s'effrayent du cavalier, mais le cerf des plaines, qui habite ces régions. Le motif en est simple : tous ces animaux sont habitués à voir l'homme, qui est leur plus grand ennemi, les poursuivre étant à cheval ; ils ne le reconnaissent plus quand il est démonté. C'est pour eux un objet rare qu'un piéton ; le sentiment que celui-ci leur inspire est l'envie de l'examiner de plus près ; et s'ils n'osent pas aller vers l'inconnu, du moins ils s'en laissent approcher sans crainte.

Nous avons dit que le Patagon chassait, non-seulement le guanaco, mais encore le nandou. Celui-ci, comme l'autruche, a l'habitude de s'enfuir en droite ligne, et de courir contre le vent, toutes les fois qu'il est poursuivi. Le chasseur qui

sait cela, poste à l'affût quelques-uns de ses camarades ; il monte à cheval, se joint à quelques autres cavaliers, fait partir le nandou, qui va se jeter au-devant de ceux qui l'attendent ; et ces derniers, au moyen de leurs bolas, le font tomber roide, comme s'il était frappé d'une balle.

Drake, et d'autres voyageurs, ont dit que les Patagons s'approchaient du nandou en en revêtant la peau, ainsi que le font les Bushmen ; l'erreur est évidente. Ce qui est praticable au pygmée des buissons africains, devient impossible au Patagon ; d'autant plus que le nandou est d'une taille inférieure à celle de l'autruche, et que celui de Darwin, le plus commun en Patagonie, est précisément le plus petit des deux ; un ample capuchon est tout ce que notre géant pourrait trouver dans la dépouille de cet oiseau ; et il y a loin des épaules de notre homme à la plante de ses pieds.

Le cerf des pampas est encore une des ressourcee des Patagons ; il habite les endroits les plus fertiles de la plaine ; et sa venaison est fort estimée des indigènes, lorsque, après avoir passé plusieurs jours dans la terre, elle a perdu l'affreuse odeur qui la caractérise. C'est à pied, en s'en approchant à la sourdine, que le Patagon chasse cet animal avec le plus de succès. Quelquefois même il suffit de marcher tranquillement pour que, sans être à couvert, on puisse arriver à belle portée

du cerf des pampas. De tous les animaux de cette région, c'est lui qui s'effraye le plus du cavalier. Il reconnaît immédiatement le lasso et les bolas dont il a vu l'effet sur ses frêres, et s'en éloigne avec autant d'effroi que la pie et la corneille le font des armes à feu. Mais qu'un homme soit à pied, qu'il ne laisse voir ni bolas, ni lasso, et le pauvre cerf n'en éprouve aucune terreur.

Enfin l'*agouti* fournit son contingent au menu du Patagon. Les mœurs de cet animal sont à peu près les mêmes que celles de tous les rongeurs de l'Amérique du Sud ; il y a cependant cette différence, qu'au lieu d'affectionner le bord des eaux comme le grand cabiai, c'est un habitant des lieux secs. On peut dire qu'il représsnte le lièvre dans les vastes plaines de l'Amérique méridionale ; ce sont les mêmes habitudes, le même caractère (abstraction faite des modifications dues aux localités) ; et la ressemblance est assez grande pour que les chasseurs espagnols aient donné au rongeur américain le nom de celui d'Europe.

Le cabiai patagon est néanmoins plus grand que le lièvre ; il pèse de vingt à vingt-cinq livres ; mais à cela près, il y a vraiment beaucoup d'analogie entre les deux espèces. Quand la soirée est belle, vous voyez les agoutis, au nombre de trois ou quatre, acoquinés les uns après les autres, ou batifoler avec insouciance, puis tout à coup pren-

dre la fuite, en suivant la même ligne, absolument comme nos lièvres et nos lapins dans un champ de blé, ou dans une jachère.

Pendant que le Patagon force le guanaco, lui jette ses bolas, ou chasse le cerf et l'agouti, sa femme et ses enfants vont à la recherche des œufs du nandou. Celui-ci, malheureusement, n'a pas la fécondité de l'oiseau africain; le nid de l'espèce de Darwin renferme de seize à vingt œufs. La ponte de l'autre nandou est un peu plus abondante; elle en donne une trentaine; mais il y en a parfois jusqu'à soixante-dix dans le nid de la véritable autruche. On me dira que c'est le produit de plusieurs poules; mais il en est de même chez le nandou, qui, à l'égard de sa couvée, partage toutes les habitudes de son congénère d'Afrique. Le mâle de l'autruche des pampas prend part à l'incubation, de même que celui des karrous; et nous ne voyons pas pourquoi on a fait deux genres différents de ces deux membres si voisins de la même famille.

Uu autre emploi des jeunes Patagons est de chasser la perdrix (*nothuria major*), que nous avons citée en commençant; ils la prennent au collet, ainsi qu'une autre perdrix plus petite; cette chasse a lieu soit à pied, soit à cheval mais elle est plus fructueuse pour le cavalier, surtout lorsqu'il s'agit de la grande espèce. Elle consiste à

s'approcher de la perdrix en décrivant autour d'elle une spirale, qui va se rétrécissant; l'oiseau, que cette manœuvre inquiète, la suit de l'œil, tourne constamment la tête, y gagne le vertige et perd le sentiment du danger. Le petit chasseur approche de plus en plus; il tient à la main une grande canne, pareille à celle de nos lignes de pêche; au bout de cette canne est un nœud coulant, formé d'une petite lanière de plume d'autruche, ou même de l'épiderme de cette plume, et qui, à la fois élastique et résistante, sert à merveille pour l'objet qu'on se propose. Arrivé à la distance voulue, le petit cavalier arrête sa monture, se penche tout doucement vers la perdrix, qui est immobile, lui passe au cou avec adresse le nœud qui termine sa gaule, et enlève l'oiseau par une secousse qui l'étrangle.

Il procède de la même manière à l'égard de la perdrix voisine, et recommence jusqu'à ce qu'il en ait dix ou douze; il en prendrait davantage s'il pouvait arrêter le soleil; mais son stratagème ne réussit que pendant le milieu du jour. Quand son ombre et celle de son cheval, en s'allongeant sur la plaine, passent au-dessus de la perdrix avant que cette dernière soit à portée du collet, le charme est rompu, et l'oiseau s'envole.

Le Patagon n'a pas de résidence fixe. La stérilité du pays qu'il habite le condamne à la vie no-

made ; et toujours à la recherche du gibier, il erre continuellement dans la plaine. Pour demeure, il a donc une tente : quelques baguettes enfoncées dans la terre par les deux bouts, de façon à former une coupole, et recouvertes avec des peaux de guanacos, réunies par des coutures. C'est également de la dépouille de cet animal que sont fabriqués l'ample manteau qu'il s'attache sur l'épaule, ou qu'il se drape autour de la taille, et les fameuses guêtres dont j'ai parlé en commençant.

La chasse est, comme vous le voyez, l'unique ressource du Patagon ; c'est elle qui lui donne la nourriture, le vêtement et le couvert. Il lui consacre la plus grande partie de ses jours, et s'en occupe indirectement dans ses instants de loisir. Quand il n'est pas en quête du cerf ou de l'agouti, quand il se repose de la poursuite du guanaco ou du nandou, il soigne son cheval, se fabrique des armes ou les répare ; et jamais vous ne l'apercevez sans ses bolas. S'il ne les tient pas à la main, il les porte en bandoulière, ou s'en est fait une ceinture, dont les deux balles forment les glands.

XVIII

HABITANTS DE LA TERRE DE FEU.

L'Amérique du Sud, qui, à partir du septième degré au-dessous de l'équateur, se rétrécit de manière à présenter un cône, est tranchée, à son extrémité méridionale, par le détroit de Magellan. Celui-ci est un canal tortueux, ouvert entre des îles élevées et rocheuses, dont les bords sont déchiquetés par les vagues. Bien que ce canal soit profond, il est tellement resserré qu'on y aperçoit toujours le rivage, et qu'en certaines places une bombe peut être lancée d'une rive à l'autre par un obusier de force moyenne. Ces deux rives sont formées au nord par la Patagonie, au sud par la Terre de Feu. Non-seulement la passe est tortueuse en raison de la sinuosité de la côte, mais elle ne va pas directement de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique; un vaisseau qui s'y engage en venant d'Europe, au lieu de filer à l'ouest, court

d'abord au sud-sud-ouest, jusqu'à mi-chemin des deux océans; arrivé là, il se détourne à peu près à angle droit, et cingle au nord-ouest jusqu'à ce qu'il débouche dans la mer du Sud.

Le détroit de Magellan décrit ainsi, dans son ensemble, deux diagonales se rejoignant à leur sommet comme les deux branches d'un V; la pointe de terre qui s'avance entre ces deux lignes est connue des navigateurs sous le nom de cap Froward. C'est la pointe la plus avancée du continent américain; non pas de l'Amérique en général, puisque la Terre de Feu est considérée comme en faisant partie; et vous savez tous que le promontoire le plus rapproché du pôle sud est le cap Horn.

Bien que Magellan eût observé des goulets profonds, qui lui avaient paru former la bouche de véritables canaux allant d'une mer à l'autre, on a cru pendant longtemps que la Terre de Feu n'était composée que d'une île. On sait aujourd'hui que c'est un amas d'îlots rocheux, de formes diverses et de dimensions différentes, séparés par des bras de mer se ramifiant à l'infini. Dans la partie occidentale du groupe, sur une étendue qui comprend les trois quarts de l'archipel, ces îlots, pressés les uns contre les autres, ne sont autre chose que des montagnes; ils dressent leurs flancs à partir des vagues, et parfois ont leur sommet à quinze cents

mètres au-dessus de la mer. Chez quelques-uns, la partie inférieure est couverte de sombres forêts; mais au-dessus des arbres apparaît la teinte brune des roches, coiffées de neige, que varie la nuance bleuâtre des glaciers.

On peut considérer ces montagnes comme faisant suite à la chaîne des Andes, et envisager les canaux qui les divisent, y compris le détroit de Magellan, comme de simples ravins où la mer s'est introduite. Ces canaux, en effet, ont la plus grande ressemblance avec ces immenses déchirures nommées *barrancas* ou *quebradas*, et que présentent les Cordillères dans les deux Amériques. A ce point de vue, les Andes se continueraient jusqu'à l'extrémité de l'île des États, la plus méridionale de toutes celles qui nous occupent.

Rien n'est plus rationnel que cette manière de voir. Si, par la pensée, nous desséchons les ravins maritimes qui séparent la Terre de Feu de la Patagonie, vous ne verrez plus de différence entre ces deux dernières, surtout dans la partie montagneuse; vous aurez les mêmes gorges découpant la falaise, le même chaos de rochers nus, de forêts lugubres, de cimes neigeuses, le même aspect effroyable, jusqu'à l'endroit où la chaine disparaît dans l'océan. La ressemblance entre les deux territoires est d'autant plus parfaite, que la section méridionale des Andes n'est pas habitée par de vé-

ritables Patagons, et que les Fuégiens[1] en remontent les goulets et les criques. Enfin, la partie nord-est de la Terre de Feu se rapproche, par son aspect, des plaines situées au nord du canal, et ce ne sont pas des Fuégiens qui l'habitent; mais des hommes de grande taille, et couverts d'amples manteaux de fourrure.

Ainsi, les Fuégiens ont traversé le détroit pour occuper la rive montagneuse de la Patagonie, et les Patagons l'ont franchi, de leur côté, pour se répandre dans les plaines de la Terre de Feu, où se retrouve le guanaco. Il est probable que c'est pour atteindre ce dernier, que le Patagon s'est décidé à passer l'eau, qui lui inspire une vive antipathie.

Il est vrai qu'à l'endroit où il a opéré sa traversée, c'est-à-dire au cap Orange, le canal est tellement étroit que, si le Patagon avait eu seulement la taille que lui prêtaient les anciens navigateurs, il aurait pu l'enjamber, et se trouver dans la Terre de Feu sans avoir mouillé ses guêtres.

Je ne crois pas qu'il y ait au monde, entre deux peuples limitrophes, autant de différence qu'entre le Patagon et le Fuégien ou Pécherai; excepté la

1. Habitants de la Terre de Feu appelée en espagnol *Tierra del Fuego*. On les nomme aussi Pécherais.

couleur des cheveux et celle de la peau qu'ils ont pareille, on peut dire qu'ils offrent le contraste le plus marqué. Le Patagon déteste la mer ; il n'approche du rivage que s'il y est entraîné par la chasse, il ne s'embarque jamais, n'a pas de canot et ne mange aucun poisson. Le Fuégien, au contraire, ne s'éloigne pas de la côte ; il gîte au fond d'une baie, et passe plus de la moitié de ses jours dans sa pirogue, ou à barboter sur la plage, à fouiller dans le creux des rocs pour y trouver le poisson, les moules et les patelles dont il fait sa nourriture.

Figurez-vous l'énorme Patagon, poursuivant des guanacos, et s'arrêtant au bord du détroit sur l'un des points les plus élevés de la falaise ; il est drapé dans son ample fourrure, et tient à la main sa grande lance qui le dépasse de trois mètres. En face de lui, sur l'autre rive, est un Fuégien ratatiné, d'un mètre et demi de hauteur ; celui-ci est armé d'un arc d'enfant, et grelotte sous la dépouille graisseuse d'une bête marine ; la passe est tellement resserrée que la voix du colosse retentit comme la foudre à l'oreille du pauvre nain, dont le gloussement parvient à peine au stentor.

Mais il est rare qu'ils se fassent vis-à-vis ; chacun d'eux, nous l'avons dit plus haut, n'a pas le même habitat; au géant les vastes plaines; au

pygmée les déchirures de la côte, les bras de mer, les creux où l'eau séjourne, les endroits bouleversés des deux rives. Il en résulte que l'un est toujours à l'est, et l'autre au couchant de son territoire.

A l'orient sont les plaines arides; à l'ouest les tranchées profondes, les montagnes neigeuses, les forêts brusquement arrêtées à quatre cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, et couvrant un sol humide et tourbeux.

Ces forêts, composées d'un très-petit nombre d'espèces, ont nécessairement un aspect monotone; les plus grands arbres que l'on y trouve sont des winters (*drymys*) de la famille des magnoliacées, des bouleaux, et une sorte de hêtre (*fagus betuloïdes*), ayant des rapports avec ceux-ci. On pourrait dire que ce sont des arbres verts, puisqu'ils ne sont jamais entièrement dépouillés de feuilles; mais il serait beaucoup plus juste de les qualifier d'arbres jaunes, car au lieu d'offrir la verdure qui fait l'ornement des forêts, ils s'enveloppent d'un manteau flétri, qui donne au paysage une physionomie désolée. Encore s'il y avait dans ces bois, d'un si triste effet, l'une ou l'autre de ces espèces bienfaisantes qui pourvoient aux besoins de certaines peuplades; mais entourées d'abîmes, coiffées de neiges, déchirées par le roc, ou par des glaciers qui roulent du haut de la mon-



Le cap Froward.



tagne, ces forêts ne sont d'aucune ressource; et le malheureux qui habite les fondrières d'où elles s'élèvent est bien le plus déshérité des hommes.

C'est en raison des flammes qui lui apparurent le soir, de tous les points de la côte, que Magellan baptisa du nom de *Terre de feu* cet amas d'îlots glacés ; il aurait été plus exact de lui donner celui de terre aquatique. L'eau y tombe du ciel, y découle des montagnes, y jaillit des flots qui battent le rivage, y séjourne où elle se trouve à plat, y détrempe le sol où celui-ci est en pente; enfin est la plaie du pays qu'elle transforme en éponge.

Notez bien qu'il fait très-froid dans cette Terre de Feu ; ce n'est pas que l'hiver y soit beaucoup plus rude que dans la région septentrionale ; mais il y dure constamment ; les beaux jours n'y existent pas, la neige y tombe aussi bien en décembre [1] qu'en juin, et des hommes y sont morts de froid au cœur même de la saison qui aurait dû être l'été.

On pourrait, d'après cela, croire que la Terre de Feu est complétement déserte ; mais toutes les parties du globe ont leur population ; et cet archipel vaseux, coiffé de neige, enveloppé de brumes glacées, renferme des animaux et des hommes. La faune y est, à vrai dire, assez pauvre, et

1. Il faut se rappeler que nous sommes dans l'hémisphère austral, où nos antipodes ont l'hiver en juillet et en août.

la population peu nombreuse ; mais le sol n'y est pas entièrement inhabité.

Ainsi que vous l'avez observé, on y trouve le guanaco. Y est-il indigène, ou bien est-il venu du continent ? Personne ne pourrait le dire, puisqu'il y existait avant l'arrivée des Européens. C'est dans l'est de l'archipel qu'il habite ; le sol y est plus ferme, et la plaine y offre quelques pâturages. Une espèce de daim s'y rencontre également, ainsi que deux quadrupèdes moitié renard, moitié loup[1], trois ou quatre espèces de souris, et une de chauve-souris.

En fait d'oiseaux terrestres, nous y apercevons le gobe-mouche à huppe blanche, un pic noir à crête écarlate, un grimpereau, un roitelet, une grive, un étourneau, quatre ou cinq moineaux, quelques faucons et des hiboux.

Tout cela est fort peu de chose, comme vous voyez ; mais, en revanche, les oiseaux aquatiques pullulent dans ces parages, ainsi que les phoques de toute espèce. On y rencontre des masses de canards, de plongeons et de pingouins ; des albatros, des rinchos, vulgairement appelés coupeurs d'eau ; et l'oie peinte ou de Magellan s'y fait remarquer entre tous.

Quant aux reptiles, on n'en trouve pas un seul ;

1. Le chien magellanique et le chien d'Azara.

et les insectes se bornent à quelques mouches et à quelques papillons. Les moustiques dont nous avons rencontré l'odieuse engeance dans tous les pays de marais, au bord de toutes les eaux stagnantes, et jusqu'en Laponie, ne s'aventurent pas dans ces brumes éternelles.

Nous arrivons à l'indigène de cette région désolée, l'un des êtres les plus disgraciés de la nature ; son état social est en harmonie complète avec l'horreur des lieux qu'il habite ; et c'est au dernier rang de l'espèce humaine qu'il doit être classé, bien plus bas que les Esquimaux, cela va sans dire, peut-être au-dessous du Bushman, de l'Andaman et du Fouilleur.

De même que ces petits peuples, il ne dépasse pas un mètre cinquante ; et sa femme est plus petite que lui d'une quinzaine de centimètres. A part cette différence, les deux époux se ressemblent énormément. Tous les deux sont mal bâtis, ont de gros genoux et pas de mollets. Une chevelure épaisse et rude leur couvre les épaules de ses longues mèches noires et crasseuses ; et ni l'un ni l'autre ne sont vêtus, à moins que nous ne prenions pour un habit la guenille de peau de phoque dont la cinquième partie de leur corps est à peu près couverte.

Ce lambeau graisseux et puant, dont la fourrure est mise à l'intérieur, ne descend pas au-

dessous des reins; il s'attache au moyen d'une lanière croisée sur la poitrine, est rarement assez large pour que les bouts se rejoignent, et le malheureux qui grelotte sous ce chétif couvre-dos, s'en contente par la pluie et la neige, par la bise et la gelée. Si le froid est trop vif, il tourne son manteau du côté d'où le vent souffle; et quand il travaille, ou si par hasard le temps s'adoucit, notre homme se déshabille, comme s'il redoutait la chaleur.

Malgré son hiver perpétuel, le Fuégien va donc nu-tête, nu-pieds, nu-bras, nu-jambes, souvent tout à fait nu; et cependant il aime la toilette; s'il ne le montre pas dans ses habits, il le prouve en se décorant à sa manière. Comme la plupart des sauvages, et même beaucoup de civilisés, il se farde certaines parties du corps, et y apporte un soin tout spécial. Son fard est un quadrillage compliqué de rayures, dont il nous serait difficile de décrire tous les caprices; notons seulement qu'un fond blanc, moucheté et rayé de noir, est la disposition la plus fréquente. Il emploie aussi du brun rouge d'une teinte plus ou moins foncée. La couleur noire est obtenue tout simplement avec du charbon; et c'est une espèce d'argile composée de débris d'infusoires, argile recueillie au fond des ruisseaux bourbeux, qui fournit la peinture blanche.

A ce coloriage plus ou moins compliqué, viennent s'ajouter les bijoux, les colliers de dents de poisson, les bracelets fabriqués avec des os, et qui ornent les bras et les chevilles. Hommes et femmes partagent ce luxe, et y joignent, quand ils peuvent, un bandeau qui leur entoure la tête, et dont le poil fauve du guanaco a fourni la matière.

Parfois aussi le dos de gilet, qui forme leur unique vêtement, est en peau de loutre de mer au lieu d'être en peau de phoque; et dans quelques parties de l'archipel, habitées par le cerf, la dépouille de ce ruminant est employée en guise de cape; celle-ci est alors un peu moins étriquée.

Bien qu'il ait une chevelure abondante, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le Fuégien est complétement imberbe; et, malgré cette absence de moustaches et de favoris, son visage n'en est pas moins féroce. Il est, du reste, aussi déshérité au moral qu'au physique; c'est un être cruel, ingrat, vindicatif. Anthropophage en temps de disette, il ne se borne pas à manger ses ennemis; il dévore les gens de sa tribu, surtout les vieilles femmes, qui sont sacrifiées les premières. Le fait est malheureusement trop avéré pour qu'on puisse le mettre en doute; à l'heure où ces lignes furent écrites, la presse anglaise retentissait

du massacre de l'équipage d'un navire qui avait abordé à la Terre de Feu, navire chargé de missionnaires qui se rendaient chez les Fuégiens dans le but d'améliorer le sort de ces misérables.

Disons, toutefois, que cette affreuse coutume n'est en usage que lorsque la famine est arrivée à ses dernières limites, et que beaucoup de ces tribus ne l'ont jamais pratiquée. Ce n'est donc, chez le Pécherai, qu'un sacrifice imposé par la raison d'État, et non pas l'effet d'un goût odieux comme chez le Fidjien qui, en pleine abondance, se régale de chair humaine.

L'alimentation ordinaire des habitants de la Terre de Feu se compose surtout de coquillages auxquels se joint la viande de phoque et celle de la loutre marine; les oiseaux d'eau, principalement l'oie magellanique et le pingouin y ajoutent leur contingent; et la graisse de baleine est fort bien accueillie. Lorsque par hasard un de ces géants des mers vient échouer sur la plage, personne ne fait la petite bouche et ne demande si la bête n'est pas trop faisandée.

Quant à la partie végétale, dessert et légumes, elle est uniquement représentée par une petite baie, le fruit d'une espèce d'arbousier très-commun dans les tourbières; et un champignon fort curieux qui se développe sur le tronc des hêtres. Ce champignon est de forme globuleuse, et d'un

jaune pâle; uni, élastique et boursouflé quand il est jeune, il se ride en mûrissant, devient coriace, et finit par se creuser d'alvéoles, qui lui donnent l'aspect d'un gâteau d'abeilles. C'est alors que les Fuégiens le récoltent; et sa pulpe assez dure sous la dent, se change bientôt en une pâte molle et douce, analogue à la chair de nos mousserons.

Outre ces deux végétaux, qui leur fournissent un aliment, les Fuégiens pourraient trouver dans les plantes qui les entourent quelque adoucissement à leur malheureux sort; les Européens qui visitent leur territoire désolé, ne manquent pas de rechercher ces plantes précieuses, entre autres le céleri antarctique[1] et l'herbe au scorbut[2], dont les Pécherais ne connaissent pas même les propriétés.

En parlant des autres peuples, je vous ai décrit la manière dont ils construisent leur demeure; mais je n'ai rien à vous dire de l'architecture des Fuégiens. Ils ne se font pas de maison, pas même de case, et n'ont pas de tente; leur logette a beaucoup plus de rapport avec la tanière d'une bête fauve qu'avec l'habitation des hommes; et l'orang-outang des forêts de Bornéo est aussi bien logé que ces malheureux. Tel qu'il est, je vais cependant vous

1. *Apium antarcticum.*
2. *Cardamine antiscorbutique.*

décrire leur domicile. L'individu qui, chez eux, veut se construire un abri, va chercher quelques branches d'une certaine dimension ; il en aiguise la pointe avec l'écaille de moule qui lui sert de couteau, les enfonce dans la terre en les disposant en cercle, et les réunit par leur extrémité supérieure après les avoir courbées, de manière à former une carcasse à peu près hémisphérique; de petits brins de bois sont posés sur cette charpente, on les recouvre de quelques brassées d'herbe, et la cahute est finie.

L'ouverture, pratiquée du côté opposé à celui d'où viennent les vents qui prédominent, permet à la fumée de sortir; et comme cette issue est grande, il en résulte que la cabane est tout simplement un appentis, ou plutôt une bauge. Le mobilier rend encore cette comparaison plus frappante : les chaises, la table et la couchette y sont remplacées par une litière d'herbe humide. Un panier grossièrement fait, servant à la cueillette des arbouses, un sac de peau de phoque, où l'on met le poisson, et une vessie remplie d'eau, faisant l'office de jarre, en constituent les seuls ustensiles.

On y remarque, il est vrai, plusieurs instruments qui indiquent la présence de l'homme, à savoir : un arc et des flèches, dont la pointe est faite en silex; une lance de pêche à deux dents, composées d'un os de lion marin; un bâton court dont se

servent les femmes pour détacher les patellès; enfin des couteaux fabriqués avec la coquille d'une grande espèce de moule, recueillie sur la côte.

Rien de plus simple que de façonner cette coutellerie : on enlève, en le cassant, le bord fragile de la coquille, dont la longueur est de douze à quinze centimètres, et on en refait un autre, que l'on aiguise en le frottant sur le roc; il s'y affile tellement bien, que non-seulement il peut trancher le bois le plus dur, mais les arêtes de poisson, les os de phoque; en un mot, tout ce que le Pécherai veut couper, tailler ou creuser.

A côté de la cabane, vous apercevez la pirogue; car le Fuégien, comme nous l'avons dit, a son gîte sur le rivage; il ne s'établit jamais dans l'intérieur, les femmes seules y pénètrent pour aller recueillir des champignons à la tige des hêtres, et des baies d'arbousier. Les forêts n'ont aucun charme pour cette population aquatique; et les hommes n'y mettraient jamais les pieds s'ils pouvaient se passer de bois. Nous avons vu d'ailleurs que le sol en est fangeux, une véritable fondrière, et qu'elles ne renferment rien qui puisse contribuer à l'alimentation, ou au confort de la tribu.

C'est donc sur le rivage que séjourne le Pécherai, puisque c'est là seulement qu'il peut trouver sa nourriture, là seulement qu'il peut agir; et encore

il n'y a pas ses coudées franches. Le caractère de cette côte sourcilleuse, où la falaise, se dressant à pic, surplombe la mer, ou se brise en éboulements gigantesques, ne permet pas toujours de marcher sur la grève ; et en maint endroit il faut être en canot pour s'approcher du roc et ramasser les coquillages ; la nécessité a donc transformé le Pécherai en véritable amphibie. Néanmoins pour la construction et la manœuvre de son esquif, il est bien inférieur aux Esquimaux et aux tribus marinières des Indiens du nord.

Sa barque est faite en général d'écorce de bouleau ; quelquefois elle se compose tout simplement d'une partie de cette écorce, enlevée à l'arbre d'une seule pièce, fermée aux deux bouts, et solidifiée par des courroies de peau de phoque. Un petit nombre de baguettes, placées en travers, maintient l'écartement de la pirogue, et les susdites courroies empêchent qu'il n'aille trop loin. Enfin, s'il y a des fissures à l'écorce, on y remédie en les bouchant avec des joncs et une espèce de résine que l'on recueille dans les bois.

Avec cette embarcation primitive, le Pécherai se hasarde sur les goulets qui découpent ses rivages, les nombreux détroits qui séparent ses îlots ; mais il affronte rarement les vagues d'une mer orageuse.

S'il est riche ou industrieux, il arrive à posséder un esquif plus solide, et qui lui permet une traver-

sée plus longue. C'est toujours un canot d'écorce; mais il n'est plus d'un seul morceau; les pièces, au contraire en sont nombreuses et choisies, et les dimensions considérables : quatre mètres et demi de longueur, sur quatre-vingt-dix centimètres de large, dans la partie centrale. La proue et la poupe en sont relevées, et les solives transversales arrêtées à chaque bout, et régulièrement placées. Les fragments d'écorce, dont la barque se compose, sont cousues avec des lanières de cuir, et les coutures calfatées avec soin.

Le Pécherai ne craint pas de s'embarquer dans cette pirogue avec toute sa famille, y compris son sac et ses armes, pour aller chercher un autre rivage; car ce n'est pas la logette que nous lui connaissons qui peut le retenir à l'endroit qu'il habitait. Il est nomade, son genre de vie l'exige; et les changements de domicile lui paraissent naturels.

Le voilà donc parti pour aller vivre ailleurs. Tandis qu'il vogue avec tout son ménage, le vent s'élève; il est entouré d'écueils, et la moindre lame qui le jetterait sur la côte y briserait son esquif; la prudence ne lui permet pas de lutter contre la tempête; il aborde, et le voyage se continue par terre.

Le canot, dans cette prévision, a été construit de manière à se démonter; on en sera quitte pour en refaire les coutures, et les calfater de nouveau.

Chacun des membres de la famille prend une partie de la pirogue; les plus vigoureux se chargent des plus lourdes pièces; les moins forts portent les côtes, les bâtons, les engins de pêche et les ustensiles; tout le monde en a sa part, y compris les marmots.

La cause de ces migrations est facile à concevoir; c'est toujours la pénurie d'aliments. Si peu nombreuse qu'elle soit, la tribu a bien vite épuisé les coquillages du point de la côte où elle est établie; il faut chercher un autre banc de moules; celui-ci peut être éloigné; n'est-il pas plus simple d'aller trouver la montagne que de la faire venir à soi! en d'autres termes, d'aller manger les moules sur place que de les charrier à son domicile? Le transport du ménage est si peu de chose, et la cabane sera si vite remplacée! Il n'en coûtera pas plus que de rapporter une charge de coquillages.

Quelques Pécherais ont des tentes couvertes en pelleterie; mais c'est un luxe peu commun; et ces tentes ne sont jamais que de la dernière espèce. Dans tous les cas, il n'est pas difficile d'emporter les peaux qui les constituent; et, soit qu'elle abandonne sa hutte ou qu'elle se charge de son abri, la famille ne trouve jamais d'obstacle à changer de résidence.

Elle déménage donc, transportant ses pénates, et jusqu'à son tison, car c'est une chose précieuse sous



Hutte de Pécherais.

un pareil climat. S'il vient à s'éteindre, il sera toujours temps de se procurer de nouveau feu, et voici comment on s'y prendra : le Pécherai, ou Fuégien, est pourvu d'une pyrite de fer, qu'il a trouvée à une grande hauteur sur le flanc de ses montagnes, et en frappant un caillou, il obtiendra des étincelles (c'est l'ancien briquet dont vous avez pu entendre parler). Un peu de mousse ou de bois mort, préparé d'une certaine manière, servira d'amadou, et prendra feu au contact du silex. On placera cet amadou embrasé dans une boule d'herbe morte; celle-ci, attachée à une courroie, sera agitée de façon à décrire des cercles rapides; elle s'enflammera, communiquera sa flamme à un fagotin de brindilles; et en alimentant le foyer, on pourra finir par avoir un bon feu.

La méthode est simple et d'une exécution facile dans un pays où les cailloux, la mousse, les arbres morts, l'herbe flétrie et le menu bois abondent; mais l'atmosphère est tellement humide, que l'amadou est comme une éponge, que l'herbe, les fagotins et les bûches sont trempés; d'où il résulte qu'il faut à la fois beaucoup de patience et d'efforts pour que l'éponge s'embrase et que les bûchettes s'enflamment. Le Fuégien le sait mieux que personne; et c'est pour cela qu'il emporte du feu chaque fois qu'il déménage. Malgré cette précaution le malheureux n'a jamais chaud;

sa maison n'est pas close, et le dos de gilet qui fait son unique vêtement ne le préserve pas du froid; aussi est-il toujours à grelotter comme s'il avait la fièvre.

Les Pécherais forment entre eux des réunions peu nombreuses, qui ne méritent pas le nom de tribus, car elles ne sont ni organisées, ni soumises à un chef. Le conjureur, une espèce de magicien chargé des fonctions d'exorciste, est l'unique personnage qui se distingue de la foule; mais à part l'influence qu'on lui suppose sur le diable, il n'a d'autre autorité que celle qu'il peut devoir à sa force physique; et les idées religieuses de la peuplade se bornent à la terreur qu'elle a des esprits malfaisants.

Mais tout en n'ayant pas de chefs, ces misérables sauvages se font une guerre cruelle; et, sans les ravins profonds, les montagnes, les bras de mer qui les séparent, ils s'extermineraient complétement.

Leur manière de vivre est tout ce qu'il y a de plus abject; bien qu'ils aient du feu, ils se nourrissent d'aliments crus. Le poisson est dévoré au sortir de l'eau, et presque tout vivant. La chair du phoque et celle du pingouin est mangée de la même manière, ainsi que la graisse de baleine, dont ces nains sont très-avides. Qu'un de ces énormes cétacés vienne à échouer sur la côte,



Chacun revient à sa cabane, les épaules chargées d'un morceau de lard. (Page 403.)

après sa mort, car les Fuégiens manqueraient d'adresse et de courage pour en faire la capture, cette aubaine est pour le groupe une occasion de bombance. Tous les esquifs sont réunis, et se dirigent vers la proie, quand il est nécessaire de l'aborder par eau. Mais si le vent et les vagues poussent le cadavre assez près du rivage pour qu'on puisse l'atteindre à gué, hommes, femmes et enfants se précipitent vers lui, dès qu'il est aperçu.

Une heure ou deux après, chacun revient à sa cabane, les épaules chargées d'un morceau de lard qui lui bat dans les jambes, et qui, percé au milieu, laisse passer la tête, comme un poncho des pampas. Le festin suit immédiatement cette procession.

Quant au phoque, il est bel et bien tué par le Pécherai, qui, dans cette circonstance, déploie une habileté égale à celle de l'Esquimau. Sa méthode consiste à s'approcher de la bête pendant qu'elle dort paisiblement sur les vagues, et à lui lancer un javelot qui ne manque jamais de l'atteindre.

Nous avons dit que les principaux moyens de subsistance du Pécherai lui sont fournis par la mer, et que les huîtres, les moules, les patelles, composent le fond de sa nourriture. Chaque famille en consomme une si grande quantité, qu'il se trouve d'énormes tas d'écailles, non-seulement

à la porte de chaque hutte, mais sur tous les points de la côte où les Fuégiens ont passé quelque temps.

Ces monceaux de coquilles, faits avec beaucoup de soin, et placés de manière à ne pas être emportés par les vagues, ne sont pas là par hasard, mais en raison d'une idée superstitieuse. Les Pécherais s'imaginent que si les écailles, dont ils ont mangé l'huître ou la moule, étaient dispersées à l'aventure, elles leur porteraient malheur. Ils se gardent bien surtout de jeter ces écailles vides à la mer, ou de les amonceler trop près du bord, dans la crainte que la marée ne les entraîne; car ce serait, à ce qu'ils supposent, effrayer les mollusques, en leur montrant qu'on a mangé leurs semblables, et les éloigner du rivage où pareil sort les attend.

La pêche des huîtres, des moules, des patelles, de tous les coquillages, est du ressort des femmes, qui profitent de la marée basse pour aller faire leur récolte. Mais toutes les coquilles n'ont pas le même habitat; il en est qui recherchent les eaux profondes, et qu'on ne peut obtenir qu'en plongeant, tel est l'oursin, qui, par parenthèse, n'est plus un mollusque, mais un *échinide*.

Ce curieux coquillage, que les matelots appellent *œuf de mer*, et qui, de la forme d'une orange, en a deux fois le volume, est tout hérissé de pi-

quants ou couvert de protubérances. Il forme l'un des principaux aliments des Pécherais ; et, comme il se tient dans les endroits où il y a beaucoup d'eau, les pauvres femmes qui le ramassent sont parfois obligées de descendre à de très-grandes profondeurs, ce qu'elles font avec l'habileté des pêcheurs d'huîtres perlières.

Enfin le poisson entre pour beaucoup dans la nourriture des habitants de la Terre de Feu ; et, parmi les espèces qui abondent sur leurs côtes, il en est d'excellentes. Ils le tuent à coups de flèches ou à coups de lance ; mais il faut pour cela que le poisson afflue dans les eaux basses, ou apparaisse à fleur d'eau, et les Pécherais l'y amènent en le chassant à courre, ni plus ni moins que le lièvre. Ils ont pour cette chasse de misérables petits chiens qu'ils ne se donnent pas la peine de nourrir, et qui, dressés à suivre le poisson à la nage, le conduisent dans les filets du pêcheur, ou bien dans une crique où celui-ci le harponne, ou lui envoie ses flèches. Les pauvres chiens. avant d'arriver là, ont plongé, ont fait partir le poisson, l'ont suivi dans ses détours et l'ont chassé entre deux eaux ; ils l'ont conduit au Pécherai avec l'habileté d'une loutre ou d'un phoque, et pour toute récompense n'en reçoivent que les arêtes. Heureusement que leur industrie leur profite, et qu'on leur permet de temps en temps de prendre un

poisson pour leur compte; sans quoi ils mourraient de faim. Mais comme cette permission ne leur est pas donnée tous les jours, ils suivent les pêcheurs de coquillages, et profitent de la marée basse pour manger des mollusques, des polypes, et une certaine algue marine, dont leurs maîtres, souvent aussi affamés qu'eux, font également leur profit.

Nous avons dit que la crasse est l'élément de ces peuplades inférieures; et c'est parmi les plus crasseuses qu'il faut ranger le Pécherai. Presque toujours dans l'eau, il ne se doute pas qu'on puisse se laver; jamais il ne lui est venu à l'esprit de l'employer à cet usage, et d'enlever la fange qui lui couvre le corps. Il est à cet égard au-dessous des animaux, qui se nettoient de la boue qui les souille. Il n'a pas même cet instinct, et vit littéralement dans l'ordure. Suivant l'expression des anciens voyageurs : « Le Pécherai pue comme un renard; » et il est certain que son odieux fumet se perçoit à une distance considérable.

Nous avons cru, en parlant des Fouilleurs et des Andamans, que ceux-ci formaient le dernier degré de l'espèce humaine; tout bien considéré, c'est le Fuégien qui en est le plus misérable échantillon.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE

11830 — Paris, typographie Lahure, rue de Fleurus, 9.





